

Sommaire

Editorial	p. 3
Deux emplois-jeunes au service de la collectivité	p. 5
Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées	p. 9
Opérations conduites par des archéologues roussillonnais à l'extérieur des P.-O.	p. 37
L'Archéologie préventive soumise à la loi du marché	p. 49
Fenêtre sur le Sud	p. 53
Conférences	p. 57
Excursions	p. 63
Notes de lecture	p. 83
Soutenance de diplôme	p. 95
Divers	p. 97
Composition du Bureau et du Conseil d'administration	p. 99
Conférences et sorties	p. 101

Editorial

Un bilan tourné vers l'avenir

Conférences, sorties, bibliothèque, interventions diverses pour la sauvegarde du patrimoine... D'une année à l'autre, à l'heure du bilan, reviennent les mêmes rubriques. De ces répétitions, nécessaires puisqu'elles assurent la continuité de notre action, on pourrait tirer une impression de grande stabilité, voire de stagnation. Impression fautive : pour qui suit, dans le détail, les activités de l'Association, il ne fait pas de doute qu'on assiste depuis deux ans à **un développement indéniable**.

Progression quantitative : aux 7 **conférences** traditionnelles, il faut ajouter les réunions pour assurer la promotion du volume sur les voies romaines du Rhône à l'Ebre. La présentation-débat qui s'est déroulée à l'Université, en janvier, avec la participation de Guy Barrauol et de ceux de nos membres ayant assuré la publication, a réuni un public nombreux. Ce type de séance qui permet au public d'intervenir largement est à renouveler dès lors que se trouvent réunis dans la salle plusieurs spécialistes de la question traitée. Sur le même sujet, deux autres réunions décentralisées se sont tenues dans le département : l'une au Boulou avec l'aide de l'ASPAVAROM, l'autre à Elne dans le cadre des animations proposées par la bibliothèque municipale.

Notre **bibliothèque**, quant à elle, a été efficacement prise en main par Guillaume Eppe. Comme nos possibilités d'achat sont limitées, son principal souci est actuellement d'améliorer notre fonds local, de façon à ce que, sur ce plan là au moins, nous puissions être aussi exhaustifs que possible.

Amélioration aussi pour les **sorties**, 5 au total : à Barcelone pour l'exposition sur les Ibères, dans la plaine du Roussillon, où nous avons visité,

sous la conduite de notre ami Aymat Catafau, quelques exemples de *celleres*, à Toulouse et Saint-Bertrand de Comminges pour la grande sortie annuelle, à Agde pour l'exposition sur Alexandrie, enfin à Bélesta pour l'exposition sur Charavines. Pour être complet, n'oublions pas la visite du chantier ouvert à Baixas, sur un site médiéval, par Olivier Passarrius. Cette multiplication des sorties traduit bien, me semble-t-il, la forte demande de "produits" culturels que l'on a pu enregistrer ces derniers temps, et pas seulement chez nos adhérents.

Dans le même ordre d'idées, on peut noter une plus grande **participation** de nos adhérents **aux activités archéologiques**, aux prospections autour de Jérôme Kotarba comme aux fouilles proprement dites, à Vilarnau, à Salses, à Baixas, au mas Mirafior. Cette évolution positive a été rendue possible par la progression du nombre d'opérations.

Et l'on en vient ainsi au fait le plus marquant de cette année 1998, je veux dire le recrutement par l'association de deux archéologues, au titre d'**emplois-jeunes**. Olivier Passarrius a pris ses fonctions le 15 mai et Carole Puig, le 1er septembre. Ces deux postes sont financés par l'Etat, par le Département et par la Région.

Ils ont pour mission d'améliorer la gestion du dépôt de fouilles, de participer à l'inventaire, l'étude et la promotion du patrimoine, d'assurer l'initiation à l'archéologie des étudiants et des adhérents qui le désirent. C'est donc une **vaste tâche** qui attend ces deux jeunes mais nous savons, pour bien les connaître depuis de longues années, que ni leur dévouement ni leur compétence ne seront pris en défaut. Du reste tous deux ont fait preuve depuis longtemps de leurs capacités.

Le financement de ces deux postes relevant pour l'essentiel de l'argent

public, il est normal que l'essentiel de leur activité soit tourné vers **la collectivité**. On trouvera plus loin la lettre adressée aux maires du département : pour une somme modique correspondant aux seuls frais de fonctionnement, il leur est désormais possible de bénéficier des prestations de deux archéologues. Les petits travaux pour lesquels il n'y avait jusqu'à présent ni archéologues ni financement disponibles, pourront désormais être assurés.

C'est là une mission de service public que notre association assume provisoirement et faute de mieux, parce que les dispositions législatives sur les emplois-jeunes, l'aide de l'Etat, du Département et de la Région lui en donnent la possibilité mais il demeure évident dans notre esprit que la véritable solution au problème est la création d'un **Service Départemental**. Nous faisons le pari que 5 ans d'activités apporteront aux élus la preuve qu'un tel service est non seulement souhaitable mais encore indispensable.

Mais avant d'en arriver là, beaucoup reste à faire. Lorsqu'on scrute l'horizon, le tableau est contrasté : au plan local, il y a du mieux apparemment. Les maires se montrent plus **sensibles au patrimoine**, même si le temps n'est pas encore venu où il nous sera possible de renoncer définitivement à adresser ici ou là quelques lettres comminatoires. Le renouvellement du Conseil Général a amené sur le devant de la scène des élus qui semblent plus ouverts à nos préoccupations. Le sort qui sera réservé à notre demande d'extension du **dépôt de fouilles**, d'ores et déjà trop étriqué, sera un premier test à cet égard. Enfin, on nous a assuré que le **musée de Ruscino**, sur le sort duquel nous nous inquiétions voici un an, est en passe d'être achevé : son ouverture est programmée au

terme d'un plan triennal qui débutera en 1999.

Au plan national, les nuages qui s'amoncelaient l'an dernier sur **l'A.F.A.N. et les fouilles de sauvetage** ont crevé cet automne. Une circulaire du Ministère de l'Economie et des Finances considère que les fouilles archéologiques préventives relèvent de l'activité économique et doivent être, à ce titre, soumises à la concurrence. Ce qui signifie en clair que les opérations doivent faire l'objet d'un appel d'offres et donc on peut prévoir à brève échéance des menaces sur les conditions de travail et même sur l'emploi des salariés de l'A.F.A.N. ainsi qu'une dégradation vraisemblable de la qualité des interventions. Cette directive a aussitôt provoqué un mouvement de grève des principaux intéressés appuyé par de nombreux archéologues. Notre association a tenu à marquer son soutien, comme elle l'avait fait en 1996 à propos de l'appel d'offres concernant les travaux du Mas Miraflor. A l'heure où j'écris ces lignes, on ignore tout des conclusions de la commission que la Ministre de la culture a nommée pour mettre fin au conflit. Affaire à suivre et de grande conséquence.

C'est maintenant devenu rituel : chaque année, ici même, je salue l'arrivée d'un **nouveau représentant du Service Régional de l'Archéologie dans les P.-O.** 1998 ne déroge pas à la règle : Christophe Pellecuer s'en va, Thierry Odiot arrive. Merci au premier pour son travail, bienvenue au second sur la terre catalane. Puisse-t-il l'apprécier assez pour s'y attarder quelque temps !

Jean-Pierre Comps

Deux emplois-jeunes au service de la collectivité

Notre association a recruté cette année deux jeunes archéologues au titre d'emplois-jeunes. Olivier Passarius a pris ses fonctions le 15 mai et Carole Puig le 1er septembre. La durée du contrat est de 5 ans.

Le financement de ces deux postes est assuré par l'Etat, le Département, la Région et l'Association.

On trouvera ci-dessous la définition de leur mission, le prospectus envoyé à tous les maires du département pour leur faire part de cette création et éventuellement leur proposer notre intervention et, enfin, un premier bilan, forcément modeste encore, compte-tenu du peu de temps écoulé depuis le recrutement.

Mission

a) La gestion

- Le Dépôt Archéologique Départemental, installé dans les locaux du Conseil Général, 4 bis avenue Marcelin Albert, reçoit le matériel issu des fouilles et prospections qui se déroulent dans le département. Matériel qui représente un volume considérable et qui nécessite maintenant une organisation plus rigoureuse : classement rationnel, inventaire des collections, repérage des pièces muséographiques...

- Le même Dépôt abrite la bibliothèque archéologique. Outil de travail indispensable pour les archéologues, elle est aussi de plus en plus fréquentée par les étudiants de l'Université qui viennent y chercher des ouvrages spécialisés qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. Le développement qu'elle a atteint aujourd'hui exige une gestion toujours plus performante à laquelle les emplois-jeunes collaboreront.

b) L'animation

- La diffusion des résultats de la recherche se fait mal, faute de temps. Il fau-

drait pouvoir organiser des visites, des expositions, des plaquettes de vulgarisation destinées à un large public. Les scolaires et les touristes notamment sont largement demandeurs dans ce domaine.

c) L'inventaire et l'étude du patrimoine

- Sur les zones constructibles ou destinées à être aménagées, des campagnes de prospection pourraient être effectuées, elles permettraient de connaître le potentiel archéologique des communes et d'éviter les problèmes au moment des travaux.

- Actuellement les diagnostics ou les fouilles archéologiques préventives de petite envergure représentent un coût souvent prohibitif pour les petites collectivités.

- Le suivi archéologique des travaux de restauration de monuments (églises, chapelles, châteaux) n'est pas partout assuré, ce qui peut conduire à un blocage des dossiers.

d) La formation

- Il existe une grande demande de formation à l'archéologie, tant de la part des étudiants que des adhérents à notre association. Il est impossible de répondre à cette demande faute d'un encadrement satisfaisant.

*

* *

Prospectus adressé aux Maires

Deux archéologues-animateurs
au service des collectivités locales

DES BESOINS NON SATISFAITS

De plus en plus, les élus se montrent soucieux de connaître, de préserver et d'exposer le patrimoine historique et archéologique de leur commune ou de leur canton. Malheureusement si les grands aménagements font automatiquement l'objet d'un accompagnement archéologique, il n'en est pas de même de petits travaux pour lesquels il n'y a bien souvent ni archéologues ni financement disponibles.

Au cœur de l'agglomération, creuser une tranchée, abattre un vieux bâtiment susceptible de s'écrouler, aménager une place, dégager un rempart ou une tour sont des opérations courantes entreprises par les municipalités, toutes peuvent être porteuses d'informations capitales pour la compréhension de l'histoire du village. Dans le territoire de la commune, des sites préhistoriques, antiques ou médiévaux ont été repérés, des charruages vont les bouleverser de fond en comble.

Autant de cas qui mériteraient une intervention ou un suivi de travaux. Mais à qui s'adresser et comment financer les fouilles ?

UNE STRUCTURE AU SERVICE DE LA COLLECTIVITE

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, qui regroupe de nombreux chercheurs du département, a obtenu la création de deux postes d'archéologues-animateurs dans le cadre des emplois-jeunes. Historiens et archéologues, ils sont parfaitement compétents et donc susceptibles de recevoir les autorisations nécessaires du Service Régional de l'Archéologie qui gère ce domaine spécifique du patrimoine au nom de la Direction Régionale de l'Action Culturelle.

Quelles prestations peut-on en attendre ?

*De petites fouilles de sauvetage, comme il a été vu plus haut
Des recherches en archives
Des recherches sur le terrain pour repérer des sites
Eventuellement une conférence de sensibilisation sur le patrimoine de la commune
Des conseils pour une petite exposition...*

DES FRAIS REDUITS

Grâce à l'aide du Conseil Général qui s'ajoute à la dotation de l'Etat, une participation modique de l'Association suffit pour assurer les salaires. Il est donc juste que l'argent public retourne à la collectivité sous forme de prestations gratuites. Les factures des interventions ne couvriront donc que les frais de fonctionnement.

- 200 F pour une journée de terrain à une personne

- 300 F pour une journée de terrain à deux personnes
- 150 F pour une journée de post-fouille (rédaction du rapport, étude du mobilier...)

Ces frais correspondent à l'amortissement du matériel utilisé : matériel informatique, topographique, photographique, petit matériel de fouille, et au paiement des services qui nous sont facturés : photographies, reprographie. Les travaux effectués se concluent en effet par la rédaction d'un rapport remis à l'autorité de tutelle ((Service Régional de l'Archéologie) et au commanditaire.

Il faut ajouter aux sommes indiquées les déplacements et les paniers-repas s'il y a lieu (30 F l'un).

*

* *

Premier bilan

Cela fait maintenant quelques mois que notre association a pu s'octroyer deux postes d'emploi-jeunes, recrutés au titre d'agents de promotion du patrimoine archéologique et ce pour une durée de cinq années. Durant cette première tranche, que l'on pourrait qualifier de mise en place, un réel effort d'information a été entrepris auprès des collectivités afin de les informer de la création de ces deux postes et de leurs proposer un certain nombre de services pouvant répondre à des besoins encore aujourd'hui non satisfaits. Ce travail a déjà porté ses fruits et des contacts ont pu être pris avec des collectivités et associations, comme au Boulou, à Saint-Féliu d'Avall, Pollestres, Laroque-des-Albères ou Ria-Sirach.

Nos deux employés ont eu également pour tâche de mener des opérations archéologiques sur des sites menacés par des aménageurs non solvables. A Baixas, ces fouilles ont permis la mise au jour d'un site d'époque carolingienne constitué de nombreux silos, d'un four domestique et de vestiges d'habitat. A Pollestres, des sondages ont été réalisés sur une parcelle où a été anciennement mis au jour un dépôt de fondeur protohistorique. Si ces sondages ont livré peu de vestiges, l'étude du mobilier est fondamentale pour la connaissance de ces périodes en Roussillon.

Des travaux de prospection ont également été menés sur de petits projets routiers (déviation d'Espira-de l'Agly, liaison Elne-Saint-Cyprien). Sur le tronçon Elne-Saint-Cyprien, ces prospections pédestres ont permis d'inventorier les vestiges de l'ancien village déserté de *Moussellous*, mentionné dans la documentation dès le XI^e siècle et qui s'était structuré autour d'une église et d'un château.

Carole Puig et Olivier Passarrius ont eu également pour tâche d'assurer l'animation de l'association et de participer à sa gestion au quotidien. De ce fait, des journées de traitement de mobilier, issu notamment de la fouille de Baixas, ont pu être organisées et ouvertes à des membres et des étudiants. Carole Puig a assuré également l'organisation et la visite guidée de

l'exposition *La Gloire d'Alexandrie* à Agde qui de ce fait a été proposée à l'Université du Temps Libre (3 visites) et à l'Université de Perpignan.

Enfin, nos deux emplois-jeunes ont pris part activement, sous la direction de Jérôme Kotarba, aux journées de prospections réalisées, durant les mois d'octobre, novembre et décembre, sur les zones lotissables de la périphérie des villages rousillonnais.

*Jean-Pierre Comps, Jérôme Kotarba
Olivier Passarrius et Carole Puig*

Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées

Résultats de l'année écoulée

Commune : Baixas

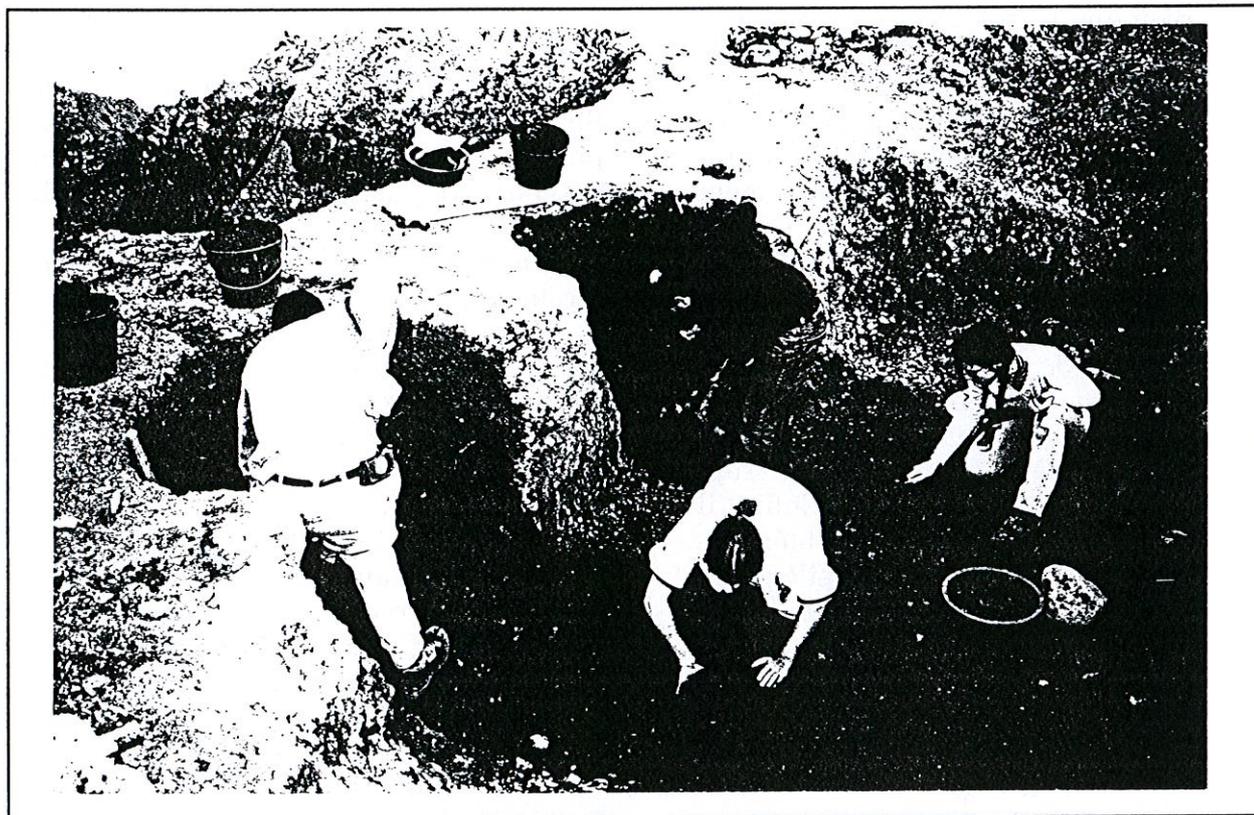
Site et projet : RD 18, Camp del Rey/ Las Sitges

Datation : Moyen Age

Type d'intervention : fouilles d'évaluation

Responsable d'opération : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée), M. Moerman (A.F.A.N.), X. Chadefaux (A.F.A.N.) avec la collaboration d'O. Passarius (étude céramologique)

Aménageur : Service des routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales



Détail de la fouille des silos (Baixas, cl. J.Kotarba)

Résultats :

Le site du Camp del Rey/Las Sitges a été découvert en décembre 1997 par l'équipe de prospection intervenant sur la périphérie des villages roussillonnais.

Le diagnostic réalisé en février 1998 concernait la partie du site se trouvant sur l'emprise d'un nouveau tracé routier (RD 18, déviation de Baixas pour se rendre à Calce). Les tranchées ouvertes sur près de

200 m de la future route, ont permis de confirmer l'existence d'un habitat médiéval. Arasé par les travaux ruraux récents, ce dernier n'est plus matérialisé que par des concentrations de silos. Un groupe de 4 silos, du côté est du site, est particulièrement abîmé puisqu'il n'en reste qu'une vingtaine de centimètres de hauteur. Du côté sud, les 7 autres structures médiévales explorées sont mieux préservées. Leur remplissage est généralement riche en déchets domestiques : terres cendreuse ou charbonneuses contenant des ossements divers et des fragments de poterie. L'ensemble de mobilier céramique recueilli présente une bonne homogénéité et est datable du Moyen Age classique.

Les vestiges d'habitat retrouvés à cet endroit appartiennent à un site plus vaste qui pourrait correspondre à une sorte de petit village dont les textes ont gardé la trace sous le terme de *villa vella* au XIVe siècle.

Bien que le potentiel de structures médiévales touchées par le futur tracé routier puisse être estimé par *ratio* à 45, aucune intervention complémentaire n'a été sollicitée. Cette décision est liée à plusieurs facteurs. Tout d'abord l'arasement assez fort du site qui ne permet de retrouver que les structures creusées dans le sous-sol et encore dans un état de conservation très variable. Les délais très courts de construction de la route sont également rentrés en ligne de compte, ainsi que le poids financier que pouvait représenter une fouille complète des vestiges par rapport à l'aménagement réalisé. Enfin, il faut bien reconnaître que la problématique de fouille d'une zone d'ensilage du Moyen Age classique en Roussillon peut apparaître d'une portée limitée.

*
* *

Commune : Baixas

Site : Camp del Rey

Définition du site et datation : **habitat de la fin de l'époque carolingienne**

Type d'intervention : fouille de sauvetage

Responsable et équipe : O. Passarius (A.A.P.-O.) avec la participation de J. Bénézet, S. Brest, C. Coupeau, A. Casenove, M. Formenti, S. Nadal, E. Ponsa, S. Rivière, J. Kotarba, G. Coupeau, C. Barrière, A. Catafau.

Résultats :

En avril 1998, nous avons pris connaissance du projet de défonçage d'une parcelle contenant des vestiges d'époque médiévale (inventeur : Jérôme Kotarba), contiguë au tracé routier déjà testé. En accord avec le propriétaire foncier et la municipalité de Baixas, nous avons entrepris une fouille de sauvetage qui a permis de mettre au jour de nombreux vestiges. Sur la surface décapée, d'environ 900 m², près d'une quarantaine de silos souterrains ont pu être individualisés, dont certains étaient restés colmatés et vides depuis le Moyen Age, peut-être dans l'attente d'une récolte qui n'est jamais venue.

Les vestiges attribuables à l'habitat sont, dans leur globalité, très abîmés par les labours et les travaux de mise en culture. Un petit bâti a toutefois pu être individualisé au nord de la surface décapée. Il se compose d'un mur, construit en galets liés à la terre, limitant un plan globalement rectangulaire. Au centre, se trouve un petit foyer reposant directement sur un sol d'habitat en terre battue. A proximité, la fouille a livré un petit silo resté vide de comblement et dont le goulot a été obturé par des dalles calcaires.

La fouille d'une structure circulaire a également livré un petit four domestique, creusé dans la paroi d'une fosse cendrier, intrusive au substrat géologique. Le moulage de cette structure a été réalisé par une équipe du Centre de Recherche Pré-historique de Tautavel.

Le mobilier issu de cette opération est relativement abondant. Ce faciès céramologique semble caractéristique de la fin de la période carolingienne, Xe - début XIe siècle de notre ère. Au vu de cette fourchette de datation et des vestiges rencontrés, ce site semble correspondre assurément à un regroupement pré-villageois, de type hameau.

*
* *

Commune : Bélesta

Site : La Cauna

Définition du site et datation : **aven colmaté dont l'occupation humaine s'étend du Mésolithique aux temps modernes.**

Type d'intervention : fouille programmée pluriannuelle.

Responsable : F. Claustre, (UMR 150 CNRS, Centre d'Anthropologie, Toulouse) avec la collaboration de J. Brochier (sédimentologie), R. Buxo (carpologie), N. Delcos (étude de la céramique néolithique), C. Heinz (anthracologie), C. Leroyer (palynologie), E. Vila (archéozoologie).

Résultats :

Avec les travaux poursuivis en 1998 dans la salle Ia inférieure de la Cauna de Bélesta sur la surface exploitée de 15 m², la séquence stratigraphique s'étale actuellement de l'Épipaléolithique/Mésolithique (Dryas terminal/Préboréal) au Néolithique moyen, final/Chalcolithique, jusqu'au Bronze ancien, moyen et final, sur une hauteur de 3 à 4 m.

Les niveaux de base du Néolithique moyen, fouillés au cours de cette campagne, ont fourni de la céramique souvent peu typée et très fragmentée : bords simples ou infléchis de vases ouverts ou fermés, quelques anses en ruban. On remarque la présence de l'ornementation de la volute en faible relief sur une panse.

L'industrie lithique est également indigente : éclats de silex, quartz, marne, lydienne. Le silex blond clair est rare. L'outillage osseux a livré un ciseau pris sur métacarpe de bovidé et un poinçon sur métapode de capriné. Parmi les restes fauniques, les caprinés sont largement dominants, essentiellement des individus jeunes et très jeunes. Les suidés et les bovidés sont présents dès l'émergence du Néolithique moyen.

L'existence d'un Néolithique ancien n'est pas prouvée jusqu'à présent, du moins faut-il attendre la datation d'un niveau comportant de la faune domestique sans céramique et sus-jacent au Mésolithique. Les niveaux mésolithiques feront l'objet d'une étude stratigraphique détaillée, où l'on dénote d'ores et déjà une lente évolution vers un milieu sableux, pauvre en charbons de bois et riche en microfaune.

La fouille s'est achevée par la mise au jour d'énormes blocs effondrés, sous lesquels il serait intéressant de savoir si un horizon plus ancien, paléolithique, existe.

Deux datations C14 ont été obtenues pour les couches du Néolithique moyen montboloïde :

Ly 8629 : 5620 +/- 45 B.P. (4528 à 4362 av J.-C.) et Ly 8628 : 5720 +/- 50 (4696 à 4467 av. J.-C.).

*
* *

Communes : Cabestany, Estagel, Pia, Canohès et Baixas

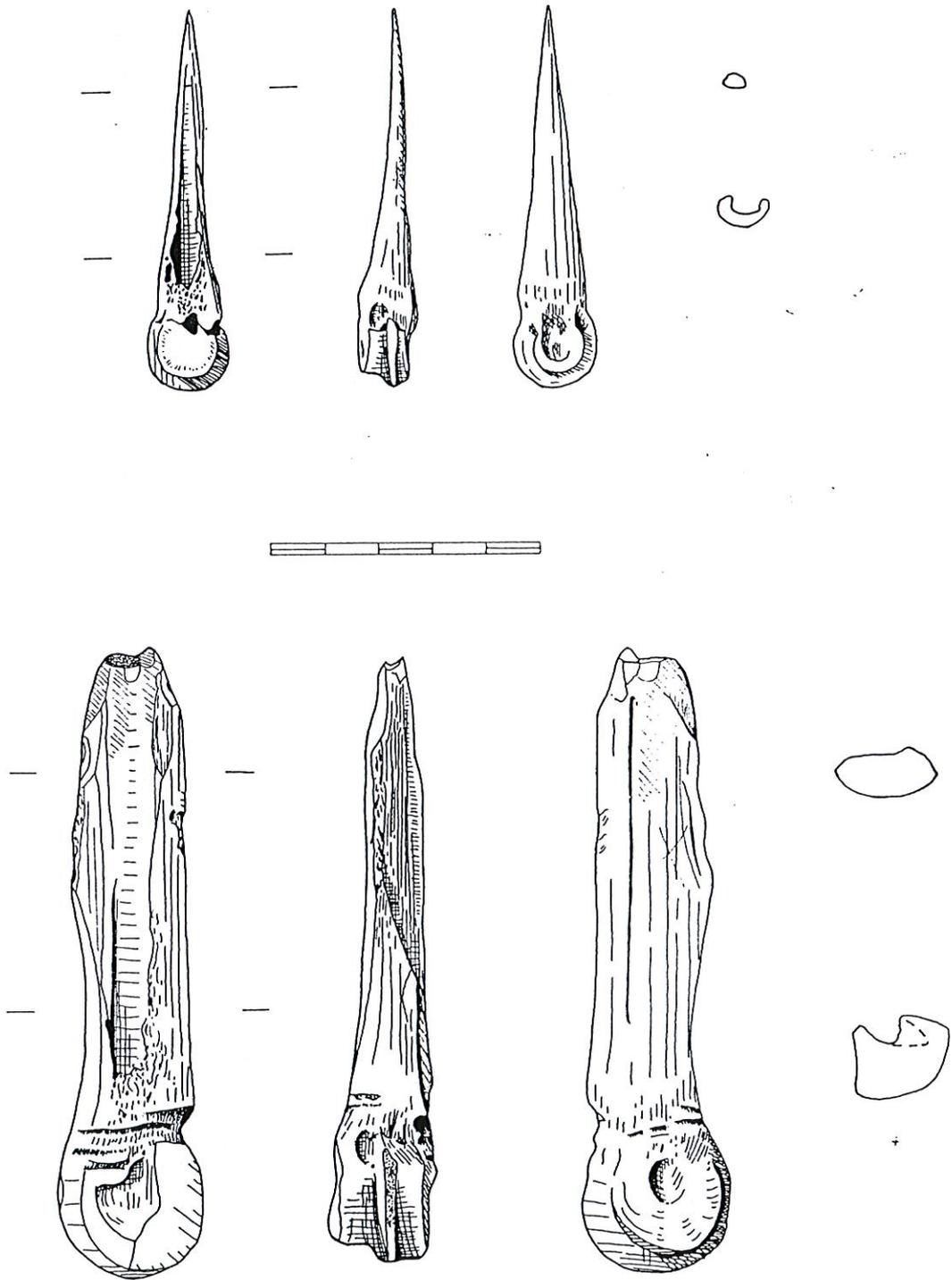
Projet : **prospections archéologiques autour des villages de la plaine du Roussillon campagne 1997**

Datation : **diverse**

Type d'intervention : prospection

Responsables : J. Kotarba (AFAN), O. Passariius (A.A.P.-O.) et C. Puig (A.A.P.-O.)

Participants : J. Bénézet, S. Brest, C. Brieu, A. Casenove, J. Delhoste, J. Ferrer,



Bélesta - outillage osseux. Néolithique Moyen
Dessin : Denis Loirat.

M. Formenti, J.-P. Lacombe, K. Maltat, E. Ponsa, C. Ruffat, et F. Avantin, C. Coupeau, C. Costes, G. Eppe, E. Gomez, J. Lentillon, A. Lozano, F. Mazière, S. Nadal, M. Vila.

Résultats :

La définition de cette action part du constat que l'extension rapide des villes et des villages de la plaine du Roussillon fait disparaître de façon inexorable des informations importantes sur l'histoire de ces terroirs. Si des travaux d'archéologie préventive sont, ça et là, mis en place par le Service Régional de l'Archéologie, ils concernent une très faible partie des zones aménagées chaque année, d'autant que les prescriptions émises par ce service reposent en grande partie sur l'existence de vestiges déjà décrits et donc sur des observations préalables. Il nous paraissait donc opportun de mettre en place des prospections "préventives" touchant les zones qui doivent être urbanisées à court, moyen et long terme.

Cette nouvelle opération a ainsi été mise en place et solidement subventionnée sur le fond Carte Archéologique du Ministère de la Culture.

On rappellera ici que des prospections du même type ont déjà été réalisées dans notre département autour de différents villages de la partie sud de la plaine du Roussillon entre 1990 et 1995 (en particulier autour des communes d'Argelès-sur-Mer, Elne, Laroque-des-Albères, Saint-Génis-des-Fontaines, Thuir, Villelongue-dels-Monts). Ces travaux se sont soldés par la découverte de nombreux sites archéologiques inédits qui sont aujourd'hui pris en compte lors de l'élaboration des nouveaux Plans d'Occupation des Sols.

Le projet présenté en 1997 au Service Régional de l'Archéologie reprend à peu près la même philosophie que les opérations précédentes. Toutefois, notre réflexion générale sur les phénomènes d'amendement des terres durant toutes les périodes historiques ayant évolué, les méthodes de lecture utilisées sont plus fines, avec en particulier la mise en œuvre assez systématique de tests de collecte. Comme

la lecture du sol réalisée constitue bien souvent la seule information patrimoniale avant l'urbanisation, un effort particulier a été porté à la rédaction de notices descriptives.

Cette opération de prospection "préventive" effectuée en collaboration avec l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, a vu la participation de membres de cette association et d'étudiants des sections Histoire et Histoire de l'art et Archéologie de l'Université de Perpignan. Les journées de travail ont été réparties sur les mois d'octobre à décembre 1997, à raison de 2 jours par semaine et de certains samedis après-midi.

Lors de cette campagne 1998, la prospection complète de Cabestany a été réalisée. Des travaux plus ponctuels ont également été menés au niveau des communes de Canohès, Estagel et Pia. Une prospection particulière a été effectuée sur un nouveau projet routier sur la commune de Baixas.

Pour cette dernière commune, notre travail a été récompensé par la découverte d'un habitat médiéval inédit qui a fait l'objet depuis de deux opérations de fouilles dont on trouvera le compte-rendu dans ce bulletin.

Les résultats scientifiques les plus nombreux ont été faits sur le territoire de Cabestany où notre investissement a été le plus lourd, mais aussi où les possibilités de lecture de la surface des sols étaient assez bonnes grâce à un vignoble encore bien présent. Plusieurs sites inédits ont été découverts, d'autres correspondants à des découvertes anciennes ont été pris en charge. On signalera en particulier la découverte de trois gisements du Ier et/ou IIe âge du Fer qui montre de façon flagrante que la campagne protohistorique autour de l'agglomération de Ruscino comprenait un réseau de petites exploitations isolées. Le fait le plus important révélé lors de ces journées de prospection est la mise en évidence d'amendements des terres cultivées durant le Moyen Age central et le bas Moyen Age. Cela se traduit de nos jours par la découverte de nombreux petits fragments de céramique de ces périodes sur le sol des vignes. Les nombreux tests

de collecte réalisés sur la commune permettent de comptabiliser des densités fréquentes de 20 à 50 indices aux 100 m² et d'assez nombreuses pouvant aller jusqu'à 120 indices aux 100 m². La densité caractérisant un site archéologique a été fixée sur ce territoire à un taux supérieur à 200 fragments aux 100 m². Il s'agit d'une densité très forte qui ne va pas sans poser quelques problèmes d'interprétation. Les amendements agricoles du Moyen Age concernent peu les terrasses à galets qui occupent le dessus des collines, mais plutôt les versants plus sableux et surtout les zones basses qui sont elles limoneuses. Si le phénomène naturel d'érosion des parties supérieures et de colluvionnement des pentes a pris une part dans cette distribution, il ne suffit pas pour l'expliquer. La diversité chronologique des fragments observés d'un endroit à l'autre, voire même d'une parcelle à l'autre, traduit bien à notre avis des apports volontaires de fumier destinés à enrichir les terres mises en culture. Le fait que ce phénomène ait une ampleur particulière autour de Cabestany, alors que par exemple lors du début de la campagne 1998 nous ne le retrouvons pas du tout autour de Pollestres, indiquent que des cultures particulières ou plus probablement des façons de cultiver originales sont utilisées par les paysans de ce village. Nous avons observé le même phénomène autour d'Argelès-sur-Mer. Les travaux menés cette année sur la rocade sud-est de Perpignan, qui touche le territoire de Cabestany, apporte des éléments déterminants dans la compréhension de ces pratiques agricoles (cf. notice dans ce même bulletin, Cabestany, RD 22C).

L'opération de prospections « préventives » a été renouvelée en 1998 et est encore en cours au moment où nous écrivons ces lignes. Les villages pris en compte sont ceux de Baixas, Canohès, Corneilla-del-Vercol, Pollestres, Saint-Estève et une première campagne devrait être menée sur le sud de Perpignan.

*
* *

Communes : Cabestany et Perpignan

Site et projet : RD 22c, rocade sud-est de Perpignan - Cabestany et Perpignan - Mas Lafitte, Pou de las Colobres

Datation : diverse

Type d'intervention : fouilles d'évaluation

Responsable d'opération : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée), avec la collaboration de C. Puig (étude du contexte historique) et d'A. Vignaud (A.F.A.N., étude du foyer), et X. Chadefaux (A.F.A.N., relevés topographiques)

Aménageur : Service des routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Résultats :

Cette opération concerne le dernier tronçon à réaliser de la rocade sud-est de Perpignan (liaison entre R.N. 114 et RD 617), c'est à dire la partie allant de la R.N. 114 (entre l'inspection d'Académie et la Croix Bleue) et le Mas Guérido.

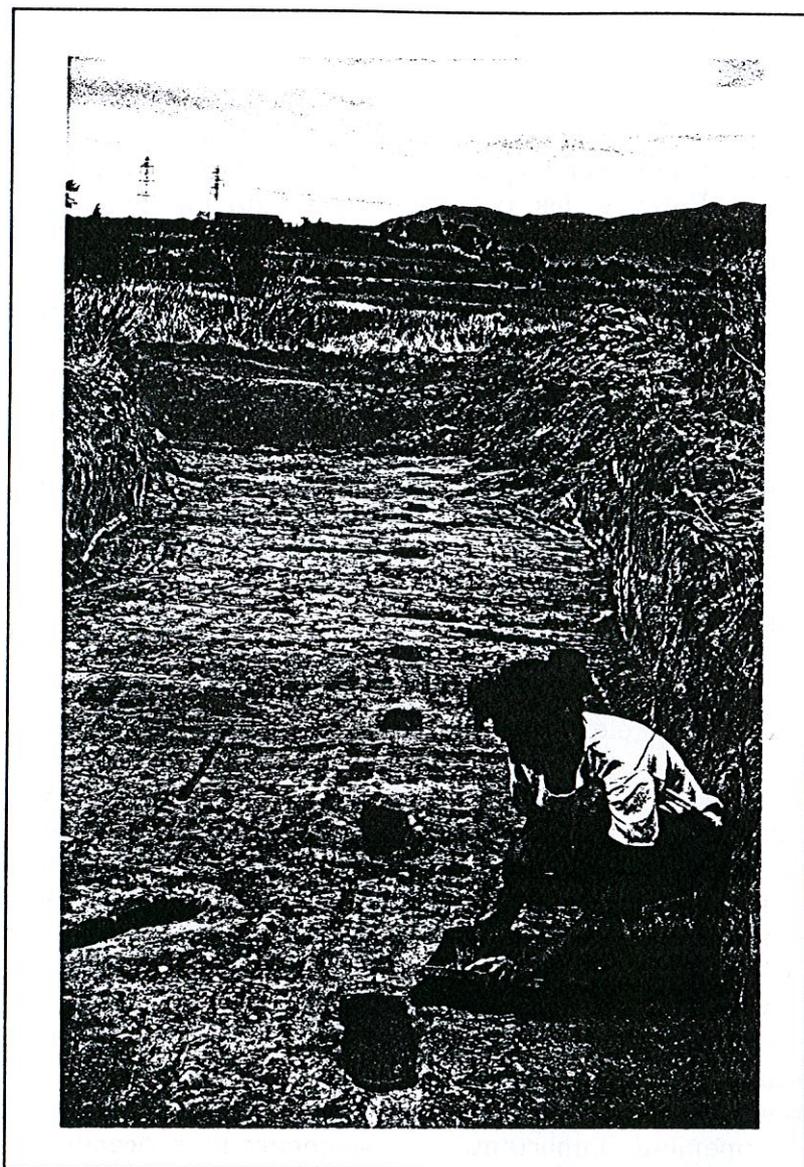
Précisons tout d'abord qu'aucun site n'était connu sur ce projet. La campagne de tranchées menée sur les 1200 m de ce nouvel axe routier a permis de découvrir des vestiges archéologiques sans que l'on puisse vraiment parler de site archéologique.

Au niveau de la parcelle HI 127 (lieu-dit Pou de les Colobres - Ouest), une fosse de combustion isolée assez bien conservée a été découverte. Elle est de forme quadrangulaire et mesure 2,90 m de long pour 2,30 m de large. Sa fouille partielle a permis de prélever des parties de bûches mais pas de trouver de mobilier pour la dater. Par comparaison, nous avons proposé de rattacher cet aménagement à la Préhistoire récente et à la Protohistoire.

Sur la plupart des parcelles testées, nous avons pu mettre en évidence des trous de plantation. Il s'agit de creusements de forme quadrangulaire, généralement de 0,50 à 0,60 m de long pour 0,15 à 0,20 m de large. Ils sont alignés dans

le sens de la longueur avec des écartement de centre à centre qui vont de 1,30 à

1,85 m. Les rangs ont entre eux la même fourchette d'écartement.



Vue générale des trous de plantation (cl. J.Kotarba)

Ces trous qui correspondent assurément à des plantations de vignes, apparaissent à la base des labours récents avec lesquels ils sont souvent nettement discordants. La fouille minutieuse du comblement d'une partie de ces creusements a uniquement permis de recueillir des éléments céramiques de l'époque romaine et du Moyen Age. L'absence totale de céramiques de l'époque moderne et contemporaine, alors que celles-ci sont très nombreuses à la surface des parcelles, indique

bien à notre avis l'ancienneté de ces plantations.

Trouver la trace d'anciennes plantations de vigne dans une région viticole comme la nôtre n'a rien d'étonnant en soi. Voici quelques données pour bien en comprendre la portée. Tout d'abord, il convient de rappeler que les prospections que nous avons menées en 1997 sur la commune de Cabestany ont permis de mettre en évidence un phénomène très important d'amendement des terres durant le Moyen Age classique et le bas Moyen Age. Ces

pratiques semblent avoir particulièrement touché les zones basses de ce terroir. D'un point de vue historique, nous connaissons peu de chose sur les méthodes anciennes de plantation. L'étude des textes a toutefois permis de mettre en évidence aux XI^e et XII^e siècles l'utilisation du terme *vineario* pour des zones particulières composées de plusieurs parcelles. Enfin, si les travaux menés récemment sur de grands aménagements (T.G.V. Méditerranée, A75 section Clermont-l'Hérault - Pézenas, périphérie nîmoise) ont apporté de nombreux renseignements sur le parcellaire et les plantations durant l'époque romaine, celles concernant le Moyen Age restent particulièrement muettes. A partir de ces faits, les trous de plantation découverts sur l'emprise de cette route prennent une portée particulière. Le territoire de Cabestany, soumis à un développement urbain fort, par le recours ancestral aux techniques d'amendement des terres cultivées qui ont, de ce fait, apporté des éléments de datation, offre une zone d'étude privilégiée.

Si une seconde intervention est d'ores et déjà prévue sur des parcelles non accessibles de ce tracé, pour étudier en détail ces traces de plantation, nous espérons que la problématique scientifique nouvelle, mise en évidence grâce à cette première intervention, saura trouver, en partenariat avec la municipalité de Cabestany et les instances scientifiques de l'archéologie, un développement important. La renommée du vignoble roussillonnais pourrait sans doute y trouver des racines fort précieuses.

*
* *

Communes : Elne et St-Cyprien

Projet : Liaison Elne - St-Cyprien

Définition du site et datation : Antiquité, Moyen Age

Type d'intervention : prospection pedestre.

Responsable : O. Passarrius (A.A.P.-O.) avec la participation de C. Barrière, J. Bénézet, C. Brieu, A. Casenove, E. Ponsa.

Résultats :

Le projet routier de liaison Elne - Saint-Cyprien (section R.D. 11/R.D. 22) s'étend sur une longueur de 1,7 km, pour une largeur avoisinant les 60 m soit une emprise totale de 10,2 ha. Notre intervention a consisté à pratiquer sur les parcelles concernées une prospection fine, avec inventaire sur place des vestiges rencontrés. La future route départementale traverse le vaste lieu-dit de Mossellons, qui s'étend sur les communes d'Elne, de Saint-Cyprien et d'Alenya. C'est dans ce secteur que se trouve le village médiéval déserté de Mossellons, mentionné dans la documentation dès le début du Xe siècle (*Villa Mosselgonas*, 914, église Sainte-Marie, 1143)¹. Les différents travaux menés sur cette zone² n'ont jamais permis de localiser précisément les vestiges de la motte castrale, de l'église ou du village qui se trouvaient près d'elle³. Dans le cadre de cette opération, nous avons donc décidé d'entamer une recherche documentaire et de tenter de relocaliser ce site.

Le village de Mossellons est mentionné dès le début du Xe siècle dans les textes médiévaux. La documentation, très riche, évoque l'église Sainte-Marie mais aussi un château, tenu en fief pour les seigneurs puis vicomtes de Canet⁴. Le village, groupé autour de l'église (il est fait

¹ *Les Celleres et la naissance du village en Roussillon*, Aymat Catafau, éditions du Trabucaire, P.U.P., 1998.

² Je pense ici aux travaux de Georges Castellvi, de Jérôme Kotarba, d'Annie Pezin et de Pierrette Aviel.

³ Georges Castellvi sera toutefois le premier à cerner la position du village de Mossellons. Malheureusement, lors de sa visite sur le terrain, la plupart des parcelles concernées étaient inaccessibles et il n'a pu vérifier les renseignements glanés dans la documentation.

⁴ Catafau 1998, cf supra.

mention d'une *cellera*⁵) est fortifié et entouré d'un fossé (*tovo*).

Au siècle dernier, un érudit local décrit la motte de Mossellons et fournit des indications précieuses pour la localisation du site et son état de conservation. Cet auteur, anonyme, décrit une enceinte formant un quadrilatère irrégulier.

L'étude du cadastre napoléonien du début du XIXe siècle laisse apparaître deux anomalies parcellaires. La première correspond à un quadrilatère d'environ 20 à 25 mètres de côté, non cultivé. Cette parcelle, en friche, nous a interpellé, notamment parce qu'elle se trouve au cœur même d'une grande parcelle cultivée. A cet endroit, une information orale mentionne la découverte de vestiges indéterminés lors du défonçage de la parcelle⁶.

La deuxième anomalie se situe à 200 m plus au sud. Il s'agit "d'un tracé en pointillé porté sur le cadastre d'époque napoléonienne. Son plan est celui d'un cercle légèrement plus grand que l'ellipse formé par le *mnt* de Saint-Nazaire"⁷. Cette particularité ne se retrouve pas sur le cadastre de 1937 mais réapparaît étrangement sur le cadastre actuel⁸.

De plus, un propriétaire foncier local mentionne que ce secteur porte le lieu-dit oral de *mnt de la terra* (mont de la terre). Ce lieu-dit, très explicite, n'apparaît dans aucun plan ou matrice cadastrale. On trouve toutefois, sur la commune de Saint-Cyprien, distante de moins de 300 m, le lieu-dit Las Parets (les murs).

Sur l'une des deux anomalies parcellaires, nous avons pu collecter de nombreux indices d'époque médiévale. Ces vestiges attestent de l'existence d'un site attribuable au Moyen Age, certainement l'ancien village médiéval déserté de Mossellons.

*

* *

⁵ Enclos ecclésial sacré autour de l'église et de son cimetière.

⁶ Information recueillie par Jérôme Kotarba auprès du propriétaire foncier.

⁷ Castellvi 1984, p. 428.

⁸ Du moins sur celui fourni par le Service des Routes du Conseil Général, B.E.T. n°1

Commune : Perpignan

Site : Vilarnau-Mas Mirafior

Type d'intervention : fouille de sauvetage sur l'emprise d'un tracé routier.

Définition du site et datation : **Moyen Age**. Site complet comprenant un pôle ecclésial appelé Vilarnau d'Amont (étudié par O. Passarrius) et un pôle castral appelé Vilarnau d'Avall. Fouille des limites d'un ensemble castral fortifié : fossé, mur-rempart, silos (XIIe siècle) ; habitat du bas Moyen Age : maisons, dépendances, silos (XIIIe-XIVe siècle) ; habitat d'époque Moderne : murs, silos (XVIIe-XVIIIe siècle).

Équipe de fouille A.F.A.N. : P Alessandri (responsable de l'opération), A. Pezin (responsable de secteur), O. Boudry (technicien), L. Duflot (chargé d'études), O. Passarrius (technicien), P. Pliskine (technicien), S. Prêt (technicien), J.-C. Sarasin (technicien)

Collaboration technique : R. Bernard (A.F.A.N., enregistrement numérique des clichés), C. Bioul (A.F.A.N., aide à la topographie), N. Bourgarel (A.F.A.N., DAO), A. Catafau (Université de Perpignan, étude documentaire), X. Chadefaux (A.F.A.N., topographie), P. Chevillot (A.F.A.N., géomorphologie), C. Descamps (Université de Perpignan, étude des meules), M. Martzluff (Université de Perpignan, outillage lithique), M. Moerman (A.F.A.N., DAO), A. Recolin (A.F.A.N., traitement des clichés numériques), I. Rodet-Belarbi (A.F.A.N., archéozoologie), V. Izard, (doctorante à l'Université de Toulouse, anthracologie)

Stage de formation en entreprise : mis en place pour une durée de 15 jours et destiné à des étudiants de 1ère et 2ème année de DEUG Histoire et Histoire de l'Art et Archéologie. Il s'est déroulé dans le cadre d'une convention signée entre l'A.F.A.N. et l'Université de Perpignan. Y ont participé : Céline Barrière, Arnaud Felici, Caroline Mérino, Rébecca Messaoui, Sandra Rivière, Arnaud Voilquin.

Participation de bénévoles : effectuée dans le cadre d'une convention signée entre l'A.F.A.N. et l'A.A.P.-O. avec l'accord de

l'Inspection du Travail. Ont participé : F. Avantin, J. Bénézet, S. Brest, A. Casenoves, E. Devise, A. Devise, M. Formenti, J. Guichet, A. Lozano, A. Lundgren, S. Nadal, E. Ponsa.

Résultats :

Historique (Passarrius, 1996a) : l'église Saint-Christophe du pôle ecclésial apparaît dans les textes en 1228⁹. En août et novembre 1996, des diagnostics archéologiques ont été menés sur le pôle ecclésial (Vilarnau d'Amont). Ils ont permis de retrouver les vestiges de l'ancien édifice de culte qui est constitué d'une nef achevée par une abside semi-circulaire. Au sud et à l'est de ce bâti, se déploie un important cimetière, dont la densité a été estimée à 1000 ou 1500 tombes à inhumation. A l'intérieur de cet espace cimetière, de nombreux vestiges d'habitat recoupant des sépultures, ou recoupés par elles, ont pu être individualisés. Ils se présentent sous la forme de tranchées d'épierrement ou de constructions en matériaux périssables (découverte de trous de poteaux). A ces vestiges d'habitat peuvent être associées des aires d'ensilage en pleine terre, situées en périphérie du site.

Du château de Vilarnau d'Aval il ne subsiste plus aujourd'hui que les ruines d'une tour circulaire située à l'extrémité d'un éperon naturel qui domine la basse vallée de la Tet. A proximité de cette tour, se trouvent les ruines du mas Petit-Anglade, sous lequel on remarque les traces de murs en galets liés au mortier et d'orientation différente de celle des murs du mas. Le dégagement de certaines portions de murs permet d'apprécier un important bâtiment rectangulaire, dont il est difficile d'estimer la superficie au sol. Ce premier ensemble, qui correspondait à la forteresse seigneuriale, était entouré par un fossé qui barrait l'accès à cette extrémité de l'éperon ; les dépressions et les anomalies observées sur le terrain permettent d'en cerner le tracé approximatif.

Ces études nous ont permis de nous interroger sur la relation qui a pu exister entre ces deux entités voisines, mais aussi

sur leur niveau de concurrence dans le regroupement des populations. Dans les régions méditerranéennes, si l'église apparaît parfois comme l'élément initial de la formation du village, le château, centre de la seigneurie foncière et banale, finit souvent par prendre le dessus. Organe attractif (après avoir été répulsif), il s'impose dès les XIe-XIIIe siècle comme un élément structurant du territoire. Pour Vilarnau, le contexte est intéressant car il fait voisiner, et peut-être s'opposer, le *castrum* à une probable *cellera*, qui peut se prévaloir de la protection ecclésiastique et divine (Catafau 1998).

1 - Les périodes anciennes :

Un mobilier lithique se distribue de façon assez homogène sur l'ensemble du site. La plupart des couches d'habitat et comblements de silos passés au tamis contiennent en relative abondance (7 à 8 taxons pour 60 l de sédiment) des éclats de quartz¹⁰ portant d'évidentes traces de débitage. Il est cependant impossible de préciser la nature de l'outillage obtenu ni de l'attribuer à une période définie.

Il existe aussi, en "bruit de fond" sur l'ensemble de la surface testée, de courtes séries céramiques que l'on doit attribuer à l'Antiquité. Il s'agit de rares fragments de matériaux de construction (*imbrices* et *tegulæ* dont un exemplaire porte la mention FABRICIÆ QUIETÆ) et de tessons d'amphores dont certains appartiennent sans conteste aux productions italiques des IIe-Ier siècle avant J.-C. (de type Dr 1a ou 1b). Rappelons que l'emplacement où se développe le site de Vilarnau-Mas Miraflor se trouve à peu de distance (environ 1 km) de la cité antique de *Ruscino* qui s'étend plus en amont sur le même rebord de la terrasse alluviale de la Tet. L'ensemble de ce terroir se trouvait naturellement dans la zone d'influence de l'agglomération, comme le démontrent des travaux de recherche récents portant notamment sur la campagne autour de *Ruscino* (Comps, Kotarba 1997, 83-101).

⁹ Ponsich 1980.

¹⁰ Déterminations rapides faites par M. Martzluft, Université de Perpignan.

Mas Mirafior - PERPIGNAN - 97/98		
Plan Général - Toutes Phases		
Dessin numérique		
Ech:		
D.A.O. : N. Bourpaxel		



2 - La période féodale (XIe-XIIe siècle) ou phase 1 :

C'est la plus ancienne occupation structurée attestée sur le site. On lui rattache deux découvertes majeures (un fossé et un mur-rempart) et divers aménagements (fosses et silos) habituellement rencontrés sur les tènements médiévaux.

Le fossé et le mur-rempart

Ces deux réalisations monumentales s'inscrivent dans un ensemble à caractère défensif plus vaste. Elles s'intègrent dans le système général qui comprend aussi un château fort, ou plutôt, ici, une demeure fortifiée et une tour. Fossé et mur-rempart séparent le terroir de Vilarneau en un espace intérieur enclos et sûr et un espace extérieur ouvert et exposé. Le mur-rempart cantonne au nord le fossé. Il est prolongé exactement, en direction du nord-est, par une levée de terre curvilinéaire qui finit d'enceindre l'espace présumé de l'agglomération et la maison forte. Coiffant une fondation de trois à quatre assises de galets noyés dans un bain de chaux, l'élévation se poursuit sur une hauteur maximale conservée de 12 assises très régulières.

Le fossé qui précède ce mur accroît le système défensif général. Son profil a été observé au moyen de plusieurs transects ouverts tout au long de son tracé. Il en ressort qu'en tous points il affecte la forme caractéristique d'un U aux parois adoucies. Il est manifeste que le propos de cet aménagement puissant est de drainer les eaux et non de les contenir. Les aboutissements choisis comme émissaires sont d'une part à l'ouest la rupture de pente de la terrasse alluviale et d'autre part à l'est la combe déjà évoquée ci-dessus.

Fosses et silos

Dans l'espace intérieur, défendu par le mur et le fossé, se trouvent quatre unités de stockage. Les restes céramiques que contiennent leurs comblements les rattachent sans conteste à la période féodale. Elles sont de forme ampoulaire aux parois peu évasées qui se rassemblent pour constituer un fond déprimé en une cuvette bien marquée. La zone réservée à

l'activité de conservation des denrées semble n'être ici que tangentiellement explorée. Elle se développe immédiatement au revers du mur au delà de l'emprise des fouilles.

3 - La période majorquine (XIIIe-XIVe siècle) ou phase 2 :

Le temps du royaume de Majorque marque une apogée dans le rayonnement du Roussillon marquée sur le site par la profusion des unités de stockage, le soin apporté au bâti mis en œuvre ou encore la qualité du vaisselier utilisé.

De cette époque sont ici découverts et étudiés plusieurs unités d'habitation et, en accompagnement, un important cortège de silos. Deux groupes de constructions se placent en partie sur le fossé désormais comblé. Le bâtiment occidental est divisé en deux sous-ensembles par un mur de refend. Le bâtiment oriental est subdivisé en quatre sous-ensembles posés à la fois sur l'arase du mur-rempart et sur le fossé comblé. Chacune des pièces est également incisée dans le substrat selon un axe d'alignement parfaitement rectiligne. Sous la destruction des parties hautes des murs, se trouvait la totalité de la toiture. A l'enchevêtrement des tuiles rondes se mêlaient d'abondants restes de charpente calcinés¹¹. L'ensemble reposait directement sur le sol d'occupation en terre battue. Dans ce contexte de sinistre consécutif à un violent incendie, on peut conclure à l'urgence sans doute que l'on quittât précipitamment les lieux en laissant sur place les objets du quotidien. Se trouvaient donc piégés sous les effondrements plusieurs vases de terre cuite écrasés, diverses pièces métalliques de harnachement (boucles, anneaux, fers de mules ou de chevaux), une meule de basalte, de nombreux ossements d'animaux consommés, etc. Deux découvertes monétaires viennent compléter le mobilier archéologique recueilli qui confirment les datations proposées par l'étude de la céramique. Ce sont une obole et un denier de billon trouvés pour la première dans la couche d'effondrement de toiture et pour

¹¹ Une étude fine menée par V. Izard montre que la charpente est construite à l'aide de résineux.

le second sur le sol d'utilisation de la pièce (Colson 1883, p 55, pl. III, 28b pour l'obole et p 55, pl. III, 31b pour le denier). Tous deux portent la même titulature, celle de Jacques II d'Aragon (1291-1327)¹². La première est contemporaine de la fréquentation des locaux, la seconde témoigne du sinistre et du renoncement à reconstruire sur place.

Les structures d'ensilage

Les unités de stockage, au nombre de 26, se rassemblent préférentiellement dans l'espace proche du bâtiment ouest. Elles sont toutes considérées comme contemporaines entre elles et contemporaines du bâtiment si l'on considère la fourchette chronologique de cinquante années proposée comme la plus petite division du temps envisageable dans l'état actuel de notre connaissance des mobiliers datants.

4 - La période Moderne (XVIe-XVIIe s.) ou phase 3 :

Lui sont rattachés un ensemble de murs épars et de rares unités de stockage qui tous se trouvent placés sur la partie la plus élevée du périmètre des fouilles.

5 - Résumé des apports de l'opération à la connaissance générale :

La fouille du site de Vilarnau d'Avall peut se prévaloir d'avoir été à l'origine de deux "premières" en matières historique et archéologique. L'environnement féodal tout d'abord (XIe-XIIe siècle), rarement accessible aux chercheurs sur de telles superficies, est ici particulièrement bien illustré par des réalisations monumentales à caractère défensif et par des aménagements domestiques figurant dans les parages immédiats d'un village. Du village proprement dit il ne reste aucune trace dans le périmètre exploré mais son étendue, au delà de l'emprise du tracé routier, est beaucoup plus vaste. Viennent ensuite les unités d'habitation contemporaines du royaume de Majorque (XIIIe-

XIVe siècle). Cinq bâtiments de dimensions diverses, le plus grand mesure plus de 100 m², le plus petit 15 m², étaient conservés sur une élévation appréciable. A la suite d'un violent incendie les effondrements de leurs superstructures scellaient une foule d'objets du quotidien abandonnés devant l'urgence de quitter les lieux. De nombreux prélèvements ont été réalisés (tamisage systématique et prélèvements de sédiments pour la recherche en laboratoire) qu'il n'a pas été possible de traiter lors de cette intervention et qui attendent d'être pris en compte par des spécialistes. Enfin, la confrontation des données de terrain avec la connaissance par les textes demeure à ce jour sous-exploitée, faute de temps, mais elle s'annonce extrêmement fructueuse comme en témoignent les résultats exposés ici.

Orientation bibliographique :

Abadal 1926-50 : ABADAL I VINYALS (R.) — *Catalunya Carolingia*, vol. I, *Els diplomes carolingis a Catalunya*, Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 1926-50.

Abadal 1952 : ABADAL I VINYALS (R.) — *Catalunya Carolingia*, vol. II, *Els diplomes carolingis a Catalunya*, Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 1952.

Alart 1867 : ALART (B.) — *Notes et documents historiques sur le département des Pyrénées-Orientales*, Perpignan, 1867.

Castellvi 1983 : CASTELLVI (G.) — *Les châteaux de l'ancien comté du Roussillon du Bas-Empire romain au royaume d'Aragon*, mémoire de maîtrise, Université Paul Valéry-Montpellier, 1983, 3 vol., 561 p.

Castellvi, Passarrius 1995 : CASTELLVI (G.), PASSARRIUS (O.) — Premier historique du site de Vilarnau, in Moerman (M.), *Perpignan Mas Mirasflor, Pyrénées-Orientales*, Document Final de Synthèse, S.R.A., Languedoc-Roussillon, 1995.

Catafauf 1998 : CATAFAU (A.) — *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (Xe-XVe s.)*, Perpignan, 1998, 717 p.

Cazes 1977 : CAZES (A.) — *Le Roussillon sacré*, revue *Conflent*, 1977, 156 p.

Colson 1883 : COLSON (A.) — *Les monnaies qui ont eu cours en Roussillon*, Perpignan 1883, 308 p.

Comps, Kotarba 1997 : COMPS (J.-P.), KOTARBA (J.) — *La campagne proche de Ruscino. Vie d'un terroir durant l'époque romaine*, Etudes Roussillonnaises, tome XV, Perpignan 1997, pp 83-101.

Moerman 1996 : MOERMAN (M.), avec la participation de PASSARRIUS (O.) et CASTELLVI (G.) — *Mas Mirasflor, Document Final de Synthèse*, Service Régional de l'Archéologie, 1996.

Passarrius 1996a : PASSARRIUS (O.), COUPEAU (C.), CATAFAU (A.), NOEL (J.-M.) — *Vilarnau, Document Final de Synthèse*, Perpignan, Service Régional de l'Archéologie, 1996.

Passarrius 1996b : PASSARRIUS (O.) — *Vilarnau. Histoire et archéologie de la formation villageoise et de la mise en valeur d'un terroir au Moyen Age*, Mémoire de Maîtrise. Université de Provence, Aix-Marseille I, 1997, 266 p.

*

* *

¹² Avers + IACOBUS REX, tête couronnée à gauche

Revers BACINONA, croix coupant la légende ; 1 anneau au 1 et au 3 ; 1 besant au 2 et au 4.

Commune : Port-Vendres

Site : Redoute Béar

Définition et datation : site d'épaves antiques (Ier siècle avant J.-C. / Ve siècle après J.-C.)

Type d'intervention : fouille programmée (1ère année), campagne du 25 juin au 8 août 1998.

Responsables : G. CASTELVI (Chargé d'enseignement Université de Perpignan ; UMR 154 Lattes) et C. DESCAMPS (Maître de conférences Université de Perpignan, président de l'A.R.E.S.M.A.R.).

Résultats :

Origine et déroulement de la campagne. En juillet 1997, l'équipe de fouilles de l'Association pour les Recherches sous-marines en Roussillon (A.R.E.S.M.A.R.) avait, pour la 3e année consécutive, continué le sondage du site Redoute Béar, dans la rade de Port-Vendres. Outre un ensemble de mobiliers céramiques datés du Ier siècle avant J.-C. et du Ve siècle après J.-C. et de nombreux blocs de calcaire taillés, la fouille avait mis au jour trois blocs sculptés ayant appartenu à un monument de prestige de l'Antiquité romaine. A la suite de cette découverte inattendue, une campagne de fouilles a été programmée dans le but de préciser la nature du gisement sous-marin, sa datation et son éventuel rapport avec le temple dédié à la déesse de l'Amour, mentionné par divers textes de l'Antiquité et auquel la ville de Port-Vendres doit son nom (*Portus Veneris*, le port de Vénus).

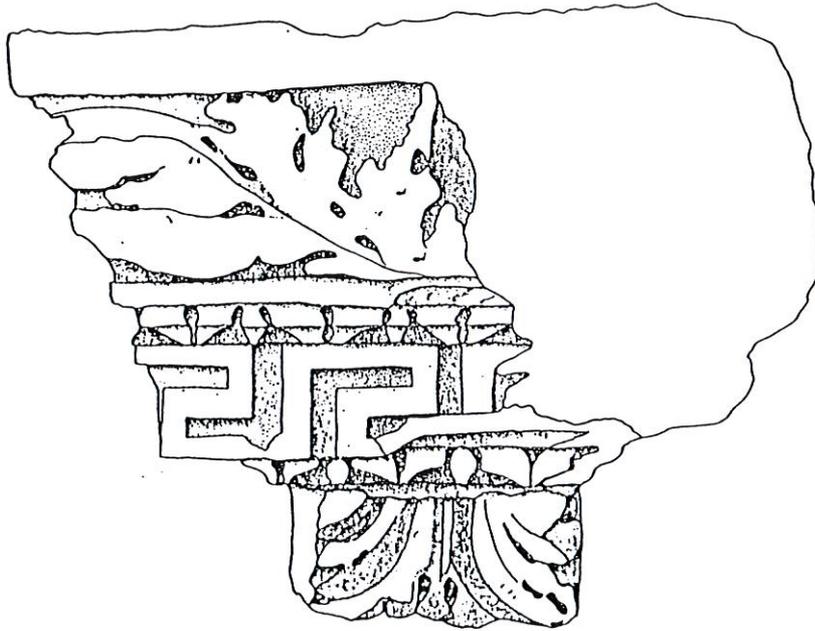
Cette campagne s'est déroulée sur six semaines en juillet et août 1998 sous la direction de Georges Castellvi et de Cyr Descamps, co-inventeur du site et chef d'opérations hyperbares. Vingt-cinq archéologues, membres de l'A.R.E.S.M.A.R. et tous bénévoles, ont participé à l'opération, dont vingt plongeurs. Ceux-ci ont effectué 273 plongées, totalisant 356 h de travail au fond (la durée moyenne d'une

plongée étant de une heure vingt minutes). On peut mentionner la présence dans l'équipe de Jean-Luc Angladon, détenteur du record mondial de durée en immersion avec un scaphandre classique dit "pieds-lourds".

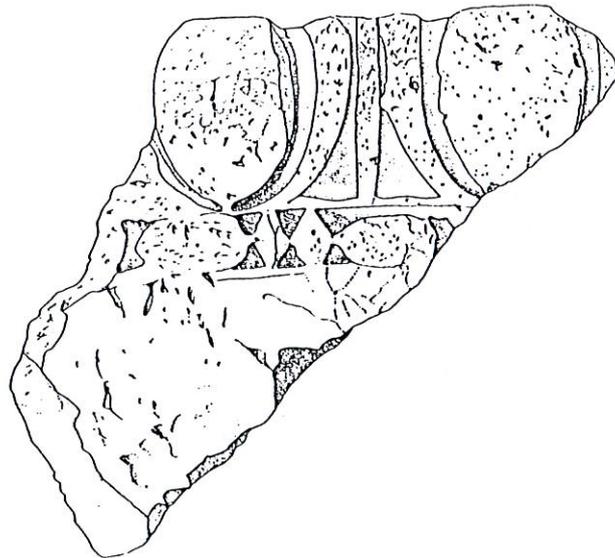
La fouille a été autorisée par le Département des Recherches Archéologiques Sous-Marines et Subaquatiques (D.R.A.S.S.M.) du Ministère de la Culture, financée à la fois par le Ministère et la municipalité de Port-Vendres. Le maire, Jean-Jacques Vila, a accompagné à plusieurs reprises les fouilleurs en plongée pour suivre la progression de leurs travaux.

Premiers résultats : il apparaît aujourd'hui que le site comporte au moins deux niveaux archéologiques distincts, le plus ancien étant datable de l'époque Républicaine (IIe ou Ier siècle avant J.-C.) et le plus récent, dans lequel se trouvent les vestiges architecturaux, de la fin de l'Antiquité (Ve siècle après J.-C.). Si le niveau ancien correspond très probablement à un naufrage, le niveau récent a un statut encore non élucidé - probablement une épave aussi - de par la présence de matériel amphorique et de centaines de kg de galets et de blocs d'architecture cassés, la possibilité d'un délestage, voire de rejets provenant de la côte, n'étant pas exclue ; par contre l'hypothèse d'une construction effondrée sur place est, elle, insoutenable pour des raisons tant archéologiques que géologiques.

Un total de 518 objets a été enregistré avec relevé des coordonnées et mise sur plan, dont une quarantaine de blocs architecturaux, dégrossis, taillés et, pour certains, sculptés et décorés. Parmi ceux-ci, il faut signaler un fragment de tambour de colonne à cannelures (de l'ordre corinthien), des fragments d'architrave en marbre et calcaire oolithique et un important fragment de la partie supérieure de l'entablement d'un monument public comportant un modillon (petite console de soutien) et une corniche décorée de grecques et de feuilles d'acanthe. Ces blocs ont tous été brisés volontairement, peut-être pour



Port-Vendres - Redoute Béar
Modillon et fragment d'architrave (1er siècle après J.-C.)



Port-Vendres - Redoute Béar
Fragment d'architrave (1er siècle après J.-C.)
Dessin Georges et Sabine Castellyvi

être transportés initialement vers un four à chaux ou pour servir de lest à un navire de commerce ; ils ont pu tout aussi bien accompagner la cargaison des amphores du Ve siècle.

Ces blocs viennent de faire l'objet d'un examen préliminaire par Anne Roth-Congès, chargée de recherche au CNRS (UMR 154 Lattes), spécialiste d'architecture antique. L'association des matériaux utilisés (marbre, calcaire oolithique) se retrouve sur d'autres bâtiments gallo-romains du Haut-Empire construits entre Rhône et Pyrénées. Les décors semblent devoir être rapprochés des créations monumentales du Ier siècle après J.-C. connus de Nîmes à Narbonne. Enfin, les éléments retrouvés à ce jour sont cohérents entre eux et pourraient provenir d'un même bâtiment. En outre, Jean-Claude Bessac, ingénieur de recherche au CNRS (UMR 154 Lattes), identifie le calcaire oolithique comme venant des carrières du Bois des Lens (Gard).

Les blocs architectoniques retrouvés à Port-Vendres auraient ainsi pu appartenir à un édifice monumental public du Ier siècle, temple ou basilique, dont la localisation ne peut encore être précisée. L'alternative demeure : débris transportés depuis une autre cité portuaire de Narbonnaise ou provenant d'un monument antique local ? Dans le second cas, l'hypothèse du temple de Vénus reste d'actualité. Quoiqu'il en soit, les éléments déjà recueillis enrichissent le patrimoine de la ville, et donc le futur Musée dont le projet est en voie de finalisation. Les fouilleurs ont réévalué à la hausse le potentiel archéologique encore à explorer : une demande de programmation des recherches sur les trois années à venir va être déposée, et il faudra peut-être attendre l'an 2001 pour que les vestiges immergés dans la rade révèlent tous leurs secrets.

*
* *

Communes : **Saint-Génis-des-Fontaines, Laroque-des-Albères**

Site et projet : **RD 618, déviation de Saint-Génis-des-Fontaines, phase II - sites divers**

Datation : **diverse**

Type d'intervention : fouilles d'évaluation de janvier 1998

Responsable d'opération : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée), avec la collaboration de P. Chevillot (A.F.A.N., étude géomorphologique), F. Mazière (étude du mobilier de l'âge du Fer), A. Vignaud (A.F.A.N., étude des structures préhistoriques) et X. Chadefaux (A.F.A.N., relevés topographiques)

Aménageur : Service des routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Résultats :

Cette seconde phase de diagnostics a concerné six endroits dont certains avaient déjà été partiellement pris en compte en juillet 1997.

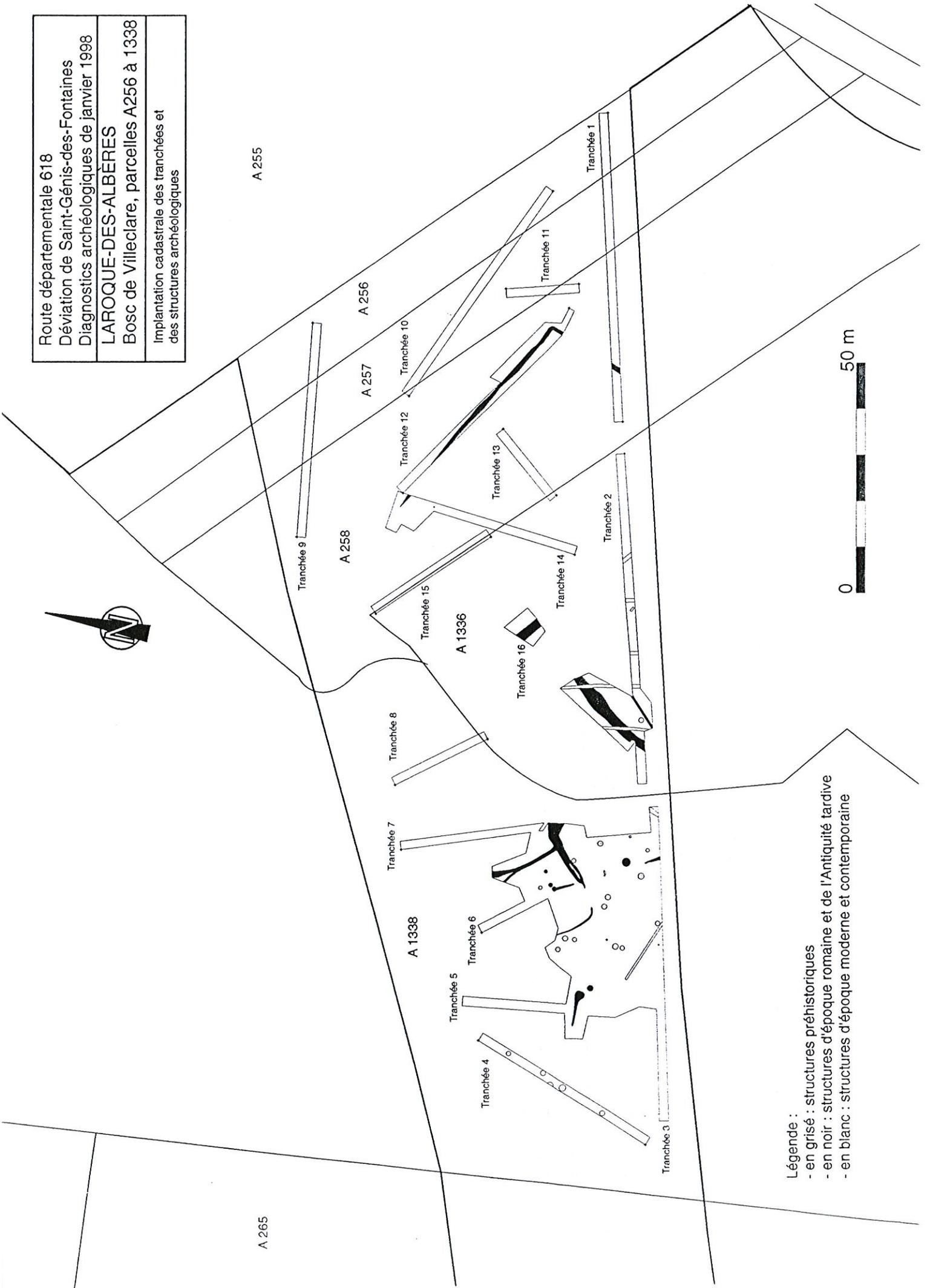
Palau-del-Vidre et Laroque-des-Albères - Vigné et Bosc de Villeclaire

Ce diagnostic, qui complète celui de juillet, n'a pas permis de trouver de vestiges archéologiques en place. Seules des colluvions semblables à celles observées précédemment, contenant des fragments de céramique épars, ont été mises en évidence. Le site Bosc de Villeclaire V, observé en prospection plus au sud, ne paraît donc pas s'étendre sur l'emprise du tracé.

Laroque-des-Albères - Bosc de Villeclaire

Cette intervention au niveau de deux sites repérés en surface a permis de découvrir des vestiges variés. Les plus anciens appartiennent à une occupation du Néolithique, sans doute final ou Chalcolithique et sont représentés par des fosses de combustion. De toute évidence, le sol en relation avec ces structures est arasé. Nous rattachons à l'époque romaine un

Route départementale 618
 Déviation de Saint-Génis-des-Fontaines
 Diagnostics archéologiques de janvier 1998
LARQUE-DES-ALBÈRES
 Bosc de Villeclaire, parcelles A256 à 1338
 Implantation cadastrale des tranchées et
 des structures archéologiques



Légende :
 - en gris : structures préhistoriques
 - en noir : structures d'époque romaine et de l'Antiquité tardive
 - en blanc : structures d'époque moderne et contemporaine

système fossoyé dont nous avons retrouvé deux côtés et qui pourrait correspondre à une sorte d'enclos. Enfin, l'Antiquité tardive est représentée par un ensemble d'aménagements difficiles à comprendre, sans doute liés à des activités vivrières à la périphérie d'un habitat.

Les structures préhistoriques découvertes lors de cette opération dans la partie ouest sont au nombre de 13. Une seule correspond à un creusement de 0,40 m de diamètre contenant 3 pierres de taille modeste. Elle pourrait correspondre à un trou de poteau. Les 12 autres structures sont d'aspect et de montage identiques : il s'agit de négatifs sub-cylindriques d'environ 1,10 m de diamètre pour une profondeur moyenne de 0,14 m. Leur niveau supérieur offre un remplissage composé de cailloux bien compactés, généralement disposés sur un seul lit. Les pierres sont essentiellement des galets de quartz, de gneiss ou de granite qui ont subi un éclatement ou une altération, transformations qui sont en majorité imputables à une forte chaleur. Ces aménagements correspondent en effet à des structures de combustion de type four polynésien.

Ces dispositifs sont construits sur un même schéma : tout d'abord intervient un creusement en cuvette peu prononcée au fond duquel est allumé un foyer. Sur ce dernier, probablement en fin de combustion, sont disposés 1 ou 2 lits de pierres destinées à stocker la chaleur et à la redifuser pour un usage indéterminé, probablement divers (cuisson, séchage, artisanat...). Ce fonctionnement implique théoriquement que plusieurs niveaux se distinguent dans le comblement de ces "foyers". Toutefois, il arrive souvent que la partie basse, a priori riche en cendres et charbons, soit totalement lessivée, dissoute et indiscernable, de même les parois sont rarement rubéfiées. C'est le cas pour les structures de combustion du Bosc de Villeclaire I.

Le mobilier archéologique y est très pauvre. Ici, une seule fosse a livré quelques tessons qui proviennent pour l'essentiel des panses atypiques d'un même vase. Nous ne pouvons en conséquence dater

avec certitude ces structures de combustion.

Au cours de ces prospections de surface, mais légèrement en dehors du tracé routier retenu, plusieurs concentrations de mobilier avaient été distinguées. Pour certains éléments collectés alors, une appartenance au Néolithique moyen pouvait être évoquée (présence d'outils en silex blond de bonne facture), de même pour l'âge du Bronze (1 cordon incisé et un 1 décor de cannelures). Toutefois la grande majorité du mobilier se rapportait au Néolithique final - Chalcolithique : cordons, éléments de préhension de type tétons ou languette, fonds plats. Le Campaniforme était aussi attesté par quelques tessons. Le silex, varié, de qualité médiocre et témoignant d'éclats informes pour l'essentiel, renforce cette datation.

Sans l'affirmer de façon catégorique, il serait en conséquence cohérent d'attribuer les structures de combustion découvertes au Néolithique final - Chalcolithique.

Pour la période romaine ou médiévale, les fossés découverts dans la partie est appartiennent à un même aménagement. Ils forment entre eux un angle ouvert de 98°. Le premier fossé a été suivi sur 51 m de long puis il disparaît, détruit par les travaux agricoles ; l'autre n'a été observé que sur 18,50 m. Creusés tous les deux dans un niveau de graves et dans des niveaux supérieurs sablo-limoneux très perméables, il nous semble certain qu'il ne s'agit pas de fossés de drainage. Nous avons plus probablement à faire à des limites de parcellaire ou à un enclos. L'orientation du plus long est de 62° ouest par rapport au nord Lambert.

Leur comblement est essentiellement sablo-limoneux fin et n'a pas du tout livré de mobilier. Totalement discordant dans le parcellaire actuel, il semble assez ancien et nous le rattacherions volontiers à l'époque romaine ou à l'époque médiévale. Une petite fosse qui est assez proche de son bord nord a livré une petite série d'amphore italique. Mais aucun lien concret, si ce n'est leur proximité, ne peut être établi entre ces deux aménagements.

Les vestiges de l'Antiquité tardive retrouvés dans la partie ouest ne constituent de toute évidence pas une zone d'habitat. Nous n'avons en effet aucune construction de pierres, alors que c'est un matériau bien présent au piémont des Albères, et surtout les vestiges ne s'organisent pas en un plan lisible.

On constate la présence de deux fossés rectilignes assez étroits qui se terminent par un appendice de forme circulaire. En coupe, cette extrémité est peu profonde. On est donc tenté d'y voir une sorte de canalisation se terminant par un réceptacle. Le comblement de ces deux structures est assez anthropique. L'une d'elles se trouve justement à côté d'une fosse ayant un comblement très cendré livrant un peu de mobilier. Nous aurions tendance à associer ces deux structures et donc à envisager une fonction qui fasse recours à l'eau et au feu.

A côté de cela se trouve un système fossoyé assez cohérent. Il comprend un fossé très étroit et de forme curviligne qui rejoignait sans doute, à l'origine, une structure beaucoup plus large d'où part un bras perpendiculaire. L'ensemble qui a ainsi un peu plus de 16 m de large pour une longueur conservée d'au moins 13 m, inclue l'une des deux structures à appendice circulaire. Il pourrait ainsi s'agir d'une unité dont nous ignorons la fonction.

A proximité de là, mais à l'extérieur, se trouve une fosse d'assez grande dimension qui correspond à un creusement profond se rétrécissant fortement vers la base. Il est tentant d'y voir une sorte de puits ou de réserve d'eau de quelques m³. La nappe phréatique, lors de notre intervention, a rempli de plus de moitié ce creusement. A proximité, on remarquera le départ d'un autre fossé qui se prolonge en dehors de l'emprise.

Ce rapide tour d'horizon permet de constater que les structures du Bosc de Villeclare II, attribuées à l'Antiquité tardive, ont une certaine cohérence qui incite à y voir un espace aménagé proche de l'habitat. Cet espace pourrait être destiné à des cultures de proximité, mais aussi à bien des activités artisanales. Si l'ensemble qui nous est parvenu est intéressant,

on regrettera l'importante destruction occasionnée par les travaux ruraux qui ont fait disparaître les parties supérieures de ces structures.

Laroque-des-Albères - Puig Trilles

L'intervention que nous avons menée sur deux parcelles de ce secteur n'a pas permis de découvrir de site archéologique à part entière. Les vestiges vus en prospection étaient certes assez peu parlants : quelques tuiles à rebord et un lot de quartz taillés. Il faut signaler la découverte également d'une anse d'amphore étrusque, soit un élément à rattacher au VIe/Ve siècle avant notre ère.

La sédimentation de ce bas de versant dominé par le Puig Trilles semble peut importante pour la préhistoire récente et les époques historiques. Ainsi, les quelques *tegulae* observées en surface en 1990, dont nous avons retrouvé cette fois quelques éléments dans le niveau remanié par les labours, doivent être interprétées comme appartenant à l'anthropisation de ce secteur sans doute du fait de sa mise en culture durant cette période. L'anse d'amphore étrusque reste un élément isolé qui témoigne, comme nous le verrons pour les secteurs de la Prade et la Couloumine sur Saint-Génis-des-Fontaines, de la forte présence des populations de l'âge du Fer. En ce qui concerne la petite série de quartz débités trouvés en surface en 1990, nous n'avons pas réussi à mettre en évidence, malgré un décapage attentif, de structure ou de niveau en place qui en livre. Il est toutefois tentant de rattacher la structure de combustion qui n'est pas datable archéologiquement, à ces indices d'occupation de la préhistoire au sens large. Ils pourraient alors être les témoins d'une activité humaine temporaire (chasse, pêche ...).

Saint-Génis-des-Fontaines - Mas Frère/ La Couloumine

Tout d'abord, il convient de préciser que la voie domitienne recherchée à cet endroit n'a pas été retrouvée. Par contre différentes traces d'époque romaine ont été rencontrées sur ce secteur.

Le premier élément important est un fossé de grande taille découvert dans la parcelle A 447. Les éléments céramiques retrouvés dans son comblement attestent une utilisation jusque dans le courant du Bas Empire. Son orientation peut être fixée à 56° Est par rapport au Nord Lambert. Si l'on pratique le même calcul sur le tracé théorique de la voie domitienne, on obtient un angle de 46 ou 47° Est. L'écart angulaire, certes peu important, ne permet pas d'interpréter ce fossé comme celui bordant le tracé hypothétique de la voie recherchée. Il vaut sans doute mieux y voir un fossé de drainage se jetant dans le petit ruisseau tout proche.

Un niveau induré retrouvé à proximité de ce ruisseau, à près de 1,50 m de profondeur, sur lequel et au dessus duquel se trouvent des éléments d'époque romaine, n'a permis aucune observation concrète pour être interprété comme une bande de roulement. Les graves qui le composent sont en continuité avec celles environnantes. Aucune trace d'ornière n'a été découverte. Mais il faut bien reconnaître que nous n'avons pas pratiqué de décapage de cette surface. Nos seules observations sont celles du creusement mécanique et du nettoyage des coupes. La stratigraphie ne fait nulle part apparaître de niveau clairement mis en place par l'homme. La sédimentation antique et post-antique de ce secteur est très liée au petit ruisseau voisin. Le lit de celui-ci a sans doute légèrement varié durant le temps. Il déplace ou remanie des éléments antiques de grosse taille. Dans ce contexte sédimentaire complexe, comprenant des niveaux sédimentaires fins et d'autres beaucoup plus grossiers, la détection du tracé viaire recherché s'avère bien difficile.

Dans la parcelle A 376, un nouveau site de l'âge du Fer a été mis en évidence, que nous appellerons la Couloumine IV. Cette parcelle correspond à un bois, non cultivé sans doute depuis fort longtemps si l'on en juge par l'absence de traces agraires profondes. Les vestiges observés sont principalement des éléments céramiques contenus dans une sorte de niveau de sol. Il est possible que deux alignements irréguliers de pierres, que nous n'avons pas eu le temps de nettoyer, leur soient associés.

Au niveau datation, il est difficile d'aller très loin à partir du mobilier recueilli. L'attribution à la fin du Ier âge du Fer ou au IIe âge du Fer est certaine. On remarquera, sans savoir s'il s'agit d'un élément chronologique discriminant, l'absence des amphores massaliètes à cet endroit, alors qu'elles sont nombreuses au niveau du site de la Couloumine II daté du IVe/IIIe siècle avant.

L'intérêt de ce gisement inédit, partiellement touché par le projet routier, tient à notre avis surtout par l'environnement dans lequel il se situe. Il n'est distant de la nécropole de la Prade (Bronze final IIIB / Ier âge du Fer) que d'une centaine de mètres, et du site de la Couloumine II de 70 m.

Saint-Génis-des-Fontaines - La Couloumine II

Cette nouvelle intervention dans ce secteur confirme la présence d'une occupation de la République romaine. Les vestiges qui lui appartiennent ne présentent pas pour l'instant d'organisation nette et paraissent avoir été fortement bouleversés par les travaux ruraux. Cette intervention a permis aussi de mettre au jour plusieurs structures du IIe âge du Fer appartenant très vraisemblablement à un habitat. Le mobilier assez volumineux trouvé dans l'une d'elles, bien que d'analyse difficile, permet de proposer une occupation centrée sur le IVe siècle avant notre ère. Du fait de l'extrême rareté des habitats ruraux et des connaissances générales (céramologique et environnementale en particulier) sur cette période, la poursuite des recherches sur ce site sous la forme d'une fouille en aire ouverte devrait avoir lieu préalablement à la construction de la route.

Pour l'époque romaine républicaine, de nombreux fragments de céramique ont été trouvés. Il s'agit presque exclusivement d'amphores italiques datables la seconde moitié du IIe siècle et du début du Ier siècle avant notre ère. Vue la densité de ces indices, il est fort probable que

des aménagements en creux liés à cette occupation puissent encore exister. Toutefois, nous ne les avons pas trouvés mais avons circonscrit leur aire possible de répartition. Si l'interprétation de ces vestiges reste incertaine, celle d'un habitat semble la plus probable. Mais on remarquera toutefois que les céramiques autres que les amphores sont particulièrement peu nombreuses. Même si les structures caractérisant ce site ne paraissent pas très prometteuses, il nous paraît important qu'elles soient explorées de manière étendue de façon à ce que le maximum d'informations soit recueilli sur la nature de cette occupation. La compréhension de la première génération de fermes d'époque républicaine passe très certainement par des approches de ce type car il s'agit, à notre connaissance, d'habitats peu spectaculaires et ayant peu d'aménagements en sous-sol.

L'intérêt principal de ce site de la Couloumine II réside assurément dans la découverte des vestiges du II^e âge du Fer. Non observée en prospection en 1990, sans doute en partie du fait de la mauvaise lisibilité du terrain, la présence d'un habitat apparaît nettement lors des deux campagnes de diagnostic. Les structures rencontrées (circulaires de petite taille, oblongues, empierrées) et la relative abondance du mobilier attestent de façon sûre l'installation d'un habitat durable. La présence d'un niveau interprété comme un niveau de sol ou de destruction, qu'il faut traverser pour mettre en évidence les structures négatives, permet de supposer que les vestiges de cet habitat sont bien conservés. La fosse partiellement fouillée lors de cette campagne a livré de nombreux fragments d'une plaque foyer sans doute de grande taille. Le mobilier céramique y est assez abondant et permet de dater du IV^e ou III^e siècle avant notre ère l'occupation de ce site. Deux fosses présentant des aménagements de pierres permettent de supposer l'existence de murs bâtis. D'un point de vue stratigraphique, une coupe montre clairement qu'une fosse est creusée dans un niveau anthropique contenant des éléments céramiques épars.

Cette observation permet de supposer une occupation complexe, peut-être avec deux phases distinctes, que seule une fouille étendue permettra d'éclairer.

Saint-Génis-des-Fontaines - La Tuilerie

Réalisée dans une zone ayant livré un peu d'outillage lithique attribué de façon non assurée au Paléolithique supérieur, cette intervention a seulement permis de mettre en évidence 2 fosses de combustion. Ces deux aménagements sont très proches l'un de l'autre et donc sans doute contemporains. Leur état de dégradation importante indique clairement que le niveau de sol de cette époque a été remanié par les labours, voire même un peu arasé.

En l'absence de mobilier, il n'est pas possible de les dater. Il peut être proposé un rattachement à l'occupation du Paléolithique final, observée principalement dans la parcelle A 285 soit à 200 m environ vers le nord (site La Tuilerie III), ou alors aux occupations néolithiques des sites La Couloumine I et III, respectivement à 250 m et 150 m vers l'est, ou bien encore aux vestiges protohistoriques de la parcelle A 267 qui sont eux distants de 250 m vers le nord-ouest. Quoiqu'il en soit, il est difficile de dire si ces aménagements sont contemporains ou pas de l'outillage sur quartz, lui aussi mal daté, découvert à proximité. En fait seule une datation par le radiocarbone sur les charbons prélevés permettrait d'attribuer une datation à ces structures. Mais en raison de l'absence totale de mobilier associé, ce résultat serait d'une portée limitée.

*
* *

Communes : **Saint-Génis-des-Fontaines, Palau-del-Vidre, Laroque-des-Albères, Villelongue-dels-Monts.**

Site et projet : **RD 618, déviation de Saint-Génis-des-Fontaines - Phase III - sites divers**

Datation : diverse

Type d'intervention : fouilles d'évaluation de juillet 1998

Responsable d'opération : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée), avec la collaboration d'A. Vignaud (A.F.A.N., étude des structures préhistoriques) et X. Chadeaux (A.F.A.N., relevés topographiques)

Aménageur : Service des routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Résultats :

Cette troisième et dernière phase de diagnostics fait suite à celles déjà opérées en juillet 1997 et janvier 1998 sur cette même section de la RD 618. Lors de cette campagne, six endroits ont été testés sous la forme de tranchées ouvertes à l'aide d'un engin mécanique.

Palau-del-Vidre - La Frigoul

Le diagnostic réalisé à cet endroit est lié à la découverte d'une pièce lithique du Paléolithique dans un contexte où d'autres vestiges de cette période ont été signalés. La tranchée réalisée montre, en fait, l'absence de sédimentation fine dans la zone retenue pour ce diagnostic où un niveau de graves apparaît directement à la base des labours. Le décapage de cet interface nous a permis de noter la présence d'assez nombreuses traces et aménagements agraires appartenant très certainement à l'époque moderne. Du fait de l'exiguïté du secteur à explorer, nous n'avons pas poussé au delà l'investigation.

Saint-Génis-des-Fontaines - La Couloumine I

Réalisé à proximité d'un site de la Préhistoire récente (La Couloumine I) observé en prospection, ce diagnostic n'a pas permis de recouper de structures appartenant à cette phase d'occupation. Les tranchées ouvertes sont en effet éloignées de près d'une trentaine de mètres de la zone de découverte. Par contre, elles ont permis de découvrir quelques aménagements agraires. Parmi ceux-ci, un fossé dégagé sur près de 25 m de long a livré un peu de

mobilier qui tend à le dater du bas Moyen Age. Cette axe, sans doute de délimitation d'anciennes parcelles, est tout à fait parallèle aux limites parcellaires actuelles.

Saint-Génis-des-Fontaines - La Tuilerie

Les tranchées ouvertes dans cette parcelle, où l'emprise de la future route est très large, n'ont livré aucun indice archéologique. Le site hypothétique de la Préhistoire qui était recherché ne s'y trouve donc pas ou sous la forme de structures très disséminées non recoupées lors de ce diagnostic.

Saint-Génis-des-Fontaines - Biscomte partie est

Les tranchées de diagnostic ouvertes dans cette zone n'ont pas permis de découvrir de vestiges archéologiques. En fait, la majeure partie de l'emprise de la future route au niveau de ces parcelles correspond à l'ancien lit du Campalé, colmaté seulement à la fin de l'époque moderne.

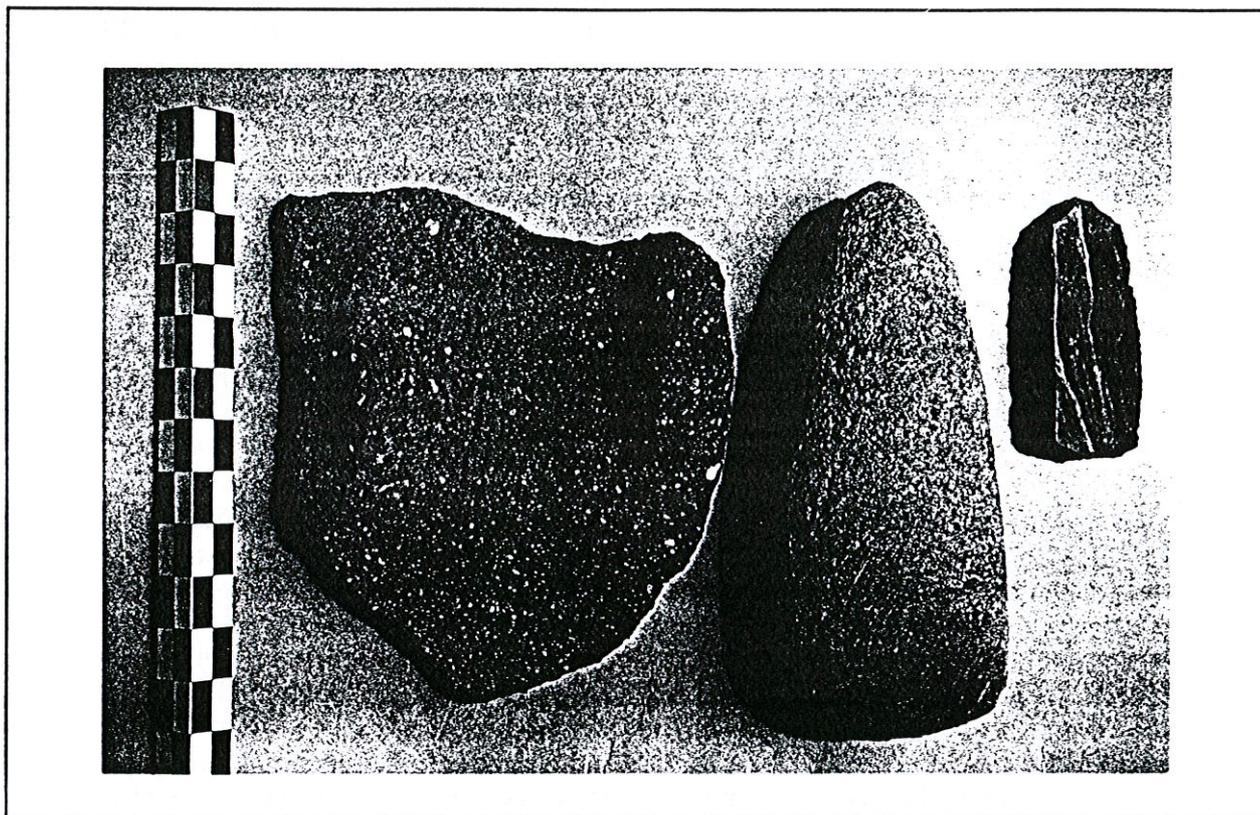
Ainsi, les vestiges d'époque ibérique et/ou républicaine observés en surface n'ont pas été retrouvés dans les tranchées ouvertes. En fait, on constate presque partout la présence d'un ancien lit du Campalé dont le colmatage définitif remonterait au XVIIe ou XVIIIe siècle. Dans ces conditions, la probabilité de retrouver des vestiges plus anciens était fort réduite. La possibilité d'un site de la fin de l'époque ibérique ou du début de la République dans la partie nord d'une des parcelles sondées, nous semble donc toujours à retenir et pourrait éventuellement être confirmée par des prospections dans de bonnes conditions de lecture du sol.

Saint-Génis-des-Fontaines - Biscomte partie ouest

Réalisé en périphérie d'un habitat d'époque romaine occupé durant la République et le Haut Empire, et à proximité d'un petit cours d'eau, ce diagnostic avait pour but d'étudier d'éventuels aménagements périphériques à cet habitat antique. L'absence de recouvrement sédimentaire durant les deux derniers millénaires au

moins et la compacité du terrain naturel constituent de toute évidence des facteurs péjoratifs pour la réalisation et la conservation de tels aménagements. Ainsi la seule structure découverte est un puits. Il s'agit d'une construction imposante de 3 m de diamètre et de plus de 4 m de profon-

deur comblée presque exclusivement par de gros galets. Le bouchon comprenant des sédiments plus fins a également livré du mobilier céramique qui permet de dater l'abandon définitif de cette structure du changement d'ère.



Saint-Génis - Le Pla. Détail de vestiges mobiliers (cl. J.Kotarba)

On remarquera que ce puits a été creusé dans un niveau de graves qui n'est présent que ponctuellement dans cette parcelle, ce qui laisse donc supposer que les personnes qui l'ont creusé l'ont fait en connaissant le sous-sol. Le remplissage volontaire de ce puits par de très nombreux galets de grosse taille pose aussi quelques problèmes : tout d'abord d'approvisionnement (on en trouve sans doute au niveau du ruisseau le Villelongue qui n'est pas très loin) ; il s'agit ensuite de pierres tout à fait aptes à être utilisées dans des constructions ; enfin, l'épaisseur importante du remplissage laisse penser que cette structure a pu servir de puits sec. Ce puits qui est distant de 200 m de l'habitat de Biscomte III, n'est donc pas très facile à comprendre. Il n'est en fait pas du tout certain que cette structure appartient-

ment au périmètre mis en culture par cette exploitation.

Villelongue-dels-Monts - Le Pla

Cet endroit qui se trouve sur la future déviation des Agouillous (prochaine tranche de travaux sur la RD 618) a fait l'objet d'un diagnostic. En prospection, un peu de mobilier d'époque romaine avait été vu en 1990 à la surface d'un terrain très peu lisible. Le diagnostic n'a pas permis de retrouver de structures de cette époque mais a en revanche mis en évidence des vestiges préhistoriques inédits. Les fosses de combustion ou d'usage indéterminé et les trous de poteau très vraisemblables s'associent à des lambeaux de sol, conservés en dessous de la semelle des labours, pour caractériser un habitat qui pourrait être fort bien conservé.

La zone sur laquelle se positionnent les vestiges couvre environ 5000 m². Ceux-ci sont arbitrairement limités au nord (actuelle RD 618), et au sud (vigne), par l'emprise de la future RD 618 au delà de laquelle nous ne pouvons intervenir. Il est plus que probable que le site se poursuive de ces deux côtés.

Vingt-huit aménagements attribués à la période préhistorique ont été mis au jour sur une surface décapée de 600 m² environ. A partir de ces chiffres, on peut estimer par simple *ratio* un potentiel de 230 structures sur la surface concernée par la future route. Cette densité est intéressante d'autant plus que certains aménagements témoignent sans ambiguïté pour la présence d'un habitat et plus précisément de constructions (trous de poteaux associés à des sols riches en mobilier archéologique). Ces zones pourraient en conséquence correspondre à l'emplacement d'habitats/constructions et d'aires de vies ou d'activités intenses. Si l'on associe à ce noyau principal les structures plus lâches, périphériques, il semblerait que le site du Pla II corresponde à un habitat préhistorique conservé à priori dans son intégralité.

A noter, en outre, la présence, au demeurant désordonnée, de trous de poteaux présumés qui pourraient signaler une densité de constructions plus importante que celle avancée.

Le mobilier quasiment absent des structures sondées s'avère néanmoins abondant sur les sols d'habitats. Les éléments céramique remarquables sont des tétons, des languettes, parfois superposées, ainsi que de nombreux cordons lisses et quelques carènes. La série, homogène, date ces vestiges du Néolithique final de culture vérazienne.

*
* *

Communes : Saint-Génis-des-Fontaines, Palau-del-Vidre, Laroque-des-Albères, Villelongue-dels-Monts.

Site et projet : RD 618, déviation de Saint-Génis-des-Fontaines - synthèse sur les 3 phases de fouilles d'évaluation (juillet 1997, janvier 1998 et juillet 1998) - sites divers

Datation : diverse

Responsable d'opération : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée), avec la collaboration de P. Chevillot (A.F.A.N., étude géomorphologique), F. Mazière (étude du mobilier de l'âge du Fer), A. Vignaud (A.F.A.N., étude des structures et du mobilier préhistoriques), X. Chadefaux (A.F.A.N., relevés topographiques)

Aménageur : Service des routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales

Résultats :

Au terme de cette troisième phase de diagnostic sur la déviation de Saint-Génis-des-Fontaines, il nous paraît intéressant de dresser ici un bilan rapide des travaux engagés et des résultats obtenus.

Les interventions prévues concernaient 12 sites potentiels auxquels s'ajoute celui du Pla à Villelongue-dels-Monts. La longueur cumulée des tranchées ouvertes est de 5394 m, ce qui représente une surface décapée de 11200 m². La surface de l'emprise testée étant d'un peu plus de 11 ha, le pourcentage moyen de surface ouverte s'établit donc à 10,26% avec des extrêmes qui vont de 5% à 38%. Ces travaux ont été menés à bien avec des moyens mécaniques adéquats : une pelle puissante à raison de 5 à 7 jours d'ouverture de tranchée et de décapage pour chacune des trois campagnes, à laquelle est venu s'adjoindre à deux reprises un camion lors de décapages importants. Les moyens humains mis en place durant les trois campagnes ont été de 2 personnes durant deux semaines avec l'ajout durant 1 à 3 journées d'un géomorphologue. Ces temps d'intervention étaient

d'une façon générale adaptés à la mission confiée et nous ont permis d'explorer assez largement certains sites ne méritant pas une fouille extensive. Par contre le temps de post-fouille, une semaine à une personne pour chaque campagne était très juste pour gérer sur informatique la documentation graphique et rédiger le compte-rendu d'intervention. Aussi, nous avons essayé dans la mesure du possible de prendre en compte sur les fins d'intervention de terrain le début des rédactions descriptives.

Au point de vue chronologique, on remarquera tout d'abord que si la prospection de ce tracé avait permis de noter plusieurs zones avec du mobilier lithique rattachable au **Paléolithique** et plutôt à sa partie récente, les diagnostics n'ont jamais permis d'observer de dépôt en relation avec ces anciens campements. La raison de cette absence s'explique à notre avis par des critères géomorphologiques. Nous nous trouvons en effet toujours sur des formations détritiques anciennes qui sont légèrement en relief et qui ont donc subi depuis ces temps reculés une érosion, si bien que les sols ne sont pas piégés mais au contraire ont été emportés ou bien détruits par les labours récents. On notera d'ailleurs que sur deux des quatre endroits testés, nous avons mis en évidence une ou deux structures de combustion isolées qui sont restées non datables faute de mobilier associé. Simple coïncidence ? Il faut aussi reconnaître que pour ces sites très anciens, il n'est pas certain que notre méthode d'intervention en diagnostic, c'est à dire l'ouverture de tranchées décapantes soit bien adaptée à la fugacité des vestiges recherchés, notamment sur ce terroir formé d'alluvions sableuses qui se colorent très peu.

La période suivante, c'est à dire le **Néolithique**, est mieux représentée. Le site recherché au Bosc de Villeclare a bien été trouvé. Il a fait l'objet d'un décapage assez important qui n'a permis de découvrir que des structures de combustion circulaires et d'assez petite taille. A. Vignaud a proposé de rattacher cette occupation au Néolithique final / Chalcolithique. Il est probable que les vestiges découverts ap-

partiennent à la périphérie de l'habitat. Un peu plus vers l'est, le site de la Couloumine I n'a pas été recoupé par nos diagnostics car la zone observée en surface est en limite extérieure du tracé. Toutefois, un peu plus loin, quelques vestiges attribués à la Préhistoire récente au sens large ont été découverts (La Couloumine III). Le site du Pla II, trouvé juste à l'extérieur de la section en cours d'aménagement, constitue une découverte inattendue. En effet, du fait d'un léger atterrissement, il semble que le niveau de sol de certaines zones soit observable juste sous la semelle des défonçages, ce qui lui confère un état de conservation tout à fait exceptionnel à notre avis. Sur près de 5000 m², les vestiges : niveau de sol, foyers probables, trous de poteau, fosse de combustion, silos ?, sont assez nombreux sans être toutefois très denses. Ils paraissent se regrouper comme si ils appartenaient à des unités d'habitation différentes. Le mobilier découvert, étudié par A. Vignaud, montre une bonne homogénéité et se rattache très certainement à une occupation assez courte d'époque vérazienne. Ce gisement du Pla II, qui se trouve donc sur la zone de travaux des Agouillous, devra faire, à notre avis, l'objet d'une fouille extensive minutieuse. Il pourrait constituer en effet un gisement de référence dans le domaine des formes de l'habitat pour cette période.

Si nous n'avons pas trouvé de vestiges de l'âge du Bronze à proprement parler, ceux de la transition Bronze/Fer et de l'**âge du Fer** sont, par contre, nombreux. La fosse isolée du Vigné de Villeclare a livré un intéressant mobilier de la transition Bronze final / Ier âge du Fer. Cette structure semble se rattacher à un site assez vaste qui avait été localisé en prospection en grande partie en dehors de l'emprise touchée par les travaux. Les autres vestiges de cette période se trouvent tous dans le secteur de la Prade et de la Couloumine. Le fait majeur des diagnostics est sans aucun doute la découverte de la nécropole à incinération de la Prade. Avec un potentiel d'une centaine de sépultures sous l'emprise routière, la fouille exhaustive qui devrait être engagée permettra une moisson importante de renseigne-

ments sur les pratiques funéraires au début du Ier âge du Fer. Le diagnostic a montré que dans certaines zones de la nécropole, les tombes possédaient encore leur couverture du fait d'un léger atterrissement. Il est d'ailleurs fort probable que les perturbations subies par d'autres, un peu plus hautes, soient dues à des labours antiques ou médiévaux. La fouille de cette nouvelle nécropole devrait s'inscrire, d'un point de vue scientifique, dans une problématique régionale profondément remaniée ces dernières années. A proximité se trouve un site mal caractérisé (La Couloumine IV) qui correspond certainement à un habitat un peu plus récent que la nécropole. Un peu plus loin encore, l'habitat de La Couloumine II renferme une première phase d'occupation datable du IIIe ou IVe siècle avant notre ère. Il pourrait y avoir eu à cet endroit deux unités d'habitation qu'une fouille extensive devrait permettre d'étudier en détail. Les habitats de plaine de cette période étant particulièrement rares, la discussion sur leur statut, les activités pratiquées, le vaiselier présent et l'environnement immédiat devraient être d'un grand intérêt pour la recherche régionale. La proximité de ces trois sites permet d'envisager certaines études sur la longue durée notamment parce qu'ils appartiennent à une même unité topographique.

Les vestiges de l'époque **romaine** n'ont pas été très nombreux sur ce tronçon. Si l'on excepte l'occupation tardive du site de la Couloumine II qui correspond très certainement à un habitat de la République romaine, les autres structures rencontrées font partie d'aménagements agraires ou de périphérie de site. C'est le cas du puits isolé de Biscomte III dont le colmatage remonte au changement d'ère. Il en est de même pour les deux fossés de la Couloumine et du Mas Frère qui structurent l'espace à proximité de l'importante exploitation antique du Mas Frère. Nous n'avons pas réalisé leur intégration dans les différents systèmes cadastraux définis pour le Roussillon, mais il est d'ores et déjà certain qu'ils n'appartiennent pas au système nord-sud que nous avons proposé d'attribuer à la période républicaine. C'est

dans cette zone que nous aurions également dû retrouver la voie Domitienne. A partir de notre diagnostic, il est difficile d'affirmer qu'elle ne passe pas là car le recoupement potentiel se fait au niveau d'un ruisseau assez fortement encaissé. Au niveau du Bosc de Villeclare, nous avons mis en évidence l'angle d'un système fossé qui servait sans doute de limite parcellaire. Cet aménagement a été attribué de façon hypothétique à la période romaine. Dans les autres endroits où des vestiges diffus de l'époque romaine avaient été observés en prospection, nous n'avons pas trouvé d'aménagements attribuables de façon sûre à cette période. Il faut donc interpréter cette présence diffuse de mobilier comme liée à des amendements antiques.

Pour l'**Antiquité tardive**, il faut bien reconnaître que nous attendions beaucoup du site du Bosc de Villeclare car nos connaissances sur les habitats de cette période sont pour l'instant fort maigres. Les vestiges découverts à cet endroit demeurent assez décevants car ils ne sont pas compréhensibles. Il s'agit d'un ensemble de fossés interrompus et de fosses cendriers dont l'organisation n'est pas très nette du fait d'un arasement sans doute assez fort. Il est possible aussi que la partie explorée se situe trop en périphérie du site. Avec un décapage de près de 1000 m², cette zone ne nécessitera pas de retour.

En ce qui concerne le **Moyen Age**, nous n'avons pas trouvé de vestiges pouvant appartenir à un habitat. Seul un fossé à la Couloumine (A 299), qui s'intègre bien dans le parcellaire actuel, pourrait appartenir à la fin de cette période. Il est le seul témoignage retrouvé d'aménagement alors que nous sommes à moins de 600 m au sud du cloître de Saint-Génis-des-Fontaines. Il est difficile d'en tirer des conclusions, d'autant que nous n'avons pas pu explorer la plupart des limites parcellaires et des chemins en service.

D'un point de vue méthodologique, il est intéressant de constater que les trois sites qui vont faire l'objet d'une phase de fouille extensive n'ont en fait pas été ob-

servés en prospection pédestre. Cette dernière, réalisée en 1990, même si elle n'a pas vu l'emploi des méthodes fines qui n'étaient pas encore mises au point (pointage au réel de type Rapatel, tests de collecte, piquetage de certains indices), nous semble toutefois avoir été d'une bonne sensibilité. En effet, de nombreuses petites concentrations de mobilier pré- ou protohistorique ont été découvertes, ainsi que plusieurs habitats de la République romaine. En fait, si ces sites d'intérêt majeur n'ont pas été vus, c'est qu'ils n'étaient pas visibles à la surface des sols parcourus. Dans deux cas, nous notions lors de la prospection, que la parcelle venait d'être labourée et donc que la lisibilité du sol était faible et que les quelques indices d'époque romaine observés pouvaient être représentatifs d'un site (vrai dans l'un des deux cas). Pour le troisième endroit, le terrain était en friche et donc totalement illisible. Mais il faut bien reconnaître que pour deux de ces trois sites majeurs (nécropole de la Prade et le Pla II), la probabilité de trouver des indices en surface, même avec des terrains parfaitement lisibles, était nulle puisque les vestiges découverts n'ont justement pas été accrochés par les travaux ruraux actuels. Pour le troisième (La Couloumine II, occupation de l'âge du Fer), si les labours ont bien accroché les structures enfouies, il n'est pas certain que nous aurions su mettre en évidence le mobilier très usé de cette période, notamment par sa superposition avec une occupation républicaine (observée en prospection avec une lisibilité faible) qui, elle, livre beaucoup de mobilier amphorique.

Si la prospection pédestre sur ce projet n'a pas permis de découvrir tous les sites existants, elle est à l'origine du programme de diagnostic. Nous avons essayé de lui donner un contenu plus étoffé qu'une simple recherche de site, en retenant en particulier le transect complet de La Prade à La Tuilerie qui paraissait le plus prometteur. Lors du montage du diagnostic, la complexité géomorphologique n'avait pas non plus été sous-estimée et c'est pour cela que la participation d'un

spécialiste de cette science a été prévue tout au long de cette opération.

S'il est vrai que la contrainte archéologique est assez forte sur les travaux routiers engagés sur cette portion de la RD 618, les diagnostics entrepris ont montré et confirmé l'abondance des occupations humaines de ce secteur entre piémont et plaine alluviale. Les recherches engagées apportent des données essentielles pour la connaissance des communautés humaines qui ont occupé le Roussillon. Les deux fouilles extensives à réaliser sur la déviation de Saint-Génis-des-Fontaines devraient permettre de restituer les conditions de vie d'une population vieille de 2000 à 3000 ans. Espérons que les gestes pratiqués lors de l'incinération des défunts pourront être retrouvés avec précision, assurant ainsi une certaine éternité à ces sépultures troublées, bien involontairement certes, par le passage de ce nouvel axe routier.

*
* *

Commune : Salses-le-Château

Site : Le Port

Définition du site et datation : **habitat de plaine en bord d'étang occupé au Ve siècle avant J.-C.**

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : D. Ugolini (chargée de Recherche au CNRS), avec la collaboration de F. Mazière (étudiant, Université d'Aix-en-Provence : encadrement sur le terrain et suivi post-fouille), C. Olive (ingénieur au S.R.A. Montpellier : topographie, traitement informatique des relevés, photographie).

Collaborateurs : P. Barusseau (labor. de Sédimentologie et géochimie marines, Université de Perpignan : sédimentologie et géologie), M. Catala (carpologie), L. Chabal (chargée de Recherche au CNRS: anthracologie), C.-A. de Chazelles (chargée de Recherche au CNRS : architec-

ture et structures en matériaux légers), P. Columeau (chargé de Recherche au CNRS : ostéologie), V. Fabre (chercheur associé à l'UMR 154 : sépulture de périnataux), F. Gadel (labor. de Sédimentologie et géochimie marines, Université de Perpignan : géologie), H. Gazzal (structures en matériaux légers), M. Guy (photo-interprétation, géologie), M.-T. Genis (archéologue, Gérone-E : étude des meules), P. Giresse (labor. de Sédimentologie et géochimie marines, Université de Perpignan : sédimentologie et géologie), J. Noël (membre de l'A.A.P.-O. : prélèvement et traitement d'objets métalliques), A. Pezin (archéologue A.F.A.N.), M. Sternberg (chercheur associé à l'UMR 154 : ichtyologie).

Résultats :

Dernière campagne de l'actuel programme trisannuel, les fouilles ont repris le dégagement, à l'est du site, des pièces de l'îlot sud mises au jour en 1995.

En particulier, on a vu que, dans un état antérieur, les deux maisons à trois pièces correspondent à trois maisons à deux pièces. En d'autres termes, le schéma de construction originel - ici comme lors des fouilles d'A. Pezin en d'autres zones - prévoit exclusivement des unités d'habitation à deux pièces. Seulement dans un second temps s'est créée l'opportunité de répartir l'espace autrement de façon à obtenir des maisons à trois pièces.

A l'ouest du site, la zone concernée par la très importante structure empierrée de direction nord-ouest/sud-est, qui marque très nettement la limite de la zone habitée (découverte en 1997 et dont l'interprétation était restée en suspens), a fait l'objet d'un nouvel agrandissement (sur le côté sud) qui devait permettre de mieux l'étudier et, surtout, de mettre en évidence ses liens avec le grand mur de limite sud du site (M 20). Contrairement aux attentes, l'ouvrage s'est révélé épierré (peut-être en des temps récents) à sa jonction avec le mur M 20, ce qui nous prive de toute donnée sûre. Très abîmé,

l'empierrement - et son épierrement - ont quand même été dégagés sur plusieurs mètres, mais il a manqué le temps pour un sondage (prévu pour 1999) qui aurait permis de mieux comprendre la construction et la fondation de ce bâti qui demeure sans comparaison dans le Midi de la Gaule pour la même époque et qu'il faut peut-être désormais interpréter comme un rempart, malgré les perplexités dont nous avons fait état l'année passée.

Il faut encore ajouter que, par la même occasion, un nouvel îlot d'habitation a été mis au jour entre la Zone 18 ("ruelle" ou passage de direction nord-sud reliant le mur M 20 à la place) et cette imposante limite ouest du site.

Un sondage - ouvert par A. Pezin en 1993 (S-III de la Zone 20) et continué par nos soins en 1995 - avait découvert un pierrier (PR 60) de forme circulaire dont la fonction n'avait pu être complètement élucidée. Sa reprise cette année a fourni quelques éléments fondamentaux qui nous permettent désormais de comprendre son utilité : cet amoncellement de pierraille en dôme a sûrement servi de drain (hypothèse déjà envisagée par A. Pezin), mais aussi (et peut-être surtout) a aidé au rehaussement de cette zone basse (où a été installé la place) et a constitué la base (fondation) pour les murs de façade des maisons de l'îlot sud donnant sur cette zone (hypothèse déjà envisagée en 1995). Le pierrier a été construit sur le remblai général de gravier jaune damé (observé en plusieurs endroits du site) et recouvre un niveau de "boue". En d'autres termes, cette partie du site, artificiellement exhaussée, semble avoir été aménagée plus tard que celle située à l'est et n'a été édiflée qu'après un épisode d'inondation.

Un sondage dans la place devait étudier, d'une part, le comblement de la place et, d'autre part, la construction du mur M 13B qui la délimite sur le côté est. Le sondage n'a pas été terminé et sera continué en 1999.

Opérations conduites par des archéologues roussillonnais à l'extérieur des P.-O.

Résultats de l'année écoulée

Département : Aude

Commune : Bram

Site : La Gabache IX

Définition du site et datation : **premier âge du Fer**

Type d'intervention : étude d'impact archéologique

Responsable : A. Vignaud (A.F.A.N.), technicien : A. Hassler (A.F.A.N.), collaborateur : M. Passelac (CNRS).

Résultats :

Cette étude d'impact archéologique menée du 24 au 27 août 1998, fait suite à plusieurs campagnes de sondages menées sur l'emplacement de futures gravières. Une demande d'extension ayant été déposée, un complément de reconnaissances était prescrit pour les nouvelles parcelles concernées couvrant une superficie de 6 ha. Ces dernières ont été testées sous forme de tranchées cumulant près de 6000 m², soit 10 % de l'ensemble.

Ces secteurs se positionnent à l'est de Bram, dans la plaine fertile du Fresquel, où divers aménagements allant du Néolithique à la période romaine avaient été mis au jour lors de précédentes interventions.

Au cours de cette dernière opération, différents vestiges ont été découverts, dont des fossés antiques et modernes, mais surtout une aire fortement anthropisée.

Cette structure grossièrement ellipsoïdale, de 7,50 m de long pour 4,50 m de large présente une bonne densité de tessons de céramique, la plupart à plat, associés à des pierres ou blocs de petite taille. Trois d'entre elles, disposées en triangle et fichées de chant dans le sol, semblent définir un trou de poteau et son calage. De petites concentrations de pierres, certaines brûlées, pourraient également caractériser d'autres trous de poteaux ou aménagements. En périphérie certains "alignements" semblent traduire des effets de parois.

Dans le cadre d'un diagnostic, notre intervention s'est limitée à un nettoyage superficiel de l'ensemble. Toutefois ces premières observations donneraient à penser que ces vestiges se rapportent à une cabane, probable habitation construite à partir de matériaux périssables.

Le mobilier identifié, essentiellement composé de céramique modelée, de jarres ibéro-languedociennes et d'amphores massaliètes se positionne dans une fourchette allant du IV^e au Ve siècle avant J.-C.

Les habitats de cette période, construits à partir de matériaux périssables, sont rarement conservés et donc, en conséquence, peu connus. A l'intérêt évident de la fouille de la cabane, s'ajoute l'opportunité, par un large décapage, de découvrir alentours d'autres vestiges, constructions ou aménagements annexes associés. La proximité de fossés est à souligner, ces derniers pourraient être en rapport direct avec la construction (enclos), ou participer à un parcellaire contemporain.

Il y a donc là l'opportunité de cerner dans son ensemble, et à une échelle intéressante, le fonctionnement d'une petite exploitation rurale indigène.

*
* *

Département : **Hérault**

Commune : **Aspiran**

Site : **Soumaltre/Mas de Pascal**

Datation : **diverse**

Type d'intervention : campagne de diagnostic sur le tracé de l'A 75 - Mai à juillet 1998

Responsables et équipe : A. Pezin (responsable d'opération, A.F.A.N.), V. Bel et St. Barbey (responsables de secteur, A.F.A.N.), S. Aïssa, Ph. Gros, P. Pliskine (techniciens A.F.A.N.), P. Chevillot (géomorphologue A.F.A.N.), X. Chadefaux (topographe A.F.A.N.), H. Pomaredes (coordination A 75, A.F.A.N.), G. Ducomet (resp. prospection magnétique, Service Régional de l'Archéologie), St. Mauné (étude du mobilier antique, Groupe Archéologique Montagnac/Pézenas), D. Pierre (prospection, Groupe Archéologique Montagnac/Pézenas), C. Alinne (stagiaire MST de Tours).

Résultats :

Depuis plusieurs mois, des opérations de diagnostic sont réalisés sur le tronçon Pézenas/Clermont-l'Hérault du tracé de l'autoroute A 75, qui reliera à terme Béziers à Clermont-Ferrand.

Sur la commune d'Aspiran, au lieu-dit Soumaltre/Mas de Pascal, près de 2 km linéaires ont été testés, pour une surface cumulée de 14 ha, sur laquelle plusieurs sites archéologiques étaient déjà connus par prospections pédestres ou, pour l'un d'entre eux, par fouille extensive. Les tests se présentaient sous la forme de tranchées de 1,80 m de large ouvertes à la pelle mécanique sur un maillage régulier : au total, 244 (!) tranchées de 20 m de long en

moyenne, ont été ouvertes, nettoyées en cas de découverte de vestiges, lesquels étaient ensuite en partie fouillés.

Ce secteur de la plaine aspiranaise, situé au pied de petites terrasses pliocènes, est densément occupé, depuis la préhistoire jusqu'à l'époque antique, et cette intervention, qui sera suivie de fouilles en extension, apporte un complément de données non négligeable aux documents recueillis par ailleurs sur le tracé de l'A75 et, au delà, à la connaissance de l'histoire de la basse vallée de l'Hérault.

Une occupation préhistorique

Plusieurs fosses ou silos d'époque Néolithique final/Chalcolithique ont été mises au jour.

Les séries de mobilier sont quantitativement faibles, mais, sur l'ensemble des structures, significatives (grandes formes, décors de type cordon lisse, écuelle à carène, élément de préhension percé, fragment de lame à section triangulaire, éclat retouché). Nous avons ici affaire à un gisement de plaine, d'une surface minimale (sous l'emprise de l'autoroute) de 1,6 ha. Il est à ce jour difficile, vu l'état de conservation des vestiges et la faible quantité de mobilier recueilli, de mieux caractériser l'appartenance culturelle de cette série.

L'existence d'un habitat à cet emplacement ne fait cependant pas de doute.

Une occupation protohistorique

L'interprétation de ce gisement inédit comme un habitat ne semble faire aucun doute (présence de fosses, foyers, de torchis, densité de mobilier...). La présence d'un fragment de céramique commune tournée, vaisselle d'apparition précoce -avant -550- connue pour être bien diffusée dans les environs d'Agde et en particulier à la Monédière, le répertoire de la céramique non tournée, celui de la céramique grise monochrome, et surtout le rattachement probable de cette dernière aux productions de l'Agadès nous incitent à proposer pour cet ensemble une datation sur la deuxième moitié du VI^e siècle avant J.-C.

Son étude à venir s'inscrit bien dans la problématique actuelle de l'étude des habitats isolés, encore mal connus dans notre

région ; sur la vallée de l'Hérault, ce sont surtout les oppida (la Ramasse à Clermont, Aumes...) qui ont fait l'objet de recherches poussées depuis de nombreuses années. Sa chronologie d'occupation, sur la fin du VI^e siècle avant J.-C. s'avère elle aussi intéressante, car elle se situe dans une fourchette pour laquelle on constate, sur certains sites, la présence d'importations totalement absentes sur d'autres ; cette disparité est encore difficile à interpréter, et l'étude d'un nouvel ensemble de mobilier se rapportant à cette période revêt un grand intérêt.

Une occupation antique

L'ensemble des découvertes effectuées sur le lieu-dit Soumaltre nous conduisent à valider l'existence, à cet emplacement, d'un domaine antique qui associerait une exploitation viticole, un atelier de potiers, et une zone funéraire, ces vestiges se répartissant aux abords d'un probable tracé de voie de communication nord-sud.

Passage d'une voie de communication antique

La voie de communication nord-sud *Cessero* (Saint-Thibéry) / *Luteva* (Lodève) / *Condatomagus* (Rodez) est généralement placée en rive droite de l'Hérault. La densité des ateliers de potiers dans la plaine aspiranaise est un des arguments majeurs pour fixer son passage sous l'axe de la voie royale de Perpignan à Paris. A ce niveau, la proximité de l'Hérault permet même d'envisager l'existence d'un port fluvial permettant le transbordement des marchandises vers des barques (Mauné 1998, 205-206). Une de nos problématiques de départ tendait donc à la vérification de cette hypothèse.

Les tests envisagés sur la voie royale se sont heurtés à des problèmes techniques mais nous avons pu cependant ouvrir deux tranchées dont les informations se recoupent, et qui ne révèlent aucune trace certaine.

L'état de conservation des sites antiques, dont tous les sols ont été perdus - O. Ginouvez les restitue, après la fouille des fours de Soumaltre, à 1 m au dessus du dérasement des vestiges -, peut expliquer l'absence d'indices au niveau du chemin. Il est en effet peu probable que la voie antique, si tant est qu'elle passait là, ait été

encaissée, de plus d'1 m sous les niveaux de sols antiques, dans un terrain naturel qui se prête aussi bien à l'établissement d'un chemin.

La question du passage de la voie de *Cessero* à *Condatomagus* n'est donc pas totalement résolue, malgré la convergence de plusieurs indices (fossés de bordure, zone funéraire, implantation des sites antiques).

Un domaine viticole

Pour l'Antiquité, la mise au jour d'un ensemble complexe était attendue : l'atelier de potiers de Soumaltre et l'habitat de Soumaltre sud étaient bien connus, et le premier avait déjà fait l'objet d'une opération de fouilles (O. Ginouvez, 1995).

L'atelier de potiers qui a fait l'objet, dans le cadre de cette opération, d'une intervention complémentaire limitée, par prospection magnétique, devrait mériter un retour ponctuel pour tester deux anomalies (correspondant peut-être à un four et une fosse) ; la vérification de ces hypothèses, et la réalisation d'analyses chimiques sur des séries de céramiques et de prélèvements dans la nappe argileuse toute proche semblent primordiales pour la connaissance des productions du site, où, à ce jour, très peu de surcuits ont été recueillis.

La partie habitat/chai est matérialisée par 18 fosses (dont 16 probables fosses à *dolia*) et des architectures (un bassin, quelques murs). Ces vestiges sont en général très arasés, et souvent lacunaires. Le type de fondation de mur le plus fréquemment observé est appareillé en double parement peu soigné, et blocage interne, lié au mortier de chaux.

Ces premiers éléments suggèrent une organisation spatiale en au moins deux batteries de *dolia* perpendiculaires, le bassin mis au jour se trouvant à l'est d'un bâtiment limité au nord par un mur. Ses autres extensions ne nous sont pas connues ; on note l'amorce d'un mur perpendiculaire vers le nord, et la présence d'une structure bâtie vers l'ouest qui pourrait aussi en faire partie, sans certitude. En l'état, cet ensemble peut déjà être interprété comme une partie de chai viticole.

Il est à l'heure actuelle délicat de dégager des ensembles cohérents à partir

des ces découvertes. L'absence des sols d'occupation, de même que l'état de conservation des vestiges (très arasés), et les faibles lots de mobilier recueillis permettent difficilement d'établir des relations entre structures. La zone du chai correspond à une surface maximale de 1000 m² environ ; la zone dense en vestiges antiques couvre une surface de 2500 m² environ.

Si l'on cherche à rattacher cet ensemble à la classification établie par St. Mauné pour le Biterrois nord-oriental (Mauné 1998) - malgré les incertitudes qu'elle comporte encore - on peut le faire rentrer dans la catégorie C des établissements ruraux. Il s'agirait donc d'un établissement agricole moyen, malheureusement assez mal conservé.

Nos observations témoignent d'une première installation (chai) réutilisée pour une fonction inconnue (récupération des *dolia*, comblement cendreuse des structures négatives), puis définitivement abandonnée dans la deuxième moitié du I^{er} siècle après J.-C. Le problème de l'existence ou non d'une partie habitat sur ce gisement ne trouve pas de réponse dans le cadre de notre enquête ; par ailleurs, la durée d'occupation proposée d'après les séries de surface (jusqu'à la fin du II^e siècle après J.-C.) n'est pas confirmée par nos collectes.

Une zone funéraire du Haut Empire

Notre intervention a aussi permis de découvrir une zone funéraire inédite recensant à ce jour trois sépultures à incinération. Deux d'entre elles ont été fouillées, la troisième, un *bustum* (sépulture installée sur le lieu de crémation) sera dégagée prochainement. Leur étude constituera un apport non négligeable à la connaissance en Languedoc des pratiques funéraires au Haut-Empire ; en effet, il n'existe à ce jour que peu de fouilles récentes en milieu rural (et aucune d'incinération primaire) auxquelles se référer dans notre région.

Il apparaît important de compléter cette étude pour permettre une approche globale de l'occupation de Soumaltre, centrée sur le I^{er} siècle après J.-C., bien appréhender la chronologie d'occupation, et documenter le dossier des exploitations viticoles

antiques, encore mal renseigné pour le Languedoc.

La cuvette hydromorphe des Caminières

Les travaux effectués dans le cadre de ce diagnostic ont permis la découverte d'une ancienne dépression hydromorphe, au pied des terrasses de Gissos, dépression qui a présenté, depuis l'époque néolithique au moins, un attrait fort, ce qui a déterminé sur son pourtour une occupation humaine quasi continue jusqu'à nos jours.

L'étude géomorphologique conduite par P. Chevillot démontre l'existence à cet emplacement d'une paléocuvette dans la moyenne terrasse. Sur les graves, on note la présence d'une nappe d'eau circulante, encore aujourd'hui, recouverte par des dépôts colluviaux-alluviaux fins qui semblent indiquer des épisodes érosifs modérés dans un contexte forestier. Au cours de cette phase -préhistoire récente, début de la protohistoire?, la cuvette devait se présenter comme une zone engorgée, mal drainée. C'est dans ce contexte que s'installe l'occupation de l'âge du Fer de Gissos.

On observe ensuite une accumulation de dépôts détritiques qui se déposent au bas des terrasses de Gissos et colmatent la cuvette ; ils ont pu se former sous l'action érosive de deux facteurs, le facteur humain (déboisements liés aux occupations Bronze/Fer du secteur?), et le facteur climatique.

Au sommet de ces dépôts, se trouve un paléosol présentant de nombreux témoignages de l'Antiquité. Cette reprise de pédogenèse semble correspondre à un apaisement de la dynamique érosive et colluviale (modifications du climat, et/ou du mode de gestion du milieu?). Durant l'Antiquité, la cuvette semble donc colmatée, et ses dépôts argileux sont vraisemblablement exploités par l'atelier de potiers voisin. Le fait que les vestiges antiques (nous entendons par là les vestiges épars, en dehors des zones d'occupation dense) aient été repérés essentiellement sur le pourtour nord-est de la dépression, laisse à penser qu'elle devait rester facilement inondable, comme c'est encore le cas aujourd'hui, et non propice à une installation durable.

Enfin, le paléosol est recouvert à son tour par une phase de colluvionnement plus grossier, postérieur à l'Antiquité, sans précision.

Un dernier intérêt -mais non des moindres- de cette intervention concerne la densité de l'occupation humaine de ce secteur, avec une succession chronologique qui touche à la préhistoire, au premier âge du Fer, à l'antiquité, et peut-être au Moyen Age récent. Cette succession d'occupations peut donc permettre l'étude de la vie d'un petit terroir agricole depuis la préhistoire jusqu'à nos jours.

Dans ce contexte, la fouille extensive - d'ores et déjà prévue- des gisements mis au jour doit conduire à la mise en place d'études paléoenvironnementales diachroniques d'intérêt majeur (faune, anthracologie, palynologie, malacologie, etc.) pour l'étude des modifications du milieu, en relation avec les activités humaines.

*
* *

Département : Hérault

Communes : Paulhan et Aspiran

Site : Chemin de Paulhan

Datation : âge du Fer

Type d'intervention : étude d'impact archéologique

Responsable : A. Vignaud (A.F.A.N.), avec la collaboration de M. Taras (A.F.A.N.) et de F. Mazière

Résultats :

Ces secteurs, en conséquence situés dans la moyenne vallée de l'Hérault, en rive droite, intéressent une petite vallée au fond de laquelle coule le ruisseau del Riou, petit tributaire du fleuve.

Lors des sondages, l'essentiel des vestiges a été découvert en rive gauche, sur le glacis peu pentu et bien exposé au

sud. Un décapage plus large a alors été effectué afin de cerner plus précisément les structures, leur étendue et leur densité. Ce travail s'est révélé assez décevant, les aménagements se poursuivant au sud-est hors emprise.

Sur l'aire d'environ 250 m² dégagée, 4 types de vestiges ont été mis au jour. Le premier se rapporte à une série de 5 petits négatifs (0,23 m de diamètre) de type trous de poteaux, disposés en demi cercle (rayon 1,50 m). Le second, assez énigmatique est une tranchée " en virgule ", au profil en " V " prononcé, dans les 2 axes. Sa longueur est d'environ 2,50 m pour 0,55 m de large et 0,70 m dans sa plus grande profondeur (restes de palissade, plantation ?). La troisième structure est une tranchée associée à plusieurs trous de poteaux, présentant une façade de 4,25 m de long pour 0,35 m de large. Aux 2 extrémités, ce négatif se continue suite à un retour quasi orthogonal et se poursuit malheureusement sous la berme, hors emprise. Il ne fait aucun doute que cet aménagement se rapporte à une tranchée de fondation d'un bâtiment, probable habitation construite en matériaux périssables.

La dernière structure est une grand négatif de 2,50 m de large pour 1,30 m de profondeur conservée. Le fond et plus particulièrement les parois de cet aménagement creusé dans les argiles miocènes sont assez irréguliers, parfois ampoulaire, parfois convexes. L'on peut même observer au nord-est, une sorte de marche. S'il est envisageable que cette construction soit un silo, il semblerait que le terme de " structure de conservation ou de stockage " soit à privilégier.

C'est dans ce dernier aménagement qu'a été découvert la majorité du mobilier, se résumant à quelques fragments de bronze (armilles) et à près de 200 tessons de céramique. La majorité de la série est constituée par la céramique non tournée, quelques tessons de grise monochrome et 2 tessons d'amphore, grecque probable.

Ces productions sont datables de la seconde moitié du VI^e siècle avant J. C.

Le gisement du Chemin de Paulhan, probable exploitation rurale, vient compléter la liste encore modeste des petits

habitats isolés de la moyenne vallée de l'Hérault et confirmer, comme supposé, une anthropisation plus vaste du paysage protohistorique, trop souvent supposé limité aux grandes agglomérations.

*
* *

Département : **Hérault**

Commune : **Paulhan**

Site : **Le Puech-Haut**

Définition du site et datation : **Néolithique final - Chalcolithique**

Type d'intervention : étude d'impact archéologique sur le tracé de l'A 75

Responsable : A. Vignaud (A.F.A.N.), A. Raux (technicien A.F.A.N.)

Résultats :

Cette étude d'impact archéologique s'inscrit dans un important programme mis en place dans la moyenne vallée de l'Hérault, suite à la construction de l'Autoroute A 75, tronçon Pézenas - Clermont-l'Hérault.

Le Puech-Haut, à Paulhan, concerné par la création d'une aire de repos, se positionne en rive droite, sur les premiers reliefs bordant la plaine fluviale. Comme son nom l'indique (Puech), il s'agit d'une petite colline miocène, trapue et de moindre altitude (18 m d'élévation), dont la totalité ainsi que les abords ont été testés fin 1997 début 1998. L'ensemble couvre une superficie moyenne de 10 ha.

Lors de cette intervention, 88 structures datables du Néolithique final - Chalcolithique ont été mises au jour.

L'élément principal est un fossé ceinturant le haut de la colline, assorti par places de "chicanes" doublées par un second fossé. Ces dispositifs dont le plus important est au sud, semblent caractériser une entrée. Dans la zone ellipsoïdale de 90 m de diamètre moyen circonscrite par le fos-

sé, différentes structures ont été révélées, dont des silos, des trous de poteaux et des fosses de tailles diverses à la fonction indéterminée.

A l'extérieur de l'enceinte, sur le versant sud-sud-est, correspondant a priori au chemin d'accès, d'autres aménagements de même type et au demeurant contemporains ont aussi été découverts.

Une partie de ces derniers a partiellement souffert des mises en terrasses ; la presque totalité du site des labours plus ou moins profonds. Il semblerait néanmoins que ces dégradations soient relativement peu importantes si l'on considère que le fossé d'enceinte, dans les secteurs sondés, très différents, atteint dans son état de conservation minimum 1,05 m de profondeur pour une largeur à l'ouverture de 1,80 m.

Pour ce qui est des autres négatifs, silos ou fosses de différentes tailles, en référence à celles testées également en divers endroits et à la connaissance que nous avons de ce type d'aménagements, il semblerait qu'elles aient été conservées sur les 2/3 de leur profondeur, minimum. Nous notons aussi que l'environnement naturel du site est peu dégradé (paléo chenal, zone palustre...)

Le site fossoyé du Puech-Haut se positionne dans un ensemble de gisements de même type que l'on retrouve surtout en Languedoc occidental et plus particulièrement dans la moyenne vallée de l'Hérault, en Biterrois oriental.

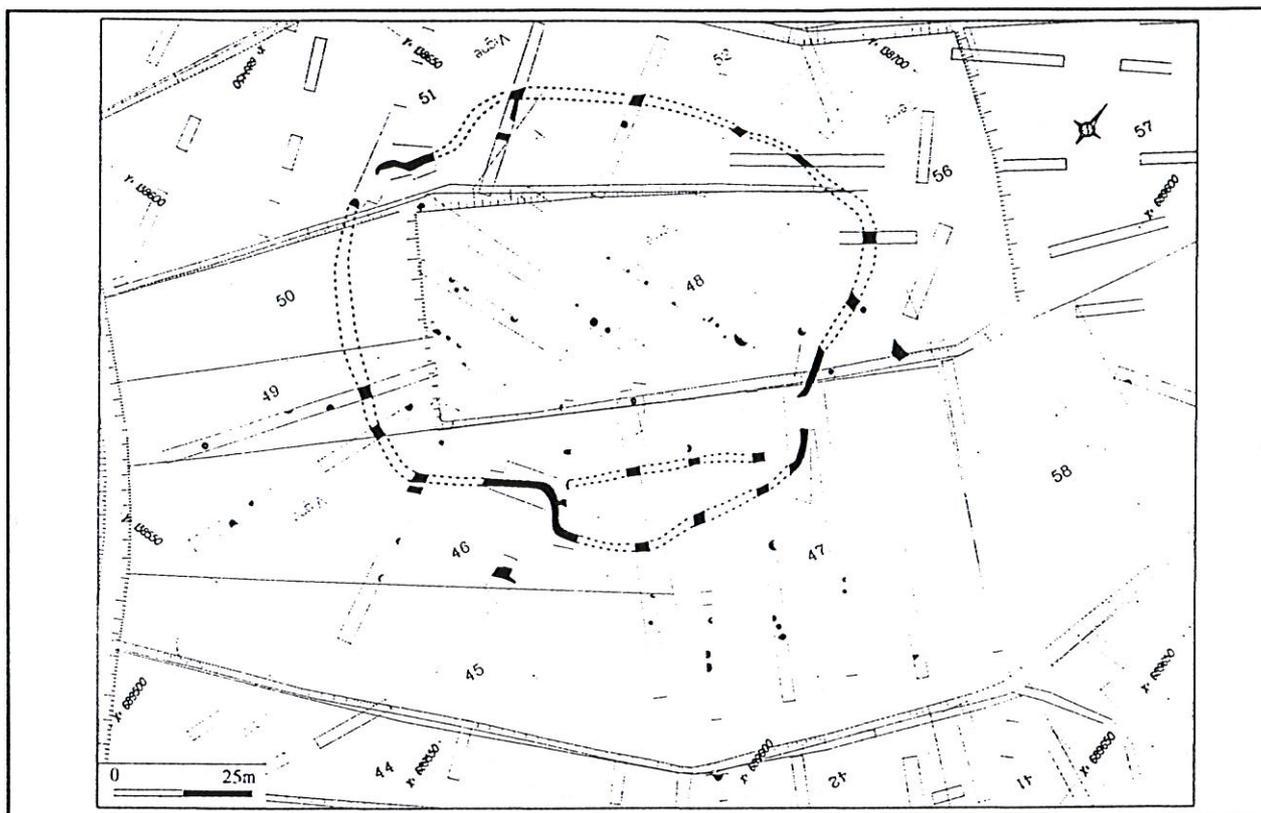
Ces derniers, au nombre d'une douzaine, ont toutefois livré des informations très lacunaires, pour cause d'inaccessibilité mais surtout d'état de conservation médiocre. Certains se résument à de maigres lambeaux de fossés et à quelques négatifs mal datés.

On conçoit donc l'intérêt du gisement du Puech-Haut qui témoigne de nombreuses structures (700 potentielles) dans un état de conservation satisfaisant.

Ces documents peuvent permettre de cerner plus précisément un habitat fossoyé dans son intégralité, tant pour ce qui touche aux restes des habitations proprement dites, probablement situées à l'intérieur de l'enceinte, que pour ce qui a

trait aux vestiges disséminés à l'extérieur, subordonnés peut-être également à l'ha-

bitat ou à des activités annexes, vivrières ou artisanales.



Plan général du site (d. A. Vignaud)

L'espace rural associé offre de même l'opportunité de mettre en place une stratégie scientifique basée sur l'étude de l'occupation de cet espace et des sols.

Dans une autre approche, le statut de ces habitats probablement fortifiés, bien représentés dans ces secteurs du piémont de la Montagne noire, serait particulièrement intéressant à caractériser. Ils traduisent peut-être l'émergence d'une nouvelle hiérarchisation à caractère socio-économique à laquelle la présence des mines de cuivre de Cabrières (2 scories découvertes sur le site) n'est peut-être pas étrangère.

Enfin la série de mobilier qui semble assez abondant n'est pas inintéressante. Elle permettra d'une part d'étoffer sérieusement les connaissances que nous avons sur le groupe de Broum-Roquemengarde, et d'autre part de mieux cerner la part et la place qu'occupe la céramique campaniforme dans ce contexte, sachant que quelques tessons de cette culture ont été également mis au jour.

*

* *

Département : Hérault

Commune : Saint-Génies-de-Fontédit

Site : Le castrum

Datation : Antiquité / Moyen Age

Type d'intervention : fouille de sauvetage

Responsables : C. Puig (doctorante en histoire médiévale à Toulouse Le-Mirail), A. Constant (doctorant en histoire médiévale à Toulouse Le-Mirail).

Equipe : G. Constant et L. Rodriguez

Résultats :

La fouille de cet été (du 10 au 27 août) fait suite à une fouille réalisée l'année dernière sous la direction d'André Constant.

Lors d'un stage de prospection¹³, nous avons été contactés par la mairie de Saint-Géniès-de-Fontédit (Hérault) pour faire une étude de bâtiments récemment mis au jour lors de destructions d'immeubles. Nous avons ainsi pu constater l'existence d'un gros mur en calcaire coquillier, haut de plusieurs mètres et large de 1,60 m. Ce dernier présente des caractères évidents de fortification à savoir une meurtrière et une porte dont l'encadrement avait été épierré. Ce mur se trouve actuellement sur une butte au centre du village, et son tracé en épouse le relief. Une rapide étude des sources et divers plans anciens (compoix du XVIIe siècle et cadastre napoléonien) nous ont permis de définir approximativement le tracé de cette fortification. Après un premier inventaire des vestiges de fortification médiévale dans le village, nous avons pu en arriver à la conclusion que nous étions en présence d'une fortification centrale, à partir de laquelle tout le parcellaire du village rayonne. Il s'agit donc de l'endroit qui a conditionné toute l'organisation du village, et, par conséquent, du noyau primitif. La fouille de 1997¹⁴ a permis de dater ce mur d'enceinte des XIIIe ou XIVE siècles. Il n'est donc pas lui-même à l'origine du village. Il recoupe néanmoins deux autres murs qui lui sont antérieurs. Cette fouille a aussi montré une occupation ancienne remontant au IVe siècle après le Christ. Enfin, le dénivellement de la butte sur laquelle a été construite cette fortification a, en fait, été accentué à une époque récente. En effet, la partie en contrebas est due à une excavation qui a détruit les niveaux archéologiques et mis au jour les fondations du mur de fortification. Il reste néanmoins un silo arasé à moitié qui fonctionnerait avec les niveaux des IVe et Ve siècle après le Christ, qui se trouvent conservés sur le haut de la butte.

Lors de la deuxième campagne de fouille nous nous sommes attachés à étendre la fouille sur la partie haute, c'est à dire la partie intérieure de la fortification.

¹³Réalisé sous la direction de Florent Mazière, avril 1997.

¹⁴Réalisée sous la direction d'A. Constant, août 1997.

Nous sommes tout de suite arrivés sur des niveaux archéologiques médiévaux en place. Visiblement les niveaux d'époque moderne ont été arasés. Le site présente des niveaux médiévaux et antiques en place, ce qui confirme les données chronologiques de la première fouille. Plusieurs niveaux de sols ont été dégagés, mais le lien avec le mur de fortification n'a pas pu être fait. En effet, ce mur a subi de nombreux réaménagements à l'époque moderne. Il a été cassé sur plusieurs mètres pour que soient construits des puits. L'extrémité ouest du sondage, celle qui permettait de faire le lien avec la fortification, a donc été entièrement remaniée.

Un silo a été mis au jour au fond du sondage. Ce dernier doit fonctionner avec le demi silo découvert l'année dernière. Il semblerait donc que le substrat était à l'origine plus ou moins plat et ne présentait pas de dénivellation aussi importante qu'aujourd'hui. La butte que l'on voit maintenant n'est en fait que l'œuvre de travaux moderne qui ont pris soin de suivre le tracé du gros mur.

Ainsi, on trouve à l'origine de l'actuel village de Saint-Géniès-de-Fontédit une occupation romaine (IVe siècle après J.-C.), à associer aux deux silos découverts. L'habitat médiéval s'y est par la suite superposé sans discontinuité apparente. Les sources mentionnent Saint-Géniès pour la première fois au Xe siècle, mais le terroir y apparaît aussi de manière très peuplée. Elles permettent également de recenser une dizaine d'habitats médiévaux, huit églises et prieurés et une fortification. Au XIIIe ou au XIVE siècle, au moment où ces petits habitats périphériques déclinent, le village, drainant la population, se dote d'une fortification massive.

A une époque plus récente la partie extérieure a été excavée, puis la zone a été densément occupée et on a commencé à construire des maisons de part et d'autre du mur d'enceinte. Enfin, des puits, au moins trois, ont été creusés et ont cassé le mur d'enceinte.

*

* *

Département : Hérault

Communes : Béziers, Villeneuve-lès-Béziers, Servian, Montblanc, Valros, Tourbes, Pézenas

Site et projet : A 75, section Béziers - Pézenas - sites divers

Datation : diverse

Type d'intervention : prospection pédestre, mars à mai 1998

Responsable d'opération : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée)

Collaborateurs A.F.A.N. : C. Durand, J. Guerre, G. Loison, F. Mazière, S. Prêt et P. Rascalou pour la prospection, et N. Bourgarel et V. Lelièvre pour l'infographie

Résultats :

L'A 75 sera à terme une autoroute qui reliera Clermont-Ferrand à Béziers en passant par Millau. Réalisée par les différentes D.D.E. des départements traversés, il s'agira d'une autoroute sans péage. La section qui nous intéresse ici est celle reliant Béziers à Pézenas soit 25 km environ. Le début du projet se trouve à la fin de la 4 voies contournant Pézenas par le sud et se termine avec le branchement sur l'A 9 à hauteur de l'actuel échangeur de Béziers-Est.

La prospection pédestre (phase IB) réalisée sur les 25 km de ce projet, suite à l'étude documentaire (phase IA), a permis de découvrir de nombreux gisements inédits couvrant toutes les périodes entre le Néolithique et les temps modernes. Une attention toute particulière, notamment par l'utilisation de méthodes fines de lecture du sol, a été portée sur les vestiges de la Préhistoire récente et de la Protohistoire. Elle permet au terme de cette étude d'analyser par périodes chronologiques les vestiges présents sur le tracé étudié et de suggérer certaines des pistes de recherche qui pourront être suivies lors de l'élaboration précise du programme de diagnostics (phase II).

Le nombre de sites sûrs concernés par le futur aménagement routier, est de 51. Ils se répartissent de la façon suivante : 21 préhistoriques ou protohistoriques, 7 de l'âge du Fer, 12 de l'époque romaine, 1 de l'Antiquité tardive et haut Moyen Age, 1 médiéval, 7 de l'époque moderne (carrière et voie royale) et 2 d'époque indéterminée. A partir de là, il est possible de constater que la section Béziers - Pézenas dans son ensemble livre environ 2 sites archéologiques au km linéaire.

Si l'on raisonne en nombre de sites à l'hectare, en prenant en compte la surface étudiée (344 ha), on obtient 0,15 site/ha et si l'on ne comptabilise plus que la surface lue (255 ha), le chiffre est alors de 0,2 site/ha. Ramené au nombre de sites par km², on en obtient respectivement 15 et 20 pour les deux propositions de surface.

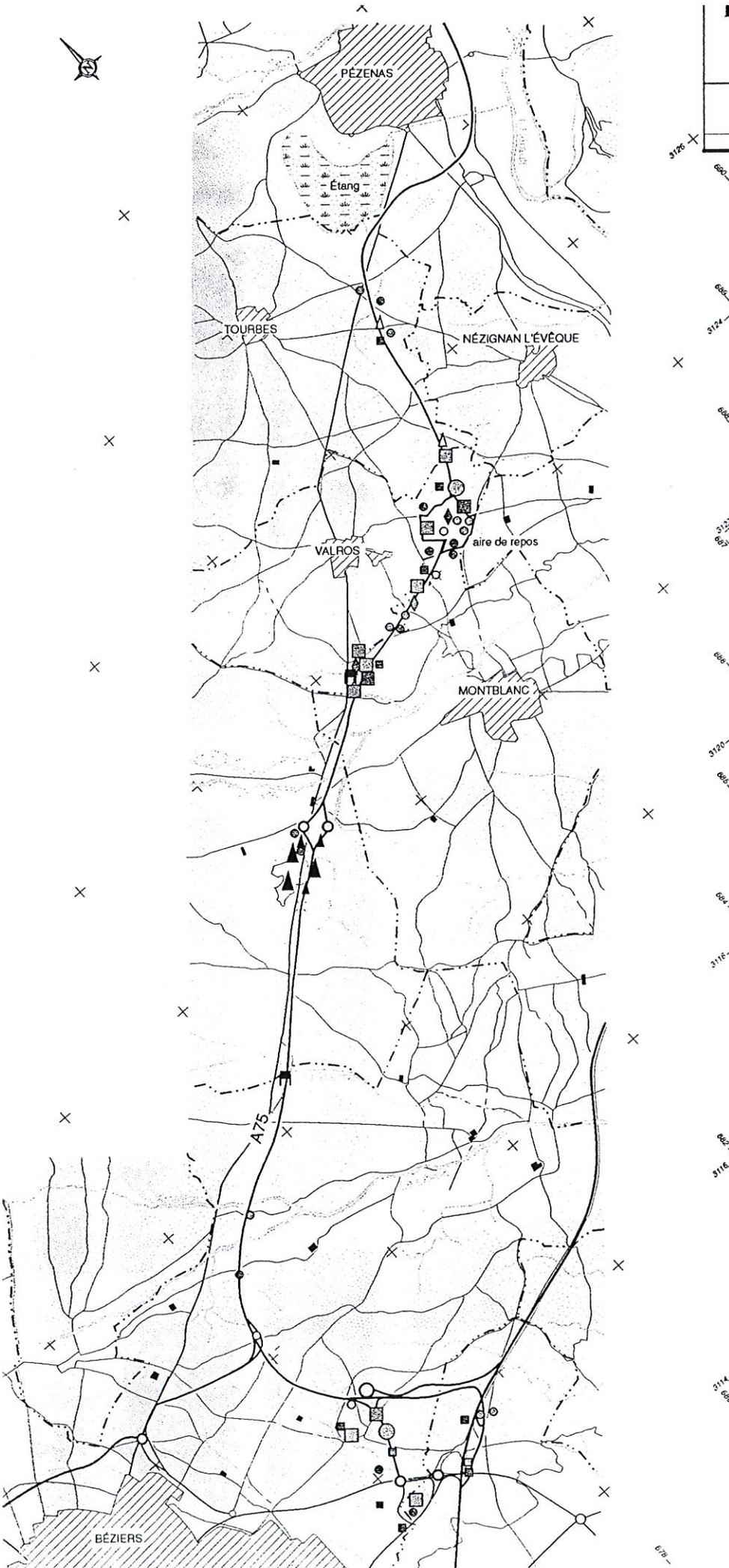
Pour notre part, nous préférons un mode de calcul privilégiant le pourcentage de surface occupée. Nous avons proposé en 1990, lors de la prospection sur la RD 618 dans le sud du Roussillon, ce type de calcul car les petits sites étaient très nombreux et donc la densité de site au km² très importante. Pour la totalité du tracé de l'A75, on obtient alors un pourcentage de surface occupée qui s'établit à 5,6%.

Il nous semble intéressant de faire ce même calcul pour le premier secteur du tracé (de Pézenas à la Thongue) dans lequel la lisibilité est correcte et les sites nombreux. Le pourcentage de surface occupée est alors voisin de 10,5%. La faible densité des indices préhistoriques et protohistoriques caractérisant les sites et le fait qu'un tiers de la surface prospectée soit de lisibilité très faible, permet de penser que le chiffre obtenu est sans doute bien inférieur à la réalité.

A titre de comparaison, sur le tracé de la RD 618 (déviation de Saint-André et Saint-Génis-des-Fontaines), la surface occupée par des sites sûrs représentait 14%, alors que le nombre de site au km² était de 60 et celui du nombre de site au km linéaire était de 1,6 (pour une largeur d'emprise de 25 m seulement).

Dans les problématiques scientifiques qui vont être développées lors de la suite des recherches sur ce tronçon de l'A 75, il nous semble également important d'introduire celle de l'étude diachronique de zones géographiques particulières. En effet, l'analyse globale des vestiges archéologiques découverts fait apparaître de façon très nette deux zones à très fort potentiel. Il s'agit de la partie sud du tracé à partir de Cabrials (commune de Béziers et de Villeneuve-lès-Béziers) et de la zone sur les communes de Valros et de Montblanc (de Roquessols aux Cresses Basses au minimum). La diversité des sites, tant au niveau de leur taille, que de leur fonction supposée ou encore de leur chronologie, permet de développer l'idée d'une étude diachronique de l'occupation du sol de ces secteurs ayant pour grandes bornes le Néolithique moyen et le Moyen Age (ou l'Antiquité tardive dans de second secteur). L'importance de l'emprise des travaux sur

l'une et l'autre zone rend d'autant plus forte cette possibilité. Si ce cadre de recherche, qui reste à notre avis trop souvent laissé de côté dans les grands travaux d'aménagement au profit d'une politique plus liée aux sites, est retenu, il devrait entraîner une campagne de diagnostics systématiques sur la totalité des transects retenus, puis un échantillonnage des sites découverts pour tenter d'avoir une continuité chronologique. Cela devrait se faire avec, à notre avis, une sensibilité toute particulière au niveau des diagnostics pour les vestiges les plus ténus, avec la possibilité de réaliser des décapages immédiats et la fouille dès cette phase II des structures isolées. Ces travaux, tout comme ceux de la phase III de fouille qui suivront, doivent être strictement cadrés au niveau des échantillonnages et des observations pour permettre aux sciences environnementales de s'exprimer au mieux.



Sites :

- △ Carrières
- Habitat
- ◇ Nécropole et tombe isolée
- Pont
- Nature indéterminée

- inf. à 20 m
- de 20 à 35 m
- de 35 à 50 m
- de 50 à 65 m
- de 65 à 80 m
- sup. à 80 m

L'Archéologie préventive soumise à la loi du marché

Fin septembre, les conclusions du rapport du Conseil National de la Concurrence, remis récemment au Ministre de l'Économie et des Finances, ont été largement diffusées à la collectivité archéologique.

Ce rapport qualifie clairement l'exécution des fouilles archéologiques préventives comme une activité économique, et non comme une mission de service public ; il remet par ailleurs en cause le monopole de fait que l'A.F.A.N. exerce en ce domaine, et considère que la participation de l'A.F.A.N. aux activités de la Carte Archéologique et aux diagnostics lui confère des avantages de nature à fausser le jeu de la concurrence, et pourrait être qualifiée d'abus de position dominante.

En septembre, ce document avait donc déjà été transmis aux préfets pour application immédiate.

Les conséquences prévisibles à très court terme en étaient les suivantes :

- appels d'offre nationaux et internationaux (comme pour la fouille du Mas Miraflores à Perpignan en 1997),
- incertitudes sur le fait que les SRA aient ou pas à donner leur avis scientifique (avec veto éventuel) sur les entreprises retenues en fonction de leur devis,
- aggravation de la lourdeur de ces procédures pouvant conduire certains aménageurs à ne pas en attendre les résultats,
- au cas où l'A.F.A.N. perdrait une partie des marchés qu'elle obtient actuellement, cela la conduirait à effectuer des licenciements économiques parmi son personnel,
- la conséquence suivante serait le retour à des emplois précaires pour une partie des

archéologues de l'A.F.A.N. aujourd'hui stabilisés au niveau des régions, ce qui leur permet de rester impliqués dans des activités de recherche.

Les organisations syndicales (A.F.A.N., Ministère de la Culture) ont déposé un préavis de grève pour le mardi 29/9/98 pour essayer de faire réagir le Ministère de la Culture sur ce sujet (en août dernier, Mme Trautmann s'était prononcée pour une réforme approfondie du secteur de l'archéologie, afin de "créer un service public fort et pérenne de l'archéologie"...). Pendant deux semaines, la grève a été reconduite très largement au niveau national, parmi le personnel A.F.A.N., ainsi que parmi le personnel des Directions Régionales des Affaires Culturelles, Services Régionaux de l'Archéologie, C.N.R.S., universités, certains services de collectivités locales, musées, etc. Des manifestations ont été organisées dans les régions, à Paris (un millier d'archéologues dans la rue, du jamais vu!), et un travail de fond a été entamé auprès des élus (sénateurs, députés) dans la plupart des départements, pour sensibiliser nos représentants au niveau national dans l'hypothèse d'un dépôt de projet de loi, mais aussi pour leur demander des prises de position immédiates sur la situation de crise. Plusieurs d'entre eux se sont d'ailleurs exprimés (questions orales ou écrites au ministre de la Culture, courriers de soutien) pour le maintien de l'archéologie préventive au sein d'une mission de service public.

L'A.A.P.-O. a elle aussi réagi, comme elle avait pu le faire au sujet de Miraflores l'an passé, pour demander une réforme de

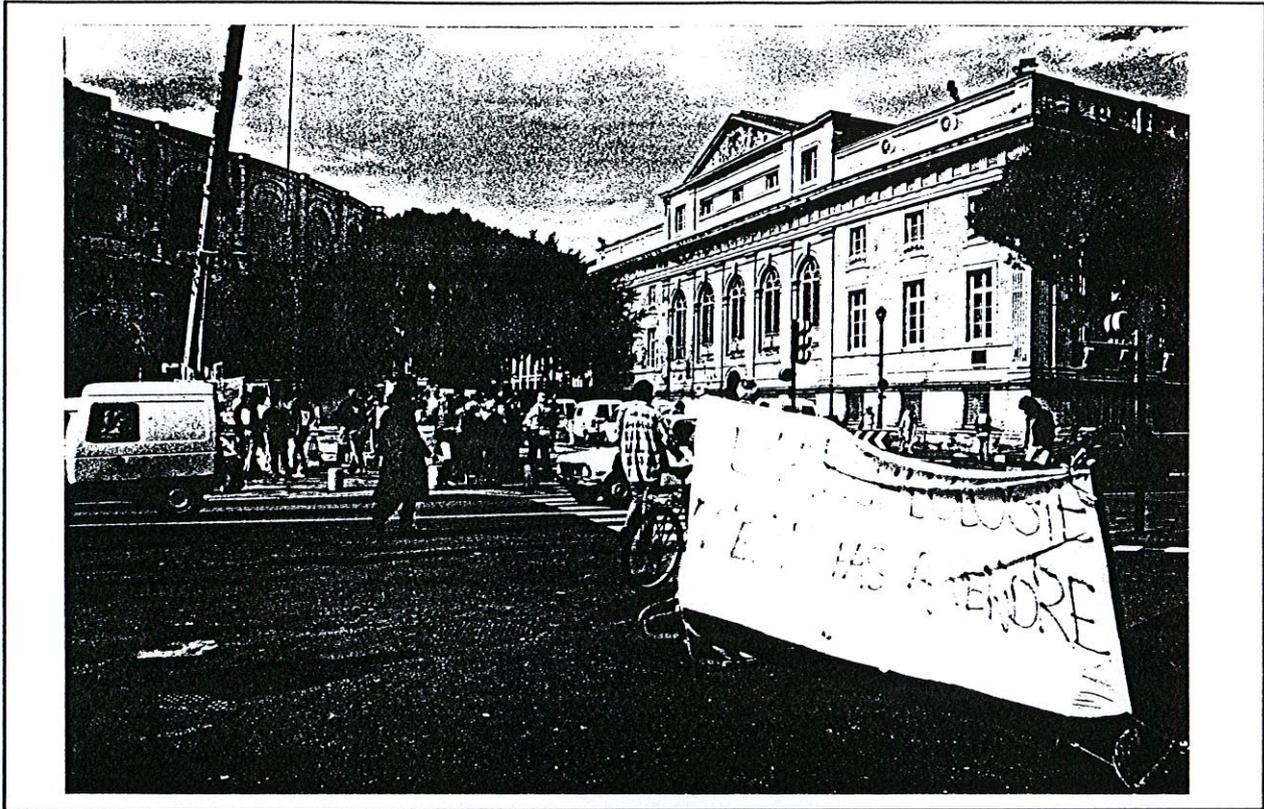
la législation actuelle, afin de placer l'ensemble des activités ayant trait à l'archéologie en mission de service public, ce qui exclurait de fait le système d'appels d'offres.

Début octobre, au terme de deux semaines de grève et de manifestations sans précédent pour le microcosme archéologique, Mme Trautmann a décidé de confier une mission à trois personnalités, MM. Pêcheur (maire de Quimper), Demoule (professeur) et Prêt (fondateur de l'École Nationale du patrimoine) : il s'agissait de "proposer, dans un délai d'un mois, un ensemble de mesures visant à concilier les exigences scientifiques du service public de l'archéologie préventive, les préoccupations d'aménagement du territoire et les engagements européens de la France. Dans l'attente des propositions de ces personnalités, le travail d'élaboration du projet de loi est naturellement suspendu."

A ce jour, ce rapport n'a pas été remis, ou n'a pas été rendu public. Il semblerait que l'orientation la plus plausible puisse être la transformation de l'A.F.A.N. en EPA (établissement public administratif, ce qui devrait exclure toute mise en concurrence), financé par une redevance (la redevance est un paiement, par l'utilisateur d'un service public, d'une somme qui est fonction de son utilisation du service concerné).

Aucun engagement officiel ne fait état de nouveau projet législatif. Dans un climat d'inquiétude persistante, le préavis de grève est donc toujours maintenu dans l'attente de décisions concrètes, et la "tourné des élus" se poursuit.

Annie Dezin
16 novembre 1998



Manifestation devant les arènes de Nîmes - 30 sept. 98 (cl. A. Pezin)



Manifestation à Paris - 6 oct. 98 (cl. A. Pezin)

Fenêtre sur le Sud

Cette rubrique, ouverte dans le numéro 12, est tenue par Andrée Basso, qui sélectionne et traduit les articles qui lui paraissent dignes d'intérêt dans la presse catalane du sud.

Barcelone :

Barcelone montre une partie de la muraille construite au XIIIe siècle. Les travaux de construction d'un parking souterrain à la place Joaquim Xirau ont fait connaître la localisation exacte d'un tracé de la seconde enceinte de Barcelone au XIIIe siècle. La muraille découverte suivait l'actuelle Rambla, le littoral et remontait vers le Parc de la Ciutadella jusqu'à hauteur de l'actuelle place de Catalogne. Jusques alors on avait trouvé de petits tronçons de la muraille mais la profondeur des travaux permet une vision importante de l'ancienne construction. Les restes de la muraille ont été restaurés et pourront être visibles à l'accès du parking sis place de l'Arc du théâtre près de la Rambla. Ces travaux ont également permis la découverte de vestiges romains appartenant à une villa du Ier siècle de notre ère. La muraille avait été construite pour défendre la partie de la ville qui s'était développée extra-muros. (EL PAIS du 13/03/1998).

Découverte à Barcelone de 20 tombes wisigothes :

Une équipe de fouilleurs de la Section d'Archéologie Urbaine de l'Institut de Culture de Barcelone (ICUB) vient de mettre au jour 20 tombes d'époque wisigothique : 10 d'enfants et 10 d'adultes. Ces vestiges se situent sur un terrain vague compris entre la rue du Commerce et l'avenue

Picasso près de l'ancien marché du Born où doivent s'édifier des immeubles. Les fosses sont creusées directement dans la terre et sont couvertes de dalles de pierre de Montjuic, à 2m de profondeur. Certaines de ces dalles sont jointes avec des tuiles et des amphores d'époque romaine tardive qui permettent une datation du VIIe et VIIIe siècle.

Les squelettes sont tous alignés dans la même direction, pieds vers la mer et tête vers la montagne. Ils sont placés en décubitus dorsal, bras repliés sur l'abdomen et jambes allongées. Cette nécropole était parfaitement organisée, les tombes ne se chevauchant pas. Elle devait en contenir une centaine. En effet, 19 tombes avaient déjà été localisées en 1996 et se trouvaient près de l'église Sainte Eulalie aujourd'hui disparue. Cette église est mentionnée dans un texte du chanoine Quirze (VIIe siècle). Les squelettes sont à l'étude. (synthèses d'articles d'AVUI et EL PAIS du 9/01/1998).

*

* *

Gérone :

Les bains arabes de Gerona cachent des vestiges romains :

La découverte s'est produite au *caldarium* où des prospections antérieures avaient laissé entrevoir des structures non identifiées : une structure romaine attribuée au Ier siècle avant J.-C. sur laquelle repose un mur en galets dans les parties inférieures, en pierres et mortier aux niveaux supérieurs daté de la fin du IIIe siècle après J.-C. ; un autre mur du XIIe siècle, lorsqu'ont été édifiés les bains ; l'extrémité d'une piscine du XIIIe siècle ; des

constructions du XVI^e siècle qui ont recouvert les parties antérieures et ont rétabli le niveau de circulation de cet espace. La majorité de ces structures dont on ignore l'utilité se poursuivent en direction de l'immeuble voisin occupé par une communauté religieuse. Les archéologues espéraient trouver du matériel de la nécropole romaine située à peu de mètres de distance, près des fours, ce qui n'a pas été le cas. De toutes façons, il semble que, vu ces découvertes, il faudra réviser les conclusions des fouilles de 1990 qui ont trait à la zone funéraire. Ces vestiges peuvent se visiter. *L'apodyterium* a également été fouillé. Les arcs du mur nord avaient leur réplique tout autour de la pièce car on a trouvé les bases correspondantes qui seront visibles du public (EL PUNT du 24/04/1998).

*
* *

Pontos :

Le gisement de Pontos cachait une autre maison seigneuriale. Découverte d'une seconde construction hellénistique au Mas Castellar :

La maison avait commencé à affleurer à la fin de la campagne antérieure l'année dernière. Elle est située à l'Ouest de la rue qui distribue les constructions du quartier hellénistique et a été occupée entre la fin du III^e siècle et le début du II^e siècle avant J.-C. En tenant compte de cette dernière découverte, la zone est formée de deux maisons seigneuriales et 2 de domestiques. Le nouvel édifice mesure 310 m². On y a découvert pour l'instant 12 pièces, d'usages divers. La plupart des occupants étaient des patrons qui devaient avoir une nombreuse famille et le reste pour le service. Il y a des chambres destinées au magasin et au four. Cette maison n'a pas encore été entièrement fouillée. Il pourrait y avoir également une chapelle - comme celle qui a été découverte au premier édifice- si ce confirme l'hypothèse émise par la responsable des fouilles, Enriqueta Pons. La localisation d'un niveau

élevé auquel on accédait par des marches abonde dans ce sens. Beaucoup de matériel, notamment de la céramique, est apparu au cours des travaux. Parmi les objets trouvés il faut noter une certaine quantité d'amphores. A la zone des silos, située au nord et au nord-ouest du peuplement, on en a trouvé un certain nombre d'autres. L'énorme capacité des silos et l'envergure des vestiges de la zone résidentielle corrobore le rôle de centre d'emmagasinement et de distribution des grains que jouait Pontos lorsque Rosas et Emporias étaient également des centres clefs du commerce.

Au "vieux" quartier du Mas Castellar qui correspond à l'époque Ibère, les archéologues ont continué la définition des habitats adossés à la muraille. A côté d'habitats de modèle classique on en a découvert un qui sera probablement plus grand ainsi qu'une espèce de cour faite de galets. Les conclusions définitives concernant ces trouvailles devront attendre des fouilles futures étant donné qu'elles ont été effectuées en extension et non en profondeur. (EL PUNT du 15/04/1998).

*
* *

Rosas :

Le patrimoine mégalithique de Rosas s'est accru avec la découverte, le mois dernier, de 4 ensembles sépulcraux de plus. Il s'agit de deux groupes de gravures rupestres, d'une grotte dolmen et d'un menhir. L'ensemble est daté de 4000 à 2000 ans avant J.-C. Par ailleurs, la municipalité a prévu de créer un parc mégalithique pour faire connaître ces vestiges aux touristes. La route serait reliée aux vestiges d'autres périodes de l'histoire, depuis l'occupation grecque jusqu'à l'époque de la Renaissance. (EL PUNT du 5/02/1998).

*
* *

Tarragona :

Découverte d'un grand lac souterrain à Tarragone :

La connaissance de l'existence d'un lac souterrain à Tarragone n'était pas une nouveauté puisque des textes du XIXe siècle le mentionnaient. Seul son accès était inconnu.

Il a été découvert fortuitement au cours de travaux entrepris en novembre 1996 ; les ouvriers sont tombés sur 2 petites galeries d'une dizaine de mètres qui conduisaient à un puits. Ce dernier était connu des romains, vu la grande quantité de céramiques qui y ont été trouvées.

Les spéléologues ont découvert, à ce jour, 6 salles dont la plus grande mesure 5000 m² et plus de deux km de galeries ; et ce n'est qu'un début.

Ce lac est situé sous le centre même de Tarragone : 30 m au-dessous du niveau des rues et 2 m au-dessus de celui de la mer. L'eau, selon toute vraisemblance, est due aux infiltrations à travers les roches calcaires. C'est une eau pauvre en oxygène qui ne permet pas la vie animale.

Plusieurs hypothèses sont envisagées pour le mettre en valeur : des activités de plongée ou l'aménagement en circuit touristique. (extrait d'AVUI du 7/01/1998).

Découverte à Tarragone d'un ensemble funéraire Romain avec trois sépulcres.

La démolition d'un immeuble à Tarragone a permis de découvrir un ensemble funéraire formé par trois sépulcres de type chambre funéraire datés entre le IIIe et le Ve siècle après J.-C. Cette trouvaille a eu lieu rue Pere Martorell. Il s'agit d'une seconde découverte de cette catégorie, en l'espace de quelques semaines, effectuée au centre de la ville. Elles doivent permettre d'approfondir l'étude des limites de la zone funéraire de l'antique *Tarraco*. Les vestiges découverts rue Pere Martorell correspondent à un type d'enterrement de caractère monumental réservé aux hautes couches de la société de l'empire romain qui étaient enterrées dans des chambres mortuaires de plan rectangulaire. L'étude détaillée de ce qui a été découvert jusqu'à présent laisse prévoir que cet ensemble

mortuaire est un prolongement de l'aire funéraire localisée il y a quelques temps lors des travaux de construction du parc de la ville. Il est considéré comme de grande valeur. Lorsque la fouille sera terminée et les études réalisées, il est prévu que cet ensemble soit restauré et qu'il soit intégré au rez-de-chaussée du nouvel immeuble où il pourra être visité par le public. (AVUI du 8/04/1998).

Découverte de deux tronçons de voie romaine à Batea et Tarragone :

Une équipe d'archéologues a découvert un tronçon de 30 km d'une chaussée romaine à *Batea* qui, semble-t-il, servait de voie commerciale entre la vallée de l'Ebre, Lerida et Saragosse. Par ailleurs, à Tarragone est apparu un tronçon de 40m de longueur de l'ancienne *Via Augusta* dans une zone remplie de monuments funéraires.

A *Batea* seulement un trajet de 10m de la chaussée se trouve en bon état de conservation et, même, on peut suivre les traces qu'ont laissées les chars de l'époque. Le reste n'est perceptible que dans quelques zones. La voie, localisée sur un chemin en direction de La Pobla de Massaluca, jusqu'à 6m de large et a été découverte par une équipe d'archéologues de *Batea*. Elle date du Ier siècle avant J.-C.

Elle avait un usage éminemment commercial et servait de trait d'union entre la vallée de l'Ebre et les capitales intérieures comme Lerida et Saragosse, à une époque où le fleuve n'était pas navigable à cause de son peu de débit.

De son côté, le tronçon de chaussée découvert à Tarragone pourrait appartenir à la *Via Augusta* et être daté du Ier siècle, à l'époque de l'empereur Auguste. Dans la même zone est apparue la base d'un monument funéraire et un sarcophage en plomb dans lequel étaient inhumés les restes d'un enfant. Joint à ces restes ont été trouvés des jouets et des amulettes en métal et en os. Dans la zone où a été trouvé ce tronçon de chaussée, il y a 3 mois, a été découvert un monument funéraire de grande dimension entouré d'un ensemble de tombes. (EL PAIS du 31/05/1998).

Conférences

L'alimentation aux temps préhistoriques et antiques en pays catalan

25 janvier 1998

Conférence d'Anna Poujol I Puigvehi
(historienne et archéologue, professeur à l'universitat de Barcelona et à l'universitat overta de Catalunya,)

Les recherches sur le sujet, toutes nouvelles, ne datent que de 5 ans et comparent les cuisines moderne et ancienne. La Catalogne, profondément marquée par les colonisations grecque et romaine, n'a pas subi l'invasion arabe au Moyen Age. Les saveurs grecques et romaines ont certainement perduré dans notre cuisine.

Au cours de la préhistoire, et dès l'apparition de l'homme dans notre région, celle-ci a subi de nombreux changements climatiques et de fortes variations du niveau de la mer. Cela a entraîné de gros changements dans la flore et la faune, perceptibles dans l'alimentation. Les hommes préhistoriques ne mangent de gros animaux qu'exceptionnellement, leur quotidien comporte surtout des petits animaux (serpents, fourmis, insectes) et des produits de leur chasse tels le lapin (l'animal le plus consommé au quaternaire) et les oiseaux, auxquels s'ajoutent les œufs et le miel qui apparaît probablement à partir de l'ère pariétale.

Au Paléolithique inférieur, le feu n'existant pas encore, il n'y a pas de grands changements et pas de traces de transformation par l'homme de ce qu'il cueille ou chasse.

Au Paléolithique moyen (-300.000), le feu apparaît (on en a des traces au Mésolithique du Montgri). Les produits de la chasse sont le cerf, le sanglier, la chèvre (70%), le cheval (60%), l'âne, l'éléphant, le boeuf, le rhinocéros, la panthère, l'ours, le loup et le renard.

Au Paléolithique supérieur le climat est plus froid, la forêt diminue au profit des espaces herbeux, on note une augmentation des espèces herbivores : chevaux et bovidés.

Au Magdalénien le climat se radoucit : expansion de la forêt et donc de la chasse surtout celle du cerf.

Les fouilles sur le site de la Caune de l'Arago, commencées en 1964, permettent d'étudier sur une très longue séquence (de -500.000 à -35.000) la nourriture de l'homme. On n'y trouve pas de trace de feu avant - 400.000.

Vers -500.000, on constate la présence des grands herbivores : cerf, mouflon, renne et cheval. Le bison n'est qu'occasionnel ainsi que le rhinocéros (2 espèces, de la savane et de Merks). Dans tous les niveaux on trouve de rares chèvres des Alpes, peu d'isards. Le sanglier n'apparaît qu'après -400.000 On note l'absence de poisson malgré la proximité du Verdoube. En effet les traces de pêche sont rares en Catalogne. On trouve vers -11.000 à Serinya près de Banyoles, une vertèbre de truite, quelques unes d'anguilles et de barbeau et des restes de saumon. Cela tend à démontrer que la Méditerranée était plus froide et moins salée que de nos jours et que les hommes de l'époque devaient se contenter de la pêche en eau douce et ne pas s'aventurer au bord de la mer.

Les fouilles à la caune de l'Arago avec la présence d'os longs humains cassés pour en extraire la moëlle (ainsi que celles menées par exemple en Charentes, au Proche-Orient, en Angleterre et en Allemagne) démontrent sans aucun doute de l'anthropophagie de l'homme. Elle perdure au moins jusqu'au Néolithique (-4.000) et l'apparition de l'élevage et de l'agriculture. On pense à tort qu'à cette époque l'homme est principalement carnivore, en effet l'étude chimique de l'os hu-

main prouve que son alimentation est aussi bien composée de végétaux et de fruits.

Entre le Paléolithique et le Néolithique, à Villanove de Sau (-11.000) on trouve des escargots, noisettes, glands, poires, framboises, prunes, châtaignes, olives, mûres, fraises et même des amandes dans un site voisin.

Au Néolithique, qui apparaît dans notre région vers -7.000 avant de s'imposer vers -5.000, il s'avère que le gland est la céréale la plus utilisée. On trouve l'élevage de chèvres et de brebis (80%) en plaine et en montagne auquel s'ajoute en plaine celui des bovins et en très petite quantité celui du porc. On cultive l'avoine et plusieurs sortes de blé et d'orge, ainsi que des vesces (très importantes pour leur teneur en vitamine B), des fèves et des pois. On cueille des baies et des champignons. La chasse représente 40% de la nourriture animale : cerf, sanglier, lapin, oiseaux (perdrix, grives, pigeons), ces derniers gagnent du terrain à cause de la culture des céréales. La pêche est présente avec des truites, des escargots, des mollusques marins et des coquillages.

Au milieu du 3ème millénaire, avec l'apparition de la métallurgie du cuivre, l'élevage (chèvres, brebis, boeufs, sangliers) passe avant l'agriculture. La viande peut être rôtie ou découpée en morceaux et bouillie, pour cela un creux est fait dans le sol, on y étend une peau de bête, on le remplit d'eau que l'on fait bouillir avec des pierres chauffées. Le lard est prélevé pour la confection d'autres plats. On relève l'apparition du raisin sauvage.

A l'âge du Bronze, vers -1.800, une spécialisation du travail se fait sentir, les paysans de la plaine pratiquent une culture intensive des céréales. La bière apparaît, connue dès -3.000 en Égypte, elle est plus ancienne que le vin en Méditerranée. Avec les indo-européens (vers -1.000) on remarque l'introduction du mil et du mico-coulier et l'essor de la lentille. L'élevage des bovins pour le travail prend son envol, mais il y a toujours prédominance des chèvres et des brebis, le porc se fait plus présent et ne cessera d'augmenter. On ne mange que des animaux âgés. La chasse régresse petit à petit avec l'élevage et ne

représente plus que le quart de la nourriture animale.

Les céréales ont une très grosse importance. On note, à Ullastret et Puig Castella, la présence de très gros silos (8 m³), en trop grand nombre pour la seule utilisation de la population indigène. En effet la présence des Grecs (-600) et sans doute des phéniciens (-900), fait naître un commerce florissant, ceux-ci échangeant le vin, l'huile d'olive et les amandes, contre les céréales produites à proximité de leurs comptoirs (Empuries et Roses) par les indigènes. Le vin est un produit de prestige, il est associé à l'utilisation d'une vaisselle fine, décorée d'illustrations (culture de la vigne, éloges de ses dieux protecteurs), il véhicule une nouvelle culture et mettra plusieurs siècles à se généraliser. La culture de la vigne comme celle de l'olivier et de l'amandier reste très peu étendue et cantonnée à la proximité des colonies grecques, au moins jusqu'à la colonisation romaine (premier siècle avant). A Badalona, sur le site d'une maison ibère (-300) la présence d'amphores contenant du vin s'explique sans doute par l'importation, bien qu'à Tarragone et à Ullastret, la culture de la vigne en treille soit attestée dès -400. La domestication des poules (Calafell, Tarragona Bourriac) apparaît. Avec l'olivier, arbre méditerranéen par excellence, cultivé par les grecs et dont la culture par plantations ou greffes est introduite vers -600 (origine d'Ullastret), l'huile devient la base de la nourriture méditerranéenne. La culture de l'olivier devient intensive avec la colonisation romaine et beaucoup d'auteurs romains en parlent : Juvénal, Horace, Caton, Apicius qui dénombre 11 variétés d'olives et donne des recettes pour leur conservation, Pline qui lui en compte 15. On sait que la Catalogne exportait sa production à Rome qui préférait l'huile andalouse à celle de Tarragona. Les amphores ne servent qu'une fois, cassées, elles sont entassées et forment de véritables collines (mont Testaccio).

Au Ier siècle, le commerce du vin devient très prospère, on peut en constater de nombreuses traces grâce aux fouilles des épaves chargées d'amphores

trouvées sur nos côtes (Port-Vendres par exemple). On trouve en Catalogne de nombreux fours pour la fabrication des amphores. Le vin de Tarragona et de Barcelona vient en Provence et, par la vallée du Rhône, il arrive jusqu'à Lyon et en Allemagne. Une autre route du vin passe par la Garonne et atteint l'Aquitaine et la Bretagne. Les Gaulois, très amateurs, échangent un esclave contre une amphore de vin. Les Romains trouvent que la Catalogne privilégie la quantité à la qualité mais Pline estime que les vins de Tarragona sont meilleurs que ceux de Barcelona et valent ceux de la région de Naples.

Le sel a une très grande importance pour la conservation des aliments, ce sont les Grecs qui intensifient sa production en Catalogne dans les étangs autour de Canet et de Narbonne sans doute à partir d'une tradition phénicienne plus ancienne (-900). Avec les Romains on assiste dans la région à l'implantation d'une véritable industrie de la production de salsamenta (conserves à base de sel et de poissons forts, thons et maquereaux). Les poissons entiers ou découpés sont mis à macérer un certain temps avec du sel dans de grands bassins, puis transportés dans des amphores. Il y en a de plusieurs qualités et leur prix peut être très élevé (le thon est le plus apprécié). La salsamenta plus réputée est celle d'Andalousie. Le garum, sauce à base de poissons (8 parts) et de sel (1 part) est mis à macérer avec des herbes aromatiques et des coquillages. Le résultat est filtré et mis en amphores et peut être comparé aux sauces vietnamiennes. Il est utilisé très généralement comme condiment à la place du sel. A Roses on a trouvé une fabrique de salaisons de poissons (thons de plus de 2 mètres) et près de Figueras à Avignonet du Puig Ventos une villa où l'on produisait du vin pour en faire du vinaigre qui servait à la conservation des huîtres et des coquillages.

C'est à l'époque romaine que l'on a le plus d'indications sur l'élaboration de la cuisine, en particulier grâce aux 468 recettes d'Apicius, rédigées au IV^e siècle. La première partie de son ouvrage comporte des recettes de confitures au miel et de conserves de fruits et d'olives. On remar-

que très vite l'association très fréquente du sucré et du salé aussi bien pour les plats à base de viande que pour les desserts. Le porc est l'animal le plus accommodé (on sait qu'il était laissé en liberté avec le sanglier et on peut noter que Pline mentionne les jambons de Cerdagne), mais on trouve aussi de nombreuses recettes de croquettes (calamars crevettes, foie, lapin), 17 recettes de poulet, des recettes de canard (pouvant être remplacé par du perroquet ou du flamand), beaucoup de viandes hachées, de poissons et de coquillages. On note aussi l'emploi fréquent de 7 ou 8 sauces par repas, la présence de "farinettes" (à base de blé et de mil) faites au mortier, de liaisons et de flans à base d'oeufs (mêlés avec des herbes, des asperges etc.), de 2 ou 3 recettes de riz à la rascasse ou à la seiche (bien que le riz soit rare à l'époque romaine) et enfin du fromage frais aux fines herbes.

La nourriture du pauvre ne comporte que très peu de viande et seulement sous forme de bas morceaux, elle est à base de végétaux, légumes et céréales, agrémentés de sauces et peut se comparer avec celle du Maghreb de nos jours. La façon de faire la cuisine est la même qu'aujourd'hui et les instruments de cuisines, poêles, casseroles, très proches des nôtres.

On pratique couramment l'élevage du cerf, du lapin, et de la volaille et l'on retrouve la trace d'un élevage de poissons dans des viviers (turbots, murènes, daurades).

La conférence est suivie d'une projection de magnifiques diapositives de fresques d'Herculanum et de Pompeï et de mosaïques de Tunisie.

Compte-rendu de Jacqueline Noël

*

* *

Salses-Le Port 1989-1997

Conférence de Daniela Ugolini, Annie Pezin, avec
la collaboration de Florent Mazière et
Christian Olive

25 avril 1998

Le site dit "Le Port", sur la commune de Salses-le-Château, a été découvert en 1989 suite à des travaux agricoles.

Après une intervention en sauvetage urgent (1989) et une première campagne d'évaluation (1990), Annie Pezin y a mené une fouille programmée de trois ans (1991, 1992 et 1994), puis, une nouvelle programmation conduite par Daniela Ugolini (1996-1998) a été précédée par une fouille en 1995.

Au total donc, le site a fait l'objet - jusqu'en 1997 - de 8 années de recherches de terrain, qui ont amené à découvrir une surface d'environ 1500 m².

Situé dans la plaine, non loin de l'étang, le site occupe une légère éminence rocheuse qui domine des terres plus basses. Son environnement actuel semble relativement proche de celui de l'époque protohistorique.

Les recherches menées jusqu'ici ont mis au jour un village de taille réduite (surface totale évaluée à moins d'un hectare) construit et habité pendant une période courte, qui couvre en gros le Ve s. av. J.-C.

Très bien structuré dès l'origine, selon un plan orthonormé qui prévoit au moins deux îlots d'habitation séparés par une rue de direction est-ouest, l'implantation du village a fait l'objet de travaux préalables que l'on peut qualifier de pharaoniques tant ils nous paraissent importants : ils consistent notamment dans l'aménagement de la surface à bâtir par l'apport de matériaux qui ont régularisé les pentes naturelles et facilité l'écoulement des eaux de pluie. Et cela sans compter l'investissement qu'ont représenté la recherche et l'acheminement de la pierre pour la construction (qui provient des massifs calcaires des premières collines de l'arrière-pays).

Le site ainsi préparé présentait deux terrasses distinctes, dont l'une était naturelle (l'îlot nord) et l'autre artificielle

(l'îlot sud), la transition de l'une à l'autre étant matérialisée par la rue.

Dans la partie occidentale du site, la rue principale débouche sur ce qu'il faut bien appeler une "place", de forme quadrangulaire et desservie par un réseau de passages/rues qui se croisent à angle plus ou moins droit. Relativement grand (env. 200 m²) par rapport à la taille de l'habitat, cet espace collectif n'a pas vraiment de comparaison dans le Midi de la Gaule pour les sites contemporains.

Le village est délimité au sud par une puissante construction en pierre qui sert également à retenir les matériaux apportés pour l'aménagement de l'îlot. Large au moins de trois mètres (mais peut-être plus...), ce grand mur semble rejoindre une autre construction encore plus imposante, qui constitue la limite ouest. Large de 6,50 m, cette structure pourrait être un rempart. Nous ne disposons pas pour l'instant d'éléments sur les limites nord et est (au nord le site étant complètement arasé par les labours et la partie est n'ayant été testée que par une tranchée).

Les deux îlots conservés présentent des maisons accolées les unes aux autres qui sont, dans un premier temps, exclusivement à deux pièces : une pièce (la plus grande des deux) se situe "à l'arrière" et est celle où s'exercent les activités domestiques toujours matérialisées par un foyer, alors qu'une pièce plus petite, dont la fonction peut varier selon les maisons, ouvre sur la rue. Particulièrement intéressante est donc, dans ce cadre, la transformation de trois maisons à deux pièces en deux maisons à trois pièces : cette modification structurelle de l'habitat a été observée une seule fois dans l'îlot sud (côté est) et constitue une particularité salséenne sans comparaison dans le Midi gaulois.

Les maisons mises au jour en 1995 présentent un autre aménagement particulier : certains sols sont faits en adobes ("carrelage" de briques crues). Cette pratique, rare mais connue ailleurs (depuis la Provence jusqu'à l'Espagne) est attestée ici pour la première fois : en d'autres termes, ces carrelages salséens sont les plus anciens connus en Méditerranée occidentale.

D'un point de vue général, on dira pour terminer que les habitants de ce village n'étaient peut-être pas des pêcheurs au sens propre : si les quantités de coquilles de moules découvertes sont impressionnantes et si la consommation de poisson est désormais clairement établie, les données recueillies par ailleurs indiquent sans ambiguïté que l'agriculture, l'élevage et la chasse étaient pratiqués systématiquement.

Quant à leur appartenance culturelle, il s'agit d'une question épineuse qui n'a pas fini de faire couler de l'encre ... mais disons au moins que ces Indigènes

nous apparaissent beaucoup moins ibérisés que ce que l'on pouvait croire !

Ce petit village, qui est le seul en cours de fouille pour la Protohistoire rousillonnaise, s'est donc révélé d'un intérêt majeur pour la Protohistoire méridionale : ses aménagements bien conservés, sa structure, son architecture, ainsi que son mobilier, en font un jalon précieux pour la reconstitution de notre passé.

Compte-rendu de Daniela Ugolini

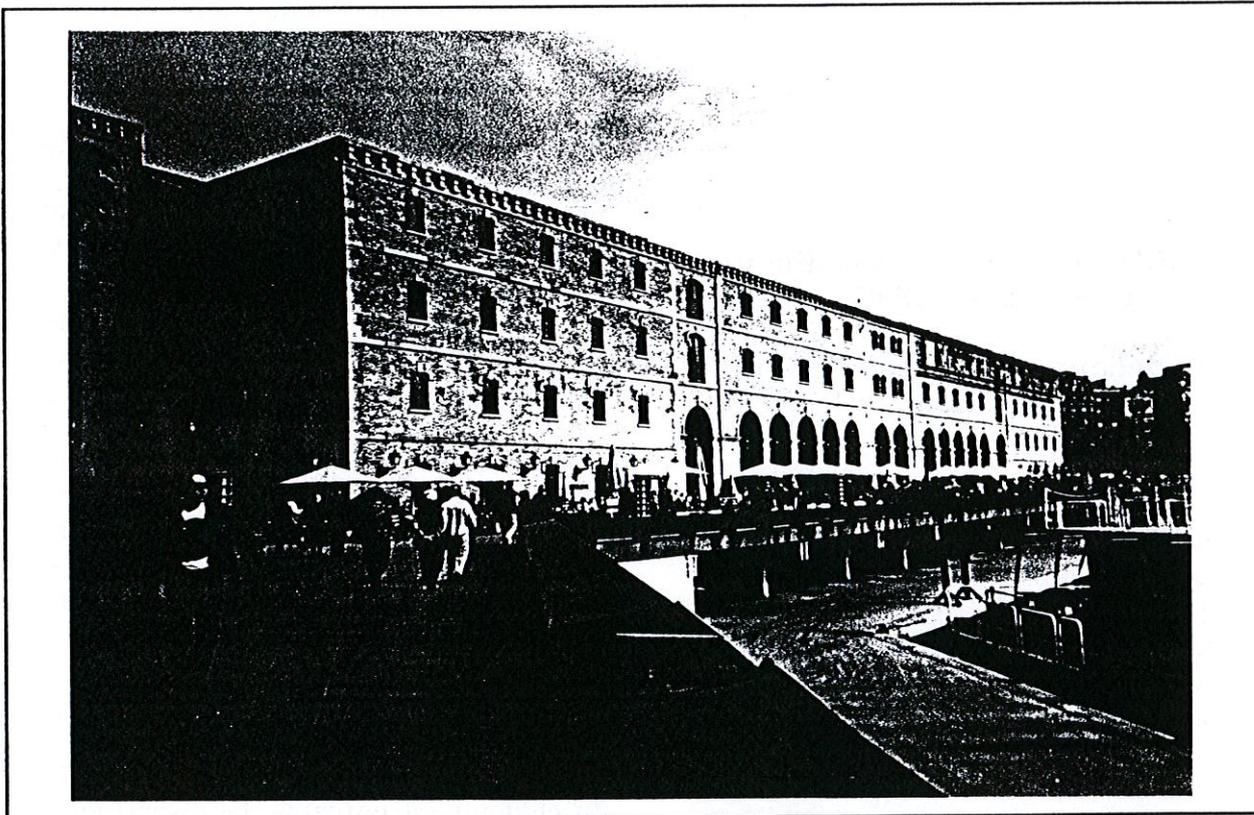
Excursions

Barcelone, le 8 mars 1998.

Voici le Musée d'Histoire de la Catalogne !

Il a été aménagé en 1996 dans le magnifique bâtiment centenaire qui abritait autrefois les anciens entrepôts généraux du port de Barcelone. Magnifiquement situé au bord du "Port Vell", le mu-

sée se structure autour d'une vaste exposition permanente qui occupe 4500m² aux deuxième et troisième niveaux. Au dernier étage, un centre de documentation permet la diffusion des sources documentaires existantes sur l'histoire et le patrimoine historique et culturel de la Catalogne, au travers d'une bibliothèque et d'une médiathèque.



Musée d'Histoire de Catalogne (cl. C.Brieu)

Le visiteur, petit ou grand, vit complètement sa visite depuis la préhistoire jusqu'à l'époque contemporaine. Ici un gamin enfle à grand peine une armure : que c'est lourd ! Un autre essaie de construire un arc roman à l'aide de modules de bois grandeur nature, là une dame essaie tous les sons de cloche : le glas, le tocsin,

etc. Mais non, je ne rêve pas, voici la maquette du Palais des Rois de Majorque, plus loin des photos de nos belles abbayes du Conflent, là une splendide maquette du château de Salses...

Pas du tout dépayés nos visiteurs roussillonnais !

Il faudrait des heures pour tout voir et tout essayer. Malheureusement le musée ferme ses portes le dimanche après-midi, et les Ibères qui nous attendent !!!

Il faut donc se résigner à quitter les lieux en se promettant de revenir. On rêverait bien aussi d'y amener des élèves car nous n'avons rien de semblable à leur proposer pour les familiariser avec l'histoire et l'archéologie locales de façon aussi ludique !

Finalement, nous serons beaucoup plus dépaysés chez les Ibères...

Mais ceci est une autre histoire !

L'après-midi a été consacrée à la visite de la magnifique exposition sur les Ibères, *Princeps d'occident*.

Claire Bricu

*
* *

L'A.A.P.O. était de sortie, le dimanche 29 mars 1998,

"à la découverte des *celleres* du Roussillon".

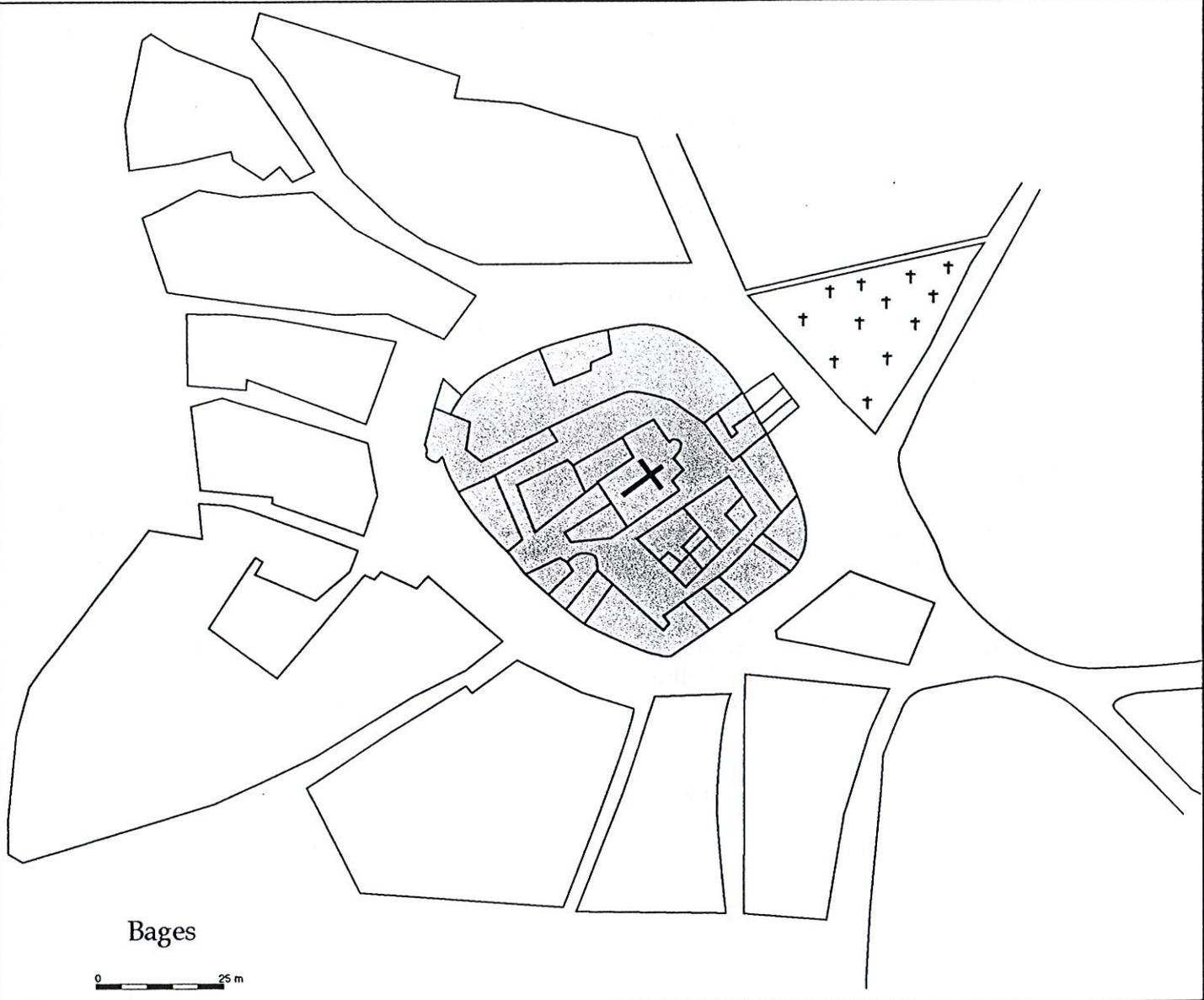
Un bus plein d'excursionnistes impatientes s'inquiétait déjà du (presque) retard du guide quand, ce dernier enfin arrivé, le président pouvait donner le signe du départ. Le programme était chargé, et la journée allait être bien remplie. Si les lieux au menu n'étaient inconnus à personne, la nouveauté était dans le projet thématique de la sortie : reconnaître et comparer les différentes genèses villageoises à travers les traces conservées de leur morphologie médiévale. Pour observer l'emplacement des maisons, les ruelles, les rues, les places, dans leur relation avec les églises, châteaux et fortifications, pour tenter de reconstituer les processus qui ont conduit à la constitution de nos villages, il allait falloir marcher, piétiner, arpenter et gravir des côtes !

Déjà à midi, dans la salle aimablement prêtée par la municipalité de Bages¹⁵, le repas réunissait autour de bouteilles et de plats partagés, une équipe de vaillants promeneurs déjà fort aguerris en matière de *celleres*. A Thuir, Pollestres et Bages ils avaient pu retrouver dans les villages serrés autour de leur église la trace du petit noyau originel où furent bâtis les celliers, les dépôts des récoltes, sur l'espace consacré et protégé entourant l'église, au tournant de l'an mil. Ce quartier spécifique, qui n'a conservé son nom de *cellera* qu'à Thuir, est devenu le pôle de regroupement des maisons, le cœur de ces villages, comme de beaucoup d'autres en Roussillon. Encore en partie conservée, identifiable dans la topographie, dans le tracé des rues et la taille des constructions qui l'occupent, la *cellera* y a gardé les vestiges de fortifications postérieures.

Le café pris au Boulou ne fut pas de trop pour relancer avec courage la troupe de ces curieux touristes, un rien étranges aux autochtones, qui allaient encore tourner en rond dans le mini-circuit des ruelles de la *cellera*, avant d'embarquer pour d'autres destinées.

Montesquieu et Laroque offraient l'intérêt de présenter un type différent de formation villageoise. Des *celleres* y ont existé, mais elles furent formées autour du château, sous contrôle des seigneurs châtelains. Ce type particulier de *celleres* a constitué au XII^e siècle une forme originale de villages où le regroupement des hommes autour du château va de pair avec la conservation de leurs récoltes dans un espace fortifié restreint, au pied de la tour seigneuriale. A Montesquieu, comme sans doute à Laroque, la formation du village sur la butte castrale, autour de la "*cellera* du château", a entraîné la disparition de formes antérieures de regroupement de l'habitat, autour des lieux de culte, situés à l'origine dans la plaine. Nous avons ainsi pu visiter la très belle église de Montesquieu, autour de laquelle, un peu avant l'an mil s'élevaient plusieurs celliers, mais

¹⁵ Merci à M. André Mazière qui s'est chargé de ces contacts.



Bages

0 25 m

qui s'avéra incapable de former un pôle de concentration durable.

A Laroque, ce fut l'alerte et loquace M. Marie qui nous fit l'honneur des lieux, depuis les trésors de l'église jusqu'aux curiosités de son petit musée, au grand plaisir de notre guide épuisé qui trouvait là un remplaçant inespéré et un érudit imbattable, d'ailleurs résolu à ne pas céder la place.

L'intérêt de cette sortie fut peut-être de faire sentir la particularité roussillonnaise qui juxtapose à peu de distance des villages de type si manifestement "ecclésial", bien conservés dans les trente pas entourant l'église, avec ces formes plus classiques (mais chez nous plus rares) de villages castraux, les uns et les autres ayant porté le nom de *celleres*. Leur confrontation et leur comparaison illustrent l'idée d'une formation villageoise complexe, souvent faite d'hésitations ou de rivalités entre pôles opposés, en liaison avec une histoire politique et sociale troublée.

Mais tout se paie, et c'est harassés par la marche et un rien grisés par le vin, le ronronnement du moteur et le bavardage incessant du guide, que les participants descendent du bus, se promettant de visiter d'un œil neuf quelques autres villages du Roussillon... plus calmement.

Merci à tous pour votre patience et votre aimable attention.

Aymat Catafau

*
* *

Excursion à Toulouse et Saint-Bertrand de Comminges (20 et 21 juin 1998)

A Toulouse, la visite a commencé par le rempart tardo-romain de l'Institut catholique, qui est venu compléter hâtivement, peut-être au III^e siècle de notre

ère, le dispositif de défense existant. Les remplois en grand nombre dans la muraille, récupérés dans la nécropole toute proche, témoignent de cette hâte. 17 siècles plus tard, la précipitation n'étant plus de mise, nous avons pu admirer l'ouvrage tout à loisir, ainsi que les nombreuses maquettes aux éclairages savants, présentées avec un sens pédagogique très sûr, qui n'excluait pas les coups de baguette sur les doigts jugés trop entreprenants.

A l'amphithéâtre de Toulouse-Purpan nous ne trouvâmes pas trace des jeux romains antiques, seule nous attendait, avec quelque impatience, notre guide, au demeurant fort savante et sympathique.

Le trajet jusqu'à l'hôtel nous fut une occasion pour visiter et revisiter sans relâche la banlieue toulousaine, son périphérique, sa zone industrielle, ses terrains vagues. Qui s'en plaindrait : ce fut sans supplément de prix !

On se réjouira aussi de ce que la coupe du monde de football avec son cortège attendu de casseurs ait écourté notre repas libanais : notre nuit en fut plus longue !

Aussi est-ce avec un intérêt tout neuf que nous avons suivi, le lendemain, la présentation que nous fit Jean-Luc Schenck des ruines romaines de Saint-Bertrand, ne sachant ce qu'il convenait d'admirer le plus, de sa grande science ou de son mépris de fer pour le soleil de plomb qui s'acharnait sur lui.

De Saint-Just de Valcabrère, nous avons retenu le meilleur : la pinède qui nous a prêté son ombre le temps du repas. Et bénis soient le cloître et la cathédrale - si tant est qu'ils aient encore besoin de bénédictions après toutes celles qu'ils ont déjà reçues - pour leur fraîcheur revigorante ! Elle nous a permis un départ sur les chapeaux de roues.

Pour les nostalgiques qui voudraient réviser et pour les malchanceux qui n'ont pu se joindre à nous ces deux jours là, je joins ces notes-ci. On peut les compléter par des lectures :
-- M. Labrousse : "Toulouse antique" dans "Histoire de Toulouse", Privat, Toulouse, 1974, p. 7-41.

-- "Saint-Bertrand de Comminges", guides archéologiques de la France, Ministère de la culture, 1996.

Jean-Pierre Comps

Toulouse

(éléments de chronologie d'après M. Labrousse "Histoire de Toulouse", Privat)

TOULOUSE GAULOISE : LA CITE DES TECTOSAGES

-- Vers 215-210, les Volques Tectosages occupent le Toulousain où existait déjà une population celte ou celtisée.

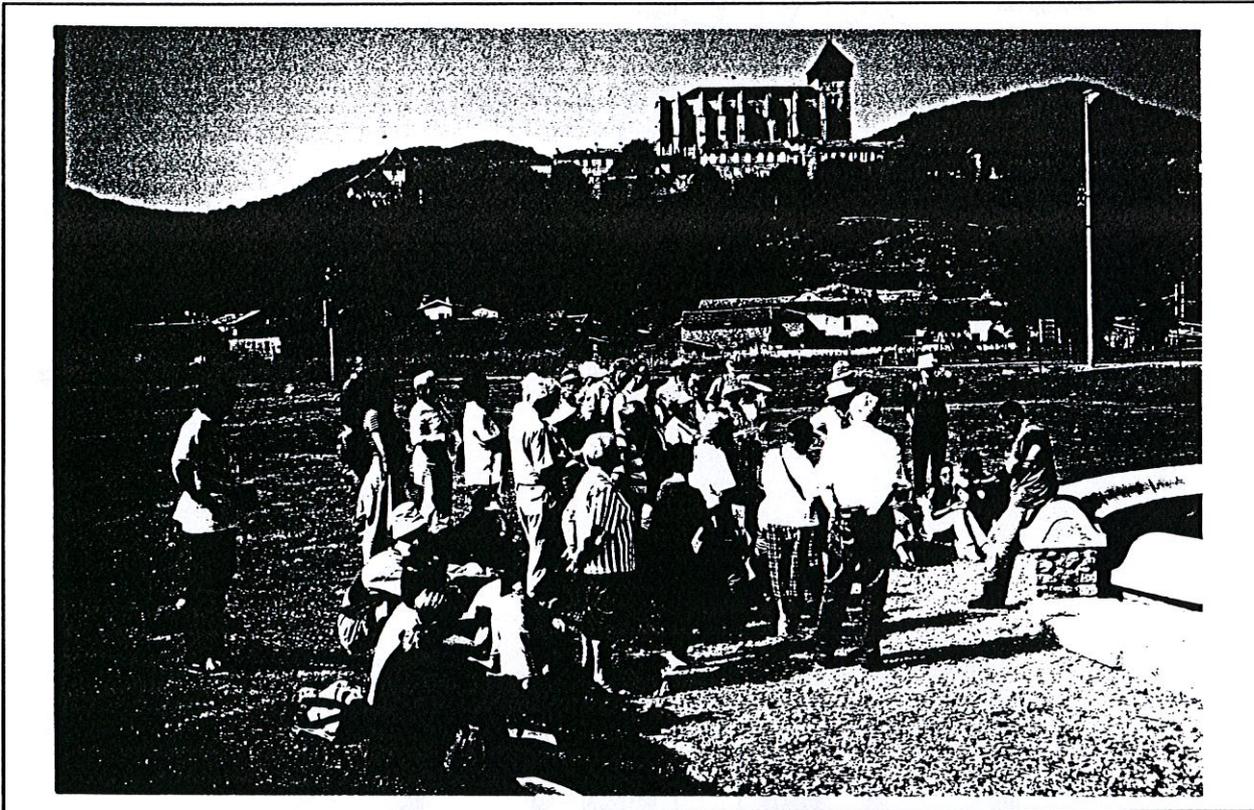
LA CONQUETE ROMAINE

-- Vers 118 avant notre ère., une garnison romaine s'installe à Toulouse, considérée comme une cité alliée.

-- En 107, profitant de la défaite dans l'Agenais d'une armée romaine envoyée contre les Cimbres et les Teutons, Toulouse se révolte contre Rome.

-- En 106, le consul Q. Servilius Caepio reprend la ville et la livre au pillage. Episode de "l'or de Toulouse".

Au Ier siècle avant notre ère, la région est très prospère en raison de sa position clé sur l'isthme gaulois qui lui permet de contrôler le commerce avec l'Italie et notamment les importations d'amphores vinaires.



Saint-Bertrand de Comminges - l'A.A.P.-O. en visite (cl. G.Castellvi)

L'EMPIRE : L'ORGANISATION URBAINE

-- Devenue cité de droit latin sous César, Toulouse se voit promue au rang de colonie romaine au IIe siècle de notre ère.

-- Construction, peut-être au second siècle de notre ère, de l'enceinte semi-circulaire, où l'on remarque l'emploi de la brique. Large de 2,40 m, haute de 5 m au moins, elle englobe une superficie de 90 ha pour une population estimée à 20 000 personnes.

-- Deux aqueducs.

-- Où étaient le temple d'Apollon pillé par *Caepio* ; le Capitole ?

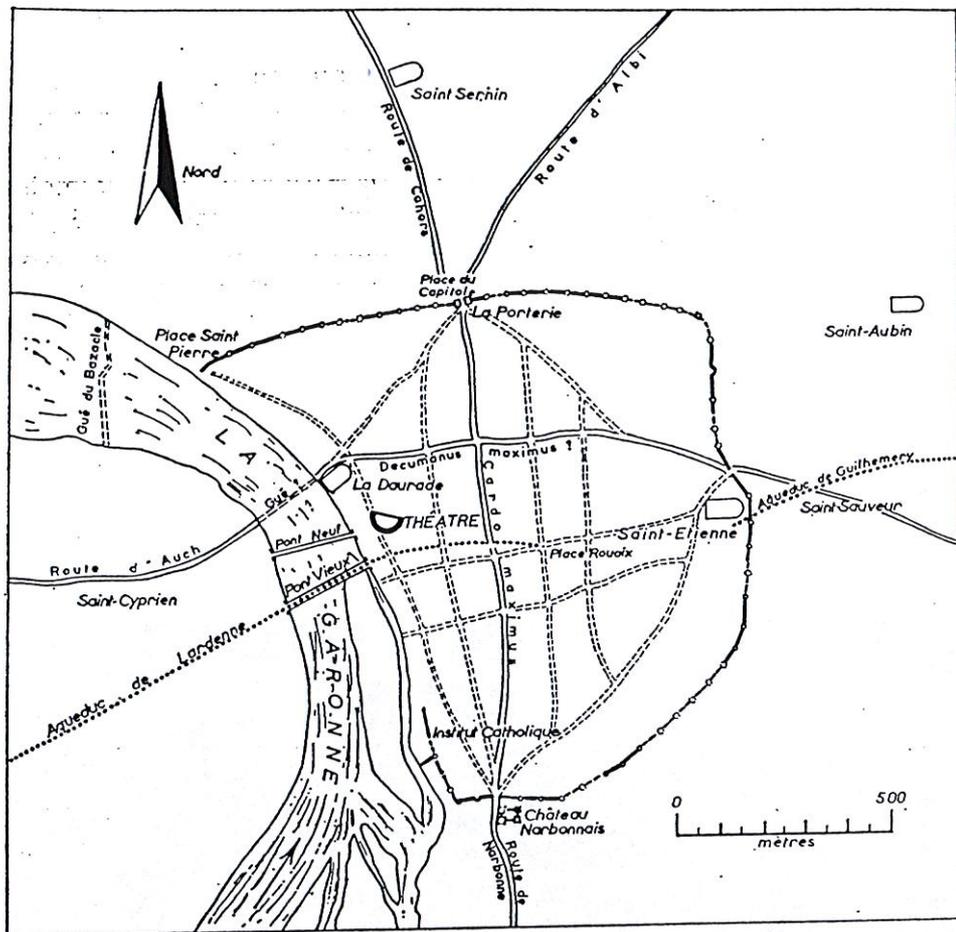
-- Théâtre de briques revêtu de marbre, place du Pont Neuf. Peut-être du Ier siècle, il pouvait contenir autour de 6000 spectateurs.

-- L'amphithéâtre a été creusé dans le substrat, près du confluent de la Garonne et du Touch, donc en position excentrique. 14 000 spectateurs environ.

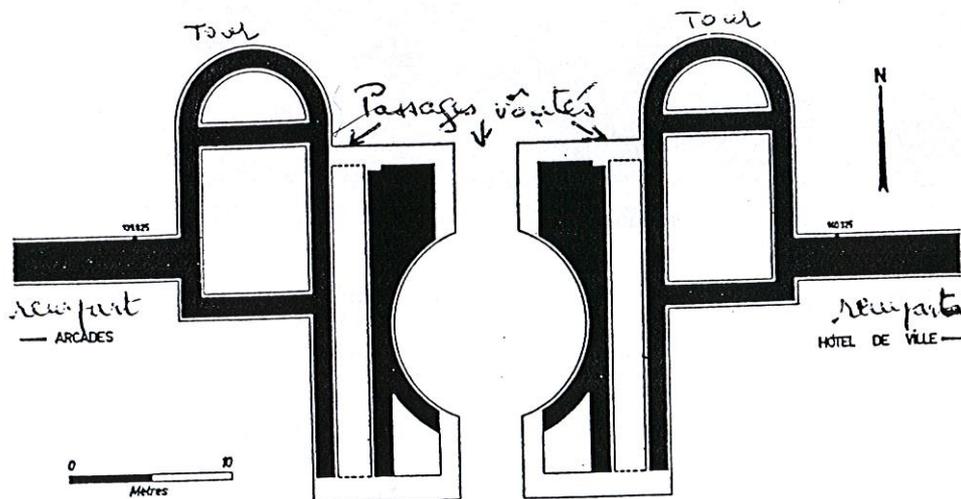
L'EPOQUE TARDO-ROMAINE ET WISIGOTHIQUE

-- Un rempart est édifié à la hâte le long de la Garonne, peut-être au IIIe siècle.

-- La ville ne semble pas avoir trop souffert aux IIIe et IVe siècles, où l'on voit prospérer une école de rhéteurs, dont les plus renommés auront pour charge d'éduquer plusieurs princes de la famille impériale. Un étudiant célèbre : le poète Ausone qui vécut à Toulouse jusqu'à 14 ans.



2. TOULOUSE ROMAINE
(dessin de Michel Labrousse)



3. PLAN DE LA PORTE NORD DE L'ENCEINTE ROMAINE
Dégagée en 1971 sous la place du Capitole.

Chronologie

Vers 72 av. J.-C.

Fondation de *Lugdunum* par Pompée.

Sous Auguste (27 av. - 14 apr. J.-C.)

Construction du centre monumental : théâtre, temple et son portique, thermes du *forum*. Auguste accorde le droit latin aux Convènes.

Sous Tibère (14 - 37 apr. J.-C.)

Le monument à enceinte circulaire marque l'importance du *quadrivium*. Construction du grand marché (*macellum*).

Sous Caligula (37 - 41 apr. J.-C.)

Exil du tétrarque de Galilée Hérode, de sa femme et de leur fille Salomé à *Lugdunum*.

Vers 60 apr. J.-C.

Construction de la vaste *domus* au sud du *decumanus*. Modification des thermes du *forum*.

Vers 60 - 80 apr. J.-C.

Incendie d'une partie de la ville.

I^{er} siècle

Lugdunum devient colonie romaine. Création de deux ensembles thermaux dans la ville (les « Sales Arrouges » et les thermes du nord) et d'un amphithéâtre à l'extérieur. Reconstruction du *macellum*.

Début du II^e siècle

Construction d'un camp militaire à l'est de la ville.

Fin du II^e - début du IV^e siècle

La cité est rattachée à la Novempopulanie. *Lugdunum* devient *civitas Conuennarum* puis prend le nom de *Conuennae*. Dernière modification du *macellum* et réaménagement de la *domus*.

Fin du IV^e - début du V^e siècle

Conuennae devient ville épiscopale. Création d'un rempart sur le sommet de la colline.

Première moitié du V^e siècle

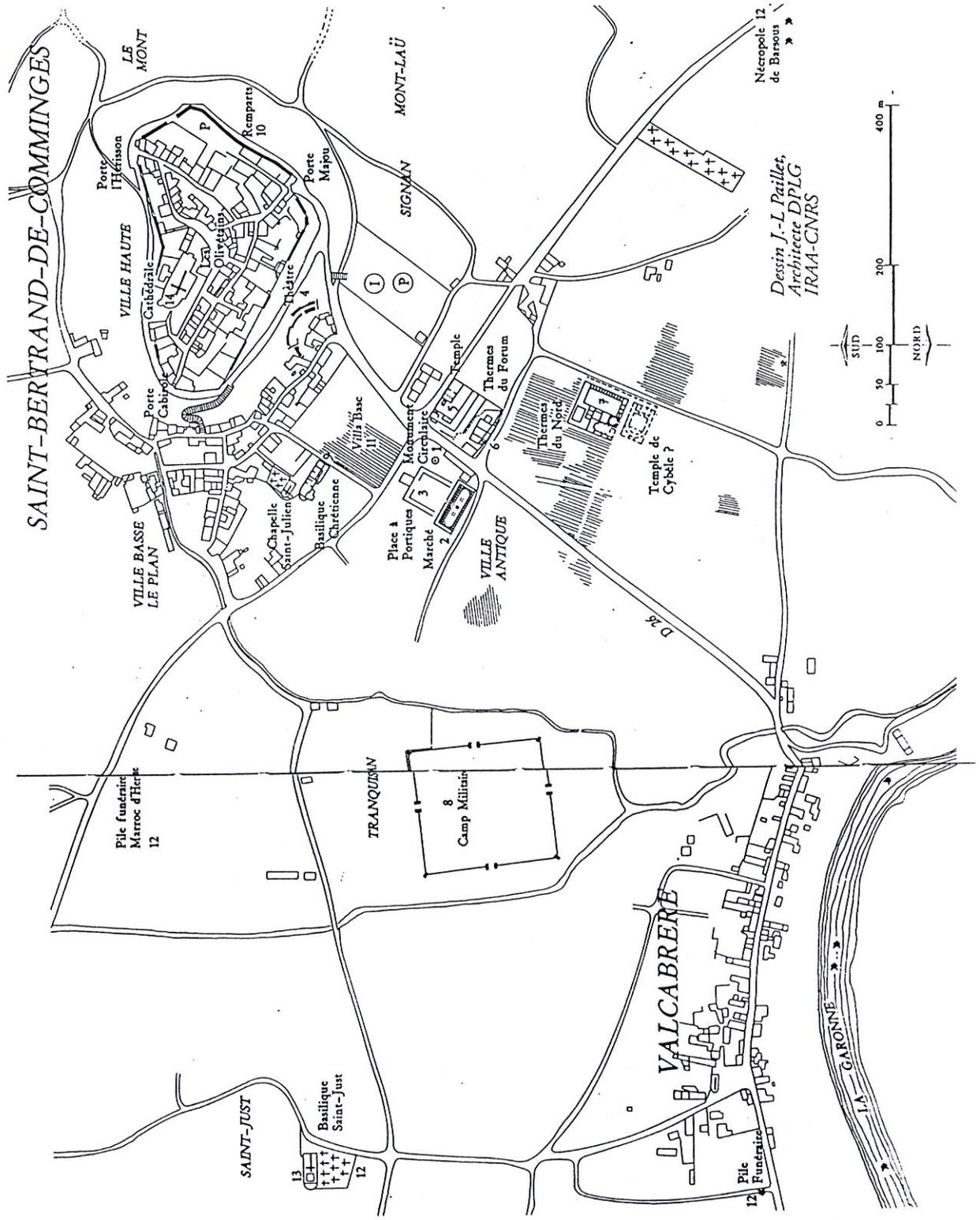
Construction de la basilique paléochrétienne.

En 585

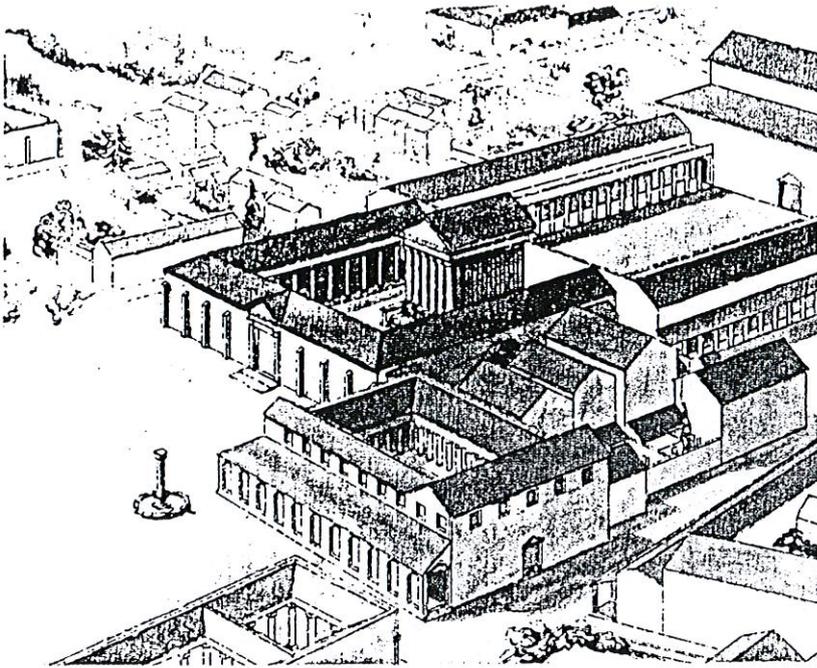
Conuennae est assiégée et ravagée par Gontran

Fin du X^e siècle

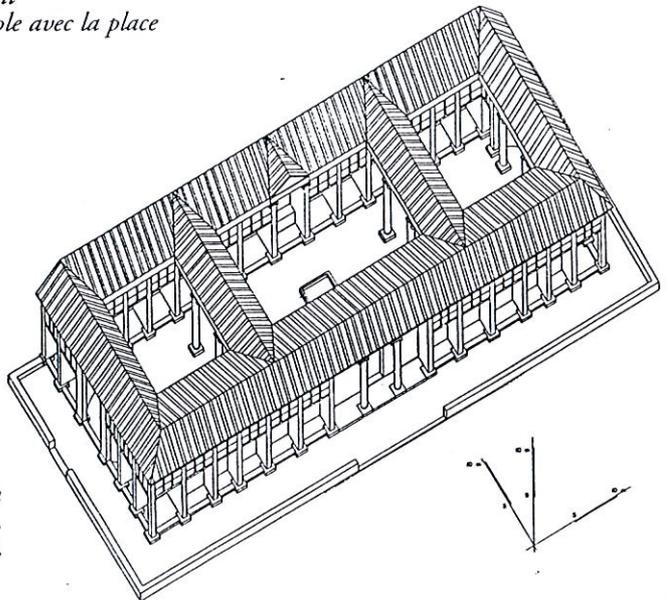
Construction de la cathédrale dans la ville haute à l'instigation de l'évêque Berrand de l'Isle qui laissera son nom à la cité.



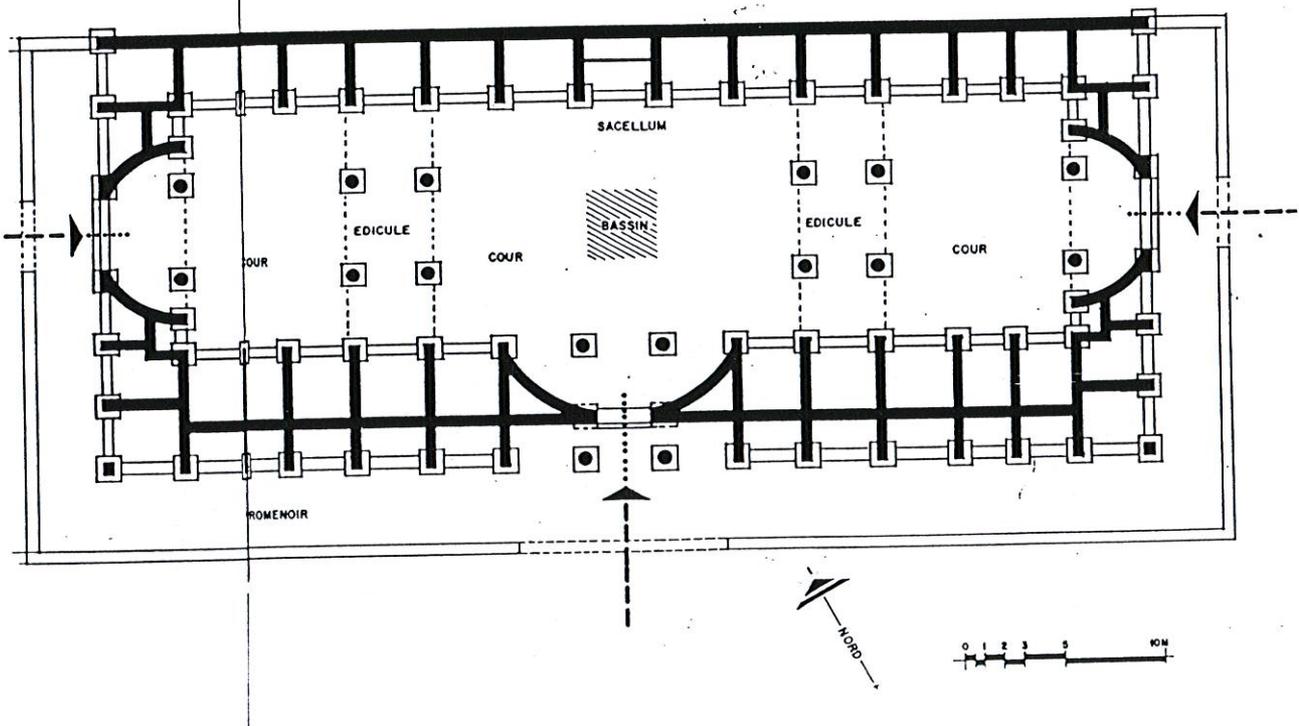
Dessin J.-L. Paillet,
Architecte DPLG,
IRAA-CNRS



*Restitution du centre monumental :
de bas en haut, l'extrémité du marché, le monument
à enceinte circulaire, les thermes du forum, le temple avec la place
à portique.
Aquarelle de M. Fincker et J.-M. Labarthe.*



*Hypothèse de restitution
et plan du macellum.
Dessins J.-L. Paillet.*



-- En 250, martyre de Saint-Saturnin près du Capitole. Mais la communauté chrétienne se renforce.

-- 413, la ville est prise par les Wisigoths qui l'abandonnent l'année suivante.

-- 418 : Constance installe les Wisigoths en Aquitaine en qualité d'alliés. Les grands propriétaires gallo-romains doivent leur céder une partie de leurs terres.

Par la suite, Toulouse devient capitale du royaume qui s'étend bientôt de Gibraltar à la Loire. 5 rois s'y succèdent qui prennent leur indépendance vis à vis du pouvoir romain.

-- 451 : Victoire de la coalition (où les Wisigoths entrent pour beaucoup) contre les Huns, aux Champs Catalauniques.

-- 455 : Théodoric II, roi des Wisigoths, désigne Avitus comme empereur en lieu et place de Pétrone Maxime.

-- 507 : Défaite des Wisigoths à Vouillé contre les Francs de Clovis. Les Wisigoths abandonnent Toulouse sans combat, ils perdent l'Aquitaine et Toulouse, ne conservant en Gaule que la Septimanie.

Saint-Bertrand de Comminges (quelques notes de la présentation de J.-L. Schenck)

Lugdunum :

La ville du dieu *Lug*, comme Lyon. On ne s'explique pas ce nom. Les habitants n'étaient pas des Gaulois et nulle inscription ne vient nous éclairer. *Lugdunum Convenarum* n'existe pas. D'abord *Lugduum* puis *Civitas Convenarum*. *Convenae*, le nom des habitants a fini par donner Comminges.

Situation :

Sur la Garonne, au carrefour de la voie Dax-Toulouse et des voies pyrénéennes N-S. La montagne et la plaine.

Ville sur les confins de l'Aquitaine et de la Narbonnaise, comme Lyon pour les trois Gaules. Peut-être faisait-elle partie d'abord de la Narbonnaise avant d'être sous Auguste rattachée à l'Aquitaine. Une vitrine pour la romanisation.

Création d'Auguste :

Création attribuée à Pompée mais, pour l'instant, pas de traces. Peut-être sur les collines ? Avant Auguste, le forum *boarium* = foirail, devant ce qui va devenir le *macellum*, le marché. Il y avait aussi débitage du bétail.

L'essentiel des bâtiments publics sont augustéens. Mais il faut avoir l'image d'une ville qui bouge, non d'une ville figée (cela n'existe pas, sauf pour offrir une vision commode, mais fautive, aux visiteurs). Donc réfections, réorientations, zones vides à telle époque, qui vont se construire ensuite, comme nos villes aujourd'hui.

Il y a eu un trophée et, sans doute, à côté, un autel, le tout célébrant les victoires d'Auguste ; c'est le début du culte impérial vers -15, au moment où se termine la pacification des Pyrénées.

Puis, à peu de temps de distance, dans les 20 premières années de notre ère, un temple; Il est orienté bizarrement; il tourne le dos au forum. En fait, celui-ci a ensuite été reconstruit à l'opposé, du moins la basilique a été construite de l'autre côté et le temple aurait donc dû s'ouvrir en direction de la basilique. On pense qu'il était dédié au culte impérial, peut-être aux petits-fils d'Auguste, comme à Nîmes.

Ce temple, précédé d'un autel, était exactement aligné sur la voie Dax-Toulouse. Tout ce quartier sud est exactement ortho-normé, tandis que le quartier nord présente des orientations différentes parce qu'il y a eu des époques diverses de construction.

Près du temple, la voie faisait une angulation marquée; il y avait là un croisement de voies; de là la colonne, que l'on a protégée ensuite par un mur circulaire et qui est peut-être un sanctuaire de carrefour.

Population :

Environ 5000 habitants.

Le camp militaire :

On ne sait pas l'expliquer. Bâti à la fin du IIe siècle après ou au début du IIIe, à une époque où il n'y avait pas de danger.

Il ne s'agit pas non plus de contrôler un passage dans la mesure où les cols pyrénéens sont mal commodes; en fait un seul est praticable pour les marchandises, celui de la Bonaigua mais il est élevé et impraticable l'hiver.

On a pensé à une garnison pour la douane, car on a retrouvé une inscription pour le 40e des Gaules. Ou alors plus vraisemblablement à un camp d'entraînement de nouvelles recrues: les Aquitains étaient réputés bons guerriers. On pouvait les entraîner sur place avant de les envoyer sur le Rhin ou le Danube.

Dossier établi par J.-F. Comps
(ont également participé à l'élaboration du projet
et à son bon déroulement : G. Castellvi,
B. Doutres et J. Roig).

*

* *

Agde

Exposition "La gloire d'Alexandrie"

L'exposition "La gloire d'Alexandrie" a été réunie dans une partie du Musée de l'Éphèbe, au Cap d'Agde. Elle s'est tenue au Petit Palais à Paris durant l'été 1998. Elle rassemble surtout des œuvres égyptiennes présentées pour la première fois en France mais aussi l'Éphèbe d'Agde.

L'exposition se divise en 7 salles présentant brièvement l'Alexandrie antique, des périodes précédant la création de la cité, au début de l'ère chrétienne.

La Basse Epoque

Dans la première salle, nous avons pu admirer des œuvres de la basse époque, c'est à dire la période postérieure à la fastueuse époque des Ramsès dont nous gardons une image glorieuse. A cette puissante Égypte, au rayonnement important, succède, au XIe siècle avant J.-C., une Égypte divisée entre le royaume du nord, gouverné depuis Tanis par Pharaon, et le royaume du sud, aux mains des prêtres d'Amon, à Thèbes. Même si la césure n'est pas franche, chaque autorité ayant besoin réciproquement de l'autre pour justifier son pouvoir, l'Égypte est néanmoins morcelée. C'est cette division qui facilitera les nombreuses invasions qui vont se succéder jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Au Xe siècle, les libyens venus de l'est prennent l'Égypte, puis le pays tombe entre les mains d'un peuple venu du sud, d'Ethiopie, les nubiens. Enfin, une dynastie locale, issue de Saïs, montera sur le trône d'Égypte au VIIIe siècle. Mais cette dynastie saïte sera de nouveau en proie aux invasions. En effet, en -525 les Perses (les Mèdes) vont envahir tout l'est de la Méditerranée et l'Égypte, mettant en péril du même coup l'autonomie des cités grecques d'Asie et de Grèce. Malgré ces nombreuses invasions, l'Égypte a su préserver son système dynastique, sa religion et sa culture, qui demeurent imperméables aux incursions.

Une des tables d'offrande présentées, qui est une table à libations, a été trouvée dans une sépulture. La forme est particulière. En effet, le caractère hiéroglyphique qui signifie "offrande", à savoir un pain posé sur une natte de lin, donne sa forme à toute la pièce. De plus le texte inscrit en symétrie sur les deux côtés de la table signifie que l'on souhaite au *kâ* du défunt, c'est à dire à son âme, tous les aliments du sud et tous les produits du nord. La distinction géographique qui est faite ici trouve son explication dans le texte de la

stèle de Naucratis (-IVe siècle). Naucratis est une cité qui a connu un essor bien particulier en Égypte au -VIe siècle. A cette date, le pharaon Amasis, qualifié de "philhellène" (aimant les Grecs ou Hellènes) concède aux Grecs l'autorisation d'installer un comptoir commercial, et un seul en Égypte, dans la ville de Naucratis. Des Grecs venant de Milet ou de Rhodes vont donc s'y installer, et apporter en Égypte du vin, des olives, de l'huile... Ils vont aussi exporter d'Égypte des produits précieux, du papyrus, du lin, de l'argile... La stèle de Naucratis se divise en deux. Dans la partie haute on peut voir une scène symétrique dans laquelle le pharaon Nectanebo offre à sa mère Neith d'un côté un collier d'or et de l'autre des aliments. Le disque solaire ailé duquel descendent deux cobras, coiffés respectivement des couronnes de Haute et de Basse Égypte, domine la scène. Le texte, qui occupe les trois quarts de la stèle, se divise en deux parties. A la suite de l'éloge du pharaon Nectanebo, se trouvent énumérés tous les produits qui transitent par Naucratis et dont le pharaon donne le dixième au temple de sa mère Neith alors divinisée.

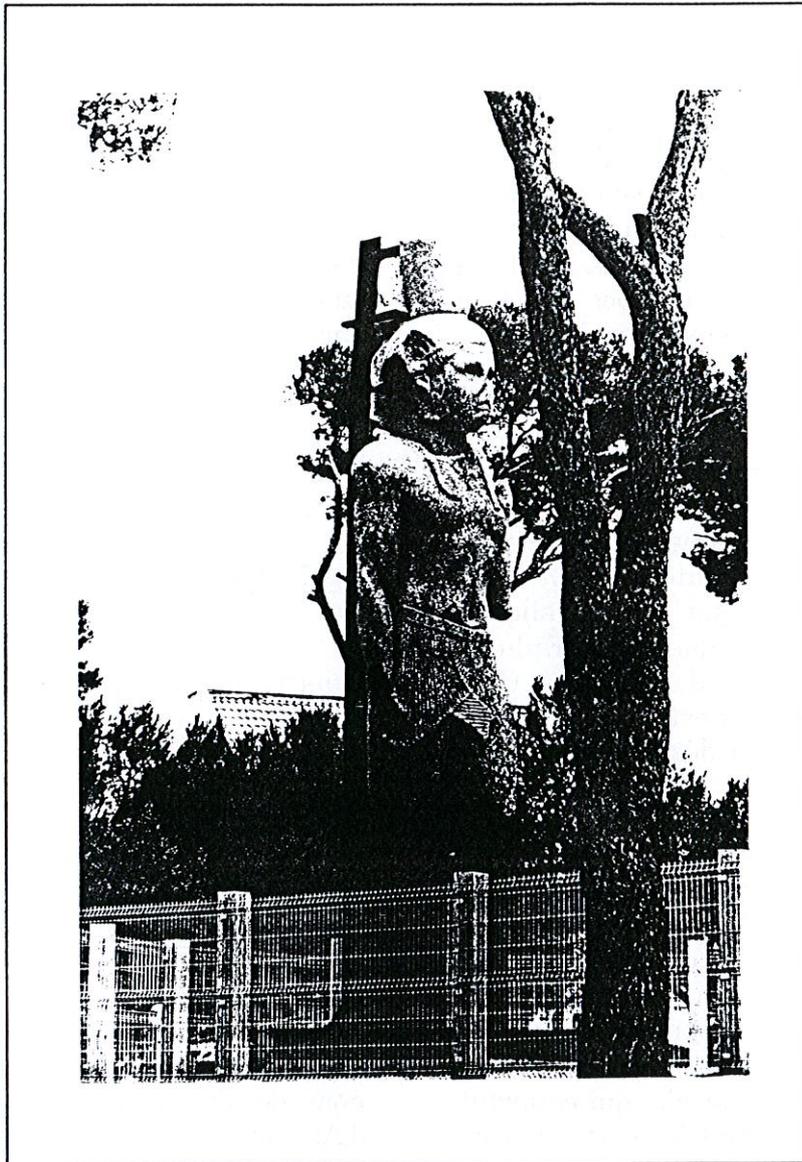
En fait, depuis l'arrivée des Grecs, le delta s'est ouvert aux produits méditerranéens, il est devenu un lieu d'échange par lequel transitent des produits exportés et importés. Le sud, par contre, bénéficie des crues du Nil qui procurent aux égyptiens les aliments indispensables au pays. Cela explique pourquoi cette distinction est faite entre les produits du nord et les aliments du sud.

Alexandre le Grand

Les Perses constituaient un danger à la fois pour les égyptiens, dont ils avaient déjà vaincu la résistance en -525, mais aussi pour les Grecs. (L'honneur suprême pour un grec, nous racontent les auteurs anciens, était de rougir la mer du sang des Mèdes). Aussi, en -338 une ligue réunissant tous les Grecs est créée. Elle a pour objet de vaincre l'ennemi Perse. Il s'agit de la Ligue de Corinthe. A sa tête, se trouve un chef, un *hegémôn*, qui est aussi roi de Macédoine, Philippe II de Macé-

doine. Ce dernier accomplit de nombreuses victoires sur les Perses jusqu'à sa mort. Lui succède alors son fils, Alexandre III de Macédoine. Les victoires de ce dernier s'accumulent, et, de chef des Grecs, il devient roi des Grecs, puis, peu à peu, maître de l'Asie et de toute la Méditerranée Orientale. Les armées macédoniennes pren-

dront Babylone et atteindront même l'Inde. En -331, Alexandre "libère" l'Égypte du joug perse. A cette même date, il décide de fonder une ville qui portera son nom : Alexandrie d'Égypte. (Alexandre aurait fondé jusqu'à 34 Alexandries au cours de sa campagne, dont Alexandrie du Caucase...).



Exposition La Gloire d'Alexandrie - le Colosse (cl. G.E.)

Alexandre fit l'objet d'un culte important jusqu'à la période romaine à la différence des Lagides dont le rayonnement n'a pas survécu à la fin de la dynastie. D'ailleurs, Jules César et Octave lui rendront hommage en se rendant dans son tombeau, la Séma, à Alexandrie. Ceci explique les nombreuses représentations

d'Alexandre, qu'elles soient en granite d'Assouan, pierre traditionnelle pour les représentations Lagides, ou en matériaux préférentiellement grecs, comme le marbre blanc.

Les attributs avec lesquels Alexandre est représenté dans la statuaire sont récurrents. La coiffure surtout est nette-

ment reconnaissable. En effet, les artistes utilisent souvent les 4 mèches qui partent du sommet du front et que l'on appelle anastolées, ou le reste de la chevelure que l'on dit léonide et qui tombe sur les épaules. De même Alexandre porte un diadème, symbole de la souveraineté macédonienne. L'Éphèbe d'Agde, qui a été trouvé dans l'Hérault à la hauteur de la cathédrale, possède ces attributs. De plus, Plutarque nous apprend qu'Alexandre aimait être représenté par le sculpteur Lysippe de Sicyone et la description qu'il fait des œuvres de cet artiste est semblable à l'Éphèbe. En effet, son attitude est typiquement grecque, le déhanché donne l'impression d'une position au repos. La tête est tournée vers la droite (à la différence des photos qui en ont été faites pour l'exposition et qui sont inversées). Ses yeux étaient faits de matériaux rapportés (pâte de verre...). Il est coiffé du diadème macédonien, il a des mèches anastolées et une coiffure léonide. Sur l'épaule gauche, il porte, enroulé ensuite autour du bras, le manteau macédonien que l'on appelle la *chlamyde*. Il semblerait donc que l'Éphèbe soit une représentation d'Alexandre. (Il a été nommé Éphèbe, c'est à dire jeune homme, car lors de sa découverte, on ne pensait pas qu'il pouvait s'agir d'Alexandre le Grand). Or, l'Éphèbe d'Agde correspondrait à la période fastueuse et opulente de la cité, (-IIe ou - Ier siècle), mais il pourrait aussi être une copie d'une œuvre plus ancienne. Ainsi, la hauteur de la tête correspond au 1/8e de la hauteur totale de l'œuvre. Cette proportion reprend un canon grec du IVe siècle avant J.-C. (à la différence du canon du - Ve siècle, qui équivaut à 1/7e du corps). Enfin, cette statue d'Alexandre témoigne du rayonnement de son culte en Méditerranée.

Un chercheur italien a récemment présenté une nouvelle hypothèse sur l'identité de l'Éphèbe. En fait, il part du principe que l'Éphèbe est représenté en taille réelle. Ainsi, il s'agirait d'un homme haut de 1,33 m. En fait, ce ne serait plus Alexandre Le Grand, mais le fils de ce dernier et de Roxane de Bactriane, nommé Alexandre IV, tué à l'âge de 13 ans par Cassandre. Mais le débat est lancé...

Une petite figurine en faïence a aussi attiré notre attention. Il s'agit d'une autre représentation d'Alexandre, qui devait, à l'origine, mesurer une vingtaine de cm de haut et dont nous ne possédons que la partie haute. Alexandre y est représenté avec les attributs cités plus hauts, mais il a également, autour des oreilles, deux cornes de bélier. En fait cette statuette d'Alexandre fait référence à un pèlerinage qu'il a fait à l'oasis de Siwah, pour consulter l'oracle d'Amon. Ainsi, en - 331 Alexandre, après avoir choisi le site pour créer sa ville, s'est rendu à Siwah pour connaître l'avis du dieu Ammon sur ce choix. Son voyage fut ponctué de phénomènes miraculeux, et, après la consultation de l'oracle sur lequel nous n'avons aucune information, on sait qu'Alexandre aimait se faire appeler fils du dieu Amon. Or, un des attributs de ce dernier était d'être représenté avec des cornes de bélier, symbole récupéré ensuite par Alexandre.

Les Lagides

La troisième salle est consacrée à la dynastie qui va succéder à Alexandre, les Lagides. Après avoir fondé sa ville, Alexandre part vers Babylone où il meurt en -323, d'une mauvaise fièvre semble-t-il. Il laisse un jeune fils, sous la tutelle d'un régent, et qui ne tardera pas à être assassiné. Puis ses généraux, les Diadoques, vont se disputer le pouvoir sur la totalité de l'empire. Or, ce dernier était divisé administrativement en satrapie, confiées à des fonctionnaires macédoniens. L'Égypte était alors gouvernée par un satrape du nom de Ptolémée de Lagos. A la mort d'Alexandre, son corps fut momifié et il fut décidé qu'il serait inhumé en Macédoine. Or, au passage de l'Égypte, Ptolémée fit saisir le corps et le fit inhumer à Memphis. Le régent lança alors une campagne contre l'Égypte, mais le Nil était en crue et il protégea l'Égypte. Ptolémée devint alors Ptolémée Ier fut le premier souverain de la dynastie des Lagides. Cette nouvelle dynastie, d'origine macédonienne se place en héritière et descendante d'Alexandre dont elle a récupéré le corps. Celui-ci sera transporté à Alexandrie par Ptolémée IV

qui le fera placer dans un tombeau : la Séma. Ainsi, les souverains lagides se présentent à la fois en roi grec, héritier d'Alexandre, mais aussi en pharaon égyptien et leurs représentations évolueront vers l'un ou l'autre des deux styles néanmoins totalement différents.

Ainsi, les deux têtes en marbre blanc représentant Ptolémée III en Dionysos Tauros et Bérénice II en Isis reprennent des attitudes typiquement grecques. D'une part, elles sont en marbre, et d'autre part le port de la tête est légèrement penché. Le visage de Ptolémée est orné des attributs de Dionysos, à savoir le bandeau ou *mitra* et les deux cornes de taurrillon. Le visage de Bérénice est doté des attributs d'Isis, c'est à dire des boucles de cheveux appelées lybiques. Ces deux statues sont dites acrolithes, seules les parties visibles (tête, mains et pieds) étaient en marbre, le reste du corps était en matériaux périssables, du bois probablement. Comme Alexandre, les Lagides vont faire remonter leur généalogie à des ancêtres divins. Déjà ils se disent issus d'une branche latérale de la famille de Macédoine, en vague cousins d'Alexandre, ce qui leur donne une première légitimité sur le trône d'Égypte. Puis, comme Alexandre, ils vont se dire descendant à la fois d'Héraclès et de Dionysos, d'où les représentations et les références fréquentes à ces deux dieux.

A côté de ces deux statues est exposé un Ptolémée en pharaon, dans une attitude hiératique, bras le long du corps, le signe de la vie ou *ankh* dans la main gauche. Il est coiffé du *némès* orné de l'*uraeus* et porte un ancien pagne ou *chendjit*. Les Ptolémées vont donc évoluer entre ces deux types de représentation : en roi grec quand il vont s'adresser à une population macédonienne et grecque, celle qui peuple notamment Alexandrie, et en pharaon égyptien quand ils vont s'adresser au peuple égyptien qui habite dans les campagnes. Il faut préciser également que pour asseoir leur légitimité sur le trône d'Égypte, les pharaons Lagides n'hésiteront pas à épouser leur propre sœur, comme il était de coutume dans les périodes précédentes, bien que cela constitue un tabou pour les Grecs. En fait, en épou-

sant leur sœur, les pharaons se plaçaient au-dessus du commun des mortels, ils prouvaient bien leur appartenance à une essence divine qui échappe aux lois de la nature auxquelles sont soumis les simples mortels.

La tête du colosse de Ptolémée IV en granite d'Assouan illustre une autre caractéristique des représentations Lagides. Le pharaon est ici coiffé du *némès*, doté de l'*uraeus*, et des couronnes de Haute et Basse Égypte. Les mèches de cheveux qui dépassent du *némès* sont des caractéristiques des représentations Lagides. Dans ce cas, les tempes sont également figurées. Cette pièce est aussi intéressante car le visage du pharaon est rond, bien en chair, presque poupon. En fait, les souverains Lagides, aimaient se faire représenter bien portants, voire obèses dans les cas extrêmes, pour symboliser l'aisance de la dynastie et l'opulence du pays. Cette attitude s'appelle la *tryphe* et elle a beaucoup choqué les romains à leur arrivée en Égypte, eux qui aimaient à se référer à la *mos majorem*, c'est à dire à la simplicité et l'ascèse de leurs ancêtres.

Alexandrie

Alexandre, après avoir consulté l'oracle d'Amon va fonder sa ville. Alexandrie se trouve entre le lac Mariout et la mer, devant l'île que l'on appelle Pharos. Homère dans l'*Odyssée* nous parle de cette île et nous explique comment Ménélas y a accosté et n'a pu en repartir en raison du calme des vents. Ménélas a dû s'emparer du roi de l'île, un certain Proutis, pour que celui-ci intercède auprès des dieux et que les vents se lèvent. Curieusement une légende égyptienne fait état de la même aventure. Dans ce cas, le roi s'appelle Pharaon, d'où le nom de l'île : Pharos.

L'archéologie a révélé une occupation ancienne sur le site d'Alexandrie remontant au XIII^e siècle avant J.-C., à l'emplacement du village égyptien qui deviendra un quartier d'Alexandrie et sous le nom de Rakhôtis. L'implantation d'Alexandrie s'est donc faite sur un ancien habitat égyptien.

La tradition nous raconte qu'Alexandre n'ayant pas de craie, prit de la farine et dessina le contour de la ville. Or, à ce moment des oiseaux posés sur le lac Mariout se sont envolés et ont fait partir la farine. Ce signe était, d'après les devins, un bon présage car il signifiait que la ville ne manquerait pas de ressources durant toute son existence.

Il est intéressant de noter que le récit de la fondation d'Alexandrie suit le même schéma que les récits de fondation des autres cités. Lors de la fondation de Rome, par exemple, il est possible de noter que Romulus avant de choisir le site de la ville a consulté les dieux pour connaître leur avis. Puis il va dessiner le tracé de la ville au moyen d'une charrue, dont il va lever le soc pour indiquer l'emplacement des portes. Comme Romulus, Alexandre a consulté les dieux puis a dessiné la cité au sol.

Alexandre s'est aussi appuyé sur l'architecte Deinokratès de Rhodes pour l'organisation intérieure de la ville. Alexandrie fut construite ex nihilo, ou presque, à partir d'un plan hypodaméen, c'est à dire un plan aux rues qui se croisent perpendiculairement. (On a longtemps attribué ce type de plan à Hypodamos de Milet qui a reconstruit le Pirée en - 475, puis Milet de la même manière. Mais ce plan aux axes orthogonaux existait bien avant, à Babylone, mais aussi dans les villes étrusques). Il faut préciser également qu'Alexandre avait pour précepteur Aristote et que ce dernier avait essayé de définir la cité idéale dans ses écrits. Pour lui, il était important qu'il y ait des rues droites, qui se croisent en angle droit et que celles-ci soient face à la mer pour que les vents assainissent la ville. Tout cela explique la morphologie d'Alexandrie. La ville fut ensuite ceinturée par un rempart, dont on ne connaît pas exactement le tracé, et qui résista jusqu'à l'invasion arabe (VIIIe siècle). Alexandre ne connut d'Alexandrie qu'un grand chantier.

L'île de Pharos était reliée à la côte par une digue de 7 stades de long, l'Hep-tastade. Cette digue divisait le port en deux : le grand port et l'Eunostos. La tour de Pharos fut construite par Sostratos de

Cnide vers -297. C'était à la fois une tour qui servait à indiquer la proximité de la côte, mais il s'agissait aussi d'une fortification. La tour a été reconstituée par H. Tiersch, à partir d'informations fournies par des mosaïques (Ostie), des petits objets (lampe en terre cuite), des pièces de monnaie... En fait le phare aurait eu une base carrée, un second étage octogonal et un troisième cylindrique ; il était considéré, durant l'antiquité, comme une des 7 merveilles du monde (classement peut-être réalisé par Callimaque). Il était visible à 50 km à la ronde et fonctionna tardivement. Au VIIIe siècle, le troisième étage s'effondra, il fut alors transformé en mosquée. En 1303, un manuscrit de Montpellier nous indique qu'il s'est écroulé en raison d'un tremblement de terre. Au XVe siècle, le sultan mamelouk Qaitbay y fit construire une forteresse. Le site sous-marin qui se trouve au pied de l'île porte d'ailleurs ce nom.

Le Serapeum est un autre point fort de la ville. Sous Ramsès, le culte du taureau Apis connut un essor notable, surtout à Memphis. Le taureau devenait après sa mort un Osiris. Ce culte devint peu à peu le culte d'Osoro-Apis jusqu'à ce que Ptolémée I décide de le transporter à Alexandrie. La tradition raconte que Ptolémée I aurait vu en songe un vieil homme qui lui aurait demandé de transporter ce culte à Alexandrie, ce qu'il aurait fait rapidement. Progressivement Osoro-Apis devint Serapis. Du premier sanctuaire construit par Ptolémée Ier il ne reste presque rien. Les plaques de fondation du second sanctuaire construit par Ptolémée III ont été retrouvées. Elles portent des inscriptions bilingues, en grec et en hiéroglyphes. Elles sont en or, en bronze ou en pâte de verre. Ce sanctuaire se développa pendant toute la période hellénistique.

Dans l'ensemble palatial se trouvait le Musée qui a fait la célébrité d'Alexandrie. Il fut construit par Démétrios de Phalère en -295. Créé sur le modèle du Lycée aristotélicien, ce centre était composé de laboratoires, de parcs, zoo... Ce lieu était un centre actif de recherche dans de nombreux domaines comme l'astronomie par exemple, avec Arsitarque de Samos qui mit

au point l'héliocentrisme (la terre tourne sur elle-même et autour du soleil) ou Hipparque de Nicée à qui l'on doit le nom de certaines étoiles et constellations. Pour la médecine, il faut citer Hérophile de Chalcedoine qui développa la dissection... Mais il y avait surtout dans l'enceinte du Musée, la Bibliothèque. Les Lagides ont cherché à en faire le plus important fond d'archives de l'antiquité en récupérant le maximum d'écrits. Ils iront jusqu'à confisquer les *codex* ou papyrus trouvés sur les navires, pour en faire des copies qu'ils rendaient ensuite aux marins. Très vite un fond considérable a été constitué, mais la bibliothèque était aussi un lieu de recherche et de traduction. C'est dans ce cadre que la première traduction de la Bible en Grec fut réalisée par 70 juifs. Il ne faut pas oublier qu'une importante communauté juive vivait à Alexandrie. Cette traduction s'appelle la Septante. C'est à ce moment que la Bible, qui est un des plus anciens livres historiques devint accessible aux non juifs (Elle avait déjà été traduite en araméen mais son usage en restait limité). La bibliothèque s'enrichit très vite, elle renfermait, d'après les sources, près de 700 000 volumes lors de sa destruction par un incendie en - 47.

En fait, Alexandrie était l'œuvre d'un fondateur glorieux, Alexandre, divinisé et au rayonnement religieux important en Méditerranée. De plus, elle s'est dotée d'un récit de fondation dans la tradition des récits mythiques des autres cités grecques, dans lesquels les dieux interviennent favorablement par l'intermédiaire de présages. Alexandrie est aussi une cité à l'urbanisation exemplaire, qui s'approprie une divinité "poliade", Sérapis, dont le culte va connaître un essor important.

Les alexandrins

Les Grecs ont dès lors la possibilité de loger et vivre dans une ville construite par un Grec et construite à la grecque comme la plupart de leurs cités. Ils vont peu à peu venir et peupler la ville. Seul, Rakhôtis, l'ancien noyau, reste habité par des égyptiens. La ville sera peuplée de grecs et surtout de macédoniens.

Ce que nous connaissons de cette première génération d'Alexandrins est tiré des nécropoles qui nous livrent le plus d'informations. Plusieurs types d'objets sont caractéristiques de leurs rites funéraires et, en premier lieu, les hydries (vases à 3 anses) qualifiées de Hadra (lieu de leur première découverte Crète). Ces urnes cinéraires, dans lesquelles étaient placées les cendres du défunt, appartiennent à un groupe bien connu dit du "peintre aux lauriers" en raison des feuilles de lauriers qui ornent les cols et les panses. L'une d'entre elles porte un *di pinto* indiquant le nom du défunt, à savoir Aristodémos. Ces vases étaient apportés de Crète à Alexandrie pour recueillir les restes des alexandrins défunts. C'est une des premières fois où un contenant est commercialisé à des fins funéraires.

De même, des statuettes de terre cuite, appelées tanagras ont également été découvertes dans les sépultures. Elles sont de plusieurs types. Il peut s'agir soit de femmes portant des tuniques (*chiton*) et des manteaux (*himation*) dont le drapé est notable, soit d'enfants à cheval ou debout portant le "béret" macédonien : la *causia*. La face de ces statuettes est moulée mais de manière grossière pour laisser au coroplaste le soin d'affiner son œuvre de sorte que chaque tanagra soit unique. Il semblerait que les modèles féminins s'inspirent de l'œuvre de Praxitèle : la Sophocléenne. Ce type de statuette est originaire de Béotie et, comme les hydries de Hadras, elles auraient été commercialisées à Alexandrie dans un but funéraire. Il est possible que, par la suite, des ateliers alexandrins aient repris cet artisanat, ce qui expliquerait la découverte d'un moule à Alexandrie.

L'art funéraire alexandrin est aussi représenté par deux stèles de type grec. Ainsi la stèle d'Isadora de Cyrène, représente une femme allaitant un enfant. Ceci est un thème grec couramment utilisé pour orner les tombes des femmes mortes en couches.

A travers ces diverses œuvres, nous pouvons donc conclure que la première génération d'alexandrins, issues de Grèce, va chercher à la veille de sa mort à retrouver

ses racines en se faisant inhumer ou incinérer selon leur origine. Il y a vraiment une recherche des traditions funéraires. A noter cependant que, si les grecs ont le choix entre l'inhumation et l'incinération, cette dernière constitue un tabou pour les égyptiens qui cherchent à préserver le corps après la mort.

Mais les grecs ne sont pas arrivés qu'avec leurs rites funéraires. Ainsi, Ptolémée II, très rapidement va instaurer des jeux en l'honneur de son père Ptolémée Ier, qui est alors divinisé sous le nom de Ptolémée Ier Sôter (Sauveur). Les jeux en Grèce ont une origine ancienne (- VIIIe siècle) et les plus célèbres à Olympie ou à Delphes, ont surtout un caractère panhellénique. Ils rassemblent, pour les affronter dans des épreuves sportives (lutte, course ...) et orales (déclamations ...), des grecs de toute la Méditerranée. Les *Ptolemaia* s'adressent aussi et presque uniquement à des grecs.

Il est donc possible de constater que, si la population de l'Égypte alexandrine a des origines et des cultures très différentes (égyptienne et grecque), comme nous avons déjà pu le pressentir à travers les représentations des souverains Lagides, la répartition géographique et sociale est nette. Ainsi, l'administration, les hautes charges seront confiées à des grecs et à quelques hauts dignitaires égyptiens, de manière à ne pas totalement les évincer de la vie publique du pays. Ces gens habitent Alexandrie. La campagne égyptienne et l'agriculture sont réservés aux égyptiens. Cette dualité dans la population est perceptible dans les pratiques funéraires, mais aussi dans l'organisation des cultes.

Les cultes à Alexandrie

Nous avons pu voir que les souverains Lagides faisaient remonter leurs origines à une vague parenté avec Alexandre, ce qui leur assurait une certaine légitimité, et au-delà, les rattachaient à la même généalogie, c'est à dire à Hercule et à Dionysos.

Ainsi Dionysos aura un culte assez bien représenté. Un petit satyre en terre

cuite très fine témoigne d'ailleurs d'une des aventures de ce dieu. Ce personnage a un manteau qui se gonfle au vent et il s'accroche à une outre. Or, lors de sa campagne indienne (car Dionysos comme Alexandre est allé jusqu'en Inde) son armée composée de satyres a dû franchir un fleuve, l'Hydaspe (l'actuel Jelhum). Les satyres ont gonflé des outres d'air et se sont ainsi jetés à l'eau pour traverser ce fleuve. La tradition veut qu'Alexandre ait du lui aussi traverser ce fleuve avec son armée, et l'utilisation des outres remplies d'air serait une technique macédonienne. L'association Alexandre/Dionysos est récurrente pendant toute cette période. Il est aussi associé à Hercule qui reste un célèbre voyageur.

De même les souveraines sont aussi associées aux déesses, et la plus courante est Isis. Ainsi, cette statue d'une déesse acéphale, dans une attitude égyptienne (bras le long du corps, jambe gauche en avant, le *ankh* dans la main droite...) porte aussi les attributs d'Isis: un châle à frange, noué au-dessus du sein droit au moyen du "nœud isiaque" et les boucles de cheveux qui tombent sur ses épaules et que l'on appelle libyques. Cette déesse-souveraine porte aussi à la main droite une corne d'abondance, symbole de la dynastie lagide qui fait référence à la *tryphe* que revendiquent les pharaons.

Isis est aussi associée au cours de cette période aux cultes de Sérapis et d'Harpocrate. Ces deux derniers ont eu une place croissante dans les pratiques religieuses des alexandrins. Nous avons vu quelles sont les origines de Sérapis dont le culte a été transféré à Alexandrie. Ce dieu, au nom exclusivement égyptien hellénisé au court de son déplacement, est représenté en dieu grec très proche des figurations de Zeus. Ainsi un buste en albâtre nous le montre barbu, le visage serein avec deux petites ailes au sommet du front. Ce dieu aux origines strictement égyptiennes a finalement été représenté sous une forme typiquement grecque. En raison de son origine, il a reçu un culte important de la part de la population égyptienne, et, en raison de son apparence peu à peu hellénisée, il a aussi reçu un

culte important de la part des grecs. En fait, on a longtemps cru que Ptolémée I qui était à l'origine du transfert du culte et aussi de son essor, cherchait à réunir alexandrins et égyptiens dans un même culte. Il semblerait finalement que son but ait été de donner une divinité poliade à Alexandrie, dont le succès n'avait pas été prévu. Mais l'essor de ce culte fut important, puisqu'il sortit du cadre de la cité et de l'Égypte pour s'étendre à toute la Méditerranée à l'époque romaine.

Harpocrate est une divinité qui connaît un premier essor sous Ramsès II. Il s'agit en fait d'Horus enfant dont la forme évolue et devint Harpocrate. Ce culte se développa sous les Lagides. Il est alors représenté en enfant, dans une attitude grecque (déhanché...), avec la chevelure de l'enfance, c'est à dire assez longue sur la nuque, le doigt sur la bouche, peut-être pour signifier le silence que doivent observer les religions à mystères et coiffé à l'égyptienne soit avec un *némès*, soit avec la double couronne de Haute et Basse Égypte, le *pschent*.

Isis, Serapis et Harpocrate vont constituer la triade, que l'on qualifie alors d'alexandrine et qui succède à celle d'Isis, Osiris, Horus.

Il faut noter aussi qu'Isis est, au cours des -IIIe et -IIe siècle, de plus en plus associée et identifiée à Aphrodite. En témoigne cette Isis-Aphrodite pudique qui représente Aphrodite, dans une attitude grecque, ramenant de son bras manquant son manteau. Sur sa tête se tient un faucon accouvé et un disque solaire, autre symbole d'Isis. Ici nous avons l'exemple d'un syncrétisme religieux. Mais, même si ce syncrétisme existe, témoignage d'une culture alexandrine, il faut néanmoins noter que les formes d'art et de culte égyptien d'une part et grec d'autre part subsistent. Une Aphrodite en argent était d'ailleurs exposée exemplaire typique de la statuaire grecque, alors qu'à son côté, une déesse égyptienne, représentée dans une attitude hiératique typiquement égyptienne témoigne aussi de la perdurance des styles locaux.

Alexandrie est un creuset de cultures et de religions, n'oublions pas l'import-

tante communauté juive, mais celles-ci ne se mêlent pas vraiment les unes aux autres, elles se juxtaposent et cohabitent, engendrant parfois quelques syncrétismes.

Les fouilles du phare

Les récentes fouilles sous-marines réalisées au pied de l'île de Pharos par J. Y. Empereur ont permis de découvrir des fragments de colosses en granite d'Assouan. Un buste de statue féminine a été remonté sur lequel on peut à peine apercevoir le drapé du châle noué sur le sein droit. Il s'agit très certainement d'une reine Lagide représentée en Isis. En 1995, le buste d'un pharaon dont la hauteur totale est d'environ 11 m et qui pèse aux alentours de 5 tonnes a été sorti de l'eau. Ce pharaon a la jambe gauche en avant, les bras le long du corps ; il est coiffé du *némès* et de la double couronne de Haute et Basse Égypte. Il porte un pagne ancien, le *chendjît*.

Ces deux colosses étaient placés devant le phare d'Alexandrie et figuraient le couple royal, symbolisant du même coup la puissance de la dynastie Lagide, devant la tour du Phare, important monument de la Méditerranée.

Ainsi, l'Égypte qui a toujours revendiqué la grandeur de son passé, et qui a su, malgré les invasions, protéger sa culture, ses traditions et sa religion, se trouve confrontée au IVe siècle à l'installation des Grecs. Le passage d'Alexandre en Égypte devait la libérer du joug perse, mais la création d'Alexandrie, qui n'avait pas pour destination première de devenir la capitale du pays, a cristallisé l'installation grecque. La fondation d'Alexandrie est présentée par la suite comme une fondation similaire à celle des grandes cités grecques. Elle possède son fondateur, divinisé, dont le passé mythique a eu un fort rayonnement en Méditerranée. L'organisation urbaine est elle-aussi exemplaire, avec des monuments qui reflètent la grandeur retrouvée de l'Égypte, comme le Phare (grandeur militaire) ou la Bibliothèque (grandeur culturelle). Même si la population alexandrine est surtout grecque, elle se juxtapose

pose à la population égyptienne qui reste cantonnée dans la campagne égyptienne. Mais cela oblige les Lagides à entretenir une double image, celle du Pharaon égyptien et celle du roi grec. Ils vont d'ailleurs toujours chercher à légitimer leur accession au trône, en se plaçant en successeur d'Alexandre d'une part, dont ils seraient de vagues cousins, mais aussi en revendiquant leur origines, issues d'Héraclès et de Dionysos. La population alexandrine, que l'on peut découvrir surtout par les fouilles des nécropoles, semble se tourner, au moment de sa mort, vers sa région d'origine, la Grèce, et réutilise les mêmes modes d'inhumation. De même les grecs vont emmener avec eux leurs traditions. Une des plus caractéristiques du poids de la culture grecque en Égypte s'exprime à travers les jeux, qui sont l'expression du panhellénisme, en Grèce mais aussi à Alexandrie. Enfin, peu à peu, Alexandrie se dote aussi de cultes qui lui sont propres et qui vont connaître un essor notable dans toute la Méditerranée. Alexandrie d'Égypte est devenu en peu de temps la capitale grecque de l'Égypte.

La visite de l'exposition au Cap d'Agde a été suivie de la visite de la ville d'Agde. Cette dernière, située dans un méandre du fleuve Hérault, est au nombre des plus anciennes cités du Languedoc Occidental (avec Béziers). Elle apparaît très tôt dans les sources, dès le III^e siècle avant J.-C. (Pseudo Scymnos). Elle est alors qualifiée de ville phocéenne. Plus tard, Strabon prétend qu'elle est un avant-poste fortifié de Marseille. (N'oublions pas que Marseille a été créée en -600 par les Phocéens,

un récit rédigé par Justin nous en rapporte la fondation). Au changement d'ère, les sources ne mentionnent plus la ville jusqu'au VI^e siècle après J.-C.

Par conséquent, les informations tirées des écrits anciens témoignent de l'importance des liens avec les Phocéens, et notamment avec les grecs de Marseille.

La ville a surtout été étudiée A. Nickels, puis, plus récemment, par D. Ugolini (CNRS, Centre Camille Julian).

Les fouilles archéologiques confirment les écrits. La plus ancienne occupation de la ville remonte au VI^e siècle avant notre ère, et les rapports avec les marseillais ont également été mis en évidence (amphores de Marseille). Les II^e et I^{er} siècle avant J.-C. sont caractérisés par de nombreuses réfections urbaines qui rappellent la richesse et de l'opulence de la ville. L'Ephèbe trouvé dans l'Hérault témoignerait du faste de la ville.

Au changement d'ère, l'occupation de la ville se raréfie. Comme les sources, les informations archéologiques témoignent d'un hiatus difficilement explicable.

Ce n'est qu'au VI^e siècle que la ville retrouve un éclat perdu. En effet, un évêque d'Agde, Sophronius, assiste à un concile tenu dans la basilique Saint-André (actuellement église Saint-André dans le bourg d'Agde). Cette information accroît la difficulté de l'interprétation de ce hiatus des I^{er} et V^e siècle après J.-C. La ville apparaît au début du VI^e comme un centre religieux important, déjà érigé en évêché.

Carole Duij

Notes de lecture

Les Chamanes de la préhistoire par Jean CLOTTES et David LEWIS- WILLIAMS

La découverte, à la fin du siècle dernier, d'un art animalier fort élaboré au fin fond de grottes profondes, après avoir étonné les premiers préhistoriens qui eurent du mal à en admettre l'ancienneté, ne manqua pas, dès le début, de poser le problème de son interprétation : pourquoi les chasseurs du Paléolithique supérieur, il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, allaient-ils s'enfoncer dans les ténèbres des cavernes pour exécuter, à la lueur d'un éclairage rudimentaire, ces figures animales qui nous laissent béats d'admiration (Altamira, Lascaux, Niaux, etc...) ?

On élimina rapidement une explication trop simpliste : le besoin de s'exprimer, à la manière de nos artistes modernes, le plaisir de peindre (théorie de l'art pour l'art). Ce serait prêter à des préhistoriques un comportement purement moderne. Même aux époques historiques, la jouissance esthétique ne suffit pas à justifier les merveilles de l'art grec ou les œuvres du Moyen Age : l'art n'est pas gratuit ; il était encore motivé par des intentions religieuses ou sociales.

Une autre explication prévalut alors, qui semblait étayée par des comparaisons ethnographiques : les artistes préhistoriques auraient représenté sur les parois des grottes les animaux qu'ils désiraient chasser, et auraient exercé sur ces représentations une emprise magique en les lardant de traits et en exécutant des rites d'envoûtement (théorie de la magie de la chasse mise surtout en avant par le célèbre abbé H. Breuil, le "pape de la préhistoire").

Las ! les représentations d'animaux lardés de coups ou blessés sont assez rares dans l'art des cavernes. De plus, le profes-

seur A. Leroi-Gourhan a pu démontrer, statistiques à l'appui, que les animaux figurés ne correspondent pas toujours à ceux dont les vestiges osseux dominent dans les restes de repas : ainsi le renne, abondamment consommé, est très rare dans les représentations pariétales. Par l'étude analytique de l'emplacement des différentes espèces animales représentées dans la grotte ainsi que des associations des animaux, il a cru pouvoir démontrer qu'il existait une démarche logique dans cet art animalier (théorie structuraliste) : ainsi, statistiquement, le cheval et le bison occupent la première place et les parois les plus importantes de la caverne leur sont réservées ; au contraire, les représentations de félins (tigres) ou autres carnassiers sont reléguées dans des diverticules ou au fond des galeries... Sur ces observations, fondées, il crût pouvoir avancer la théorie d'une répartition binaire des espèces animales, fondée sur le binôme masculin/féminin, qui serait à la base d'une vision mystique du monde animal et humain. Malgré la grande autorité intellectuelle de son auteur, cette théorie n'a pas fait l'unanimité parmi les spécialistes d'autant que les découvertes récentes de sites importants (grotte immergée de Cosquer en 1985, grotte Chauvet en 1994) n'ont pas confirmé ces répartitions statistiques.

Dans un ouvrage récent "Les Chamanes de la Préhistoire. Transe et magie dans les grottes ornées" (Le Seuil, 1996), notre ami et voisin, l'ariégeois Jean Clottes, conservateur général du patrimoine et président du Comité International d'Art Rupestre, et son associé, David Lewis-Williams, professeur d'archéologie cognitive à l'Université de Johannesburg et spécialiste d'anthropologie sociale (il a particulièrement étudié l'art et les croyances des Bushmen San, population résiduelle d'Afrique du Sud), proposent une nouvelle

vision des choses qui a quelques chances d'être plus proche de la réalité.

Les premiers voyageurs qui parcoururent la Sibérie, Marco Polo entre autres, racontèrent avoir été témoins de rites tribaux extraordinaires. Certains individus, accoutrés de vêtements et de parures étranges, parfois coiffés de ramures de cervidés, se livraient à des danses interminables au son frénétique des tambours, jusqu'à tomber en transes. Dans cet état second, ils prétendaient sortir de leur corps et pénétrer dans le monde des animaux-esprits avec lesquels ils pouvaient communiquer, ce qui leur permettait de connaître l'avenir et d'apprendre les rites nécessaires pour guérir les maladies. Un tel personnage fut présenté à la cour du tsar en 1705 : c'était un "chamane" de la tribu des Tungus sibériens. Ce terme de "chamane", "chaman" ou "shaman" fut étendu à tous les sorciers ou devins des autres régions du monde, pratiquant des rites similaires. Car on s'aperçut très vite que de telles pratiques étaient quasi générales dans les populations de culture archaïque, spécialement chez les peuples tirant de la chasse leur principale ressource alimentaire.

La faculté de passer, volontairement ou non, de l'état de conscience normal à cet état de conscience altérée (hallucination, extase...) est un fait neuropsychologique général. Laissons de côté les altérations profondes du psychisme provoquées par les maladies mentales. Tout être humain a fait l'expérience de cet état léger de conscience altérée où l'esprit "décroche" de la réalité : on est "dans la lune", on rêve éveillé. Les poètes et artistes du XIXe siècle ont volontairement cherché, dans l'absinthe ou la drogue, des "paradis artificiels" censés alimenter leur inspiration. On sait que la plupart des sorciers utilisent pour entrer en transe des plantes ou des champignons hallucinogènes ; le rythme lancinant des tambours et la danse menée jusqu'à épuisement arrivent à produire les mêmes effets (cf. les derviches tourneurs) ; le jeûne, l'isolement et autre pratiques d'auto-mortification (cf. les fakirs hindous) favorisent également

l'évasion, le passage dans le domaine "extra-naturel".

Entre le stade conscient et la transe profonde, on a observé des étapes caractéristiques de transition. Au premier degré de l'hallucination, le sujet a des visions de formes géométriques brillantes, zigzags, méandres, grilles, points lumineux, qui se succèdent, se meuvent, se transforment.

Dans un deuxième temps, il cherche à rationaliser ces visions ; entrent en jeu alors les concepts traditionnels : une forme ondulante sera interprétée comme un serpent ou la Voie Lactée ou l'arc-en-ciel ; une forme circulaire deviendra le soleil, etc... En état de transe profonde, le chamane se sent entraîné dans une sorte de tourbillon ou de tunnel au bout duquel il perçoit une vive lumière, avec le sentiment d'un voyage hors du temps et de l'espace (il plane, il vole), persuadé de pénétrer dans un monde supérieur, le monde des animaux-esprits chez les peuples chasseurs. Il s'identifie alors à sa vision : il devient lui-même l'objet ou l'animal que l'hallucination lui suggère, hallucination qui est évidemment conditionnée par le contexte culturel du chamane : ours ou phoque chez les Inuits (Esquimaux) ; antilope chez les tribus d'Afrique. Les Bushmen d'Afrique du Sud, étudiés par D. Lewis-Williams, pratiquaient encore récemment un art rupestre où l'on voit des êtres humains transformés en élans ou en antilopes dont ils possèdent la tête et les sabots : au XIXe siècle, les derniers artistes ont pu fournir aux ethnologues les interprétations de leurs oeuvres.

Tout en admettant qu'il est dangereux de chercher la solution au problème de l'art paléolithique européen dans ce rapprochement avec cet art africain que séparent plus de 200 siècles et des milliers de kilomètres, les auteurs de l'ouvrage pensent que c'est dans cette voie qu'on trouvera une explication. Les processus mentaux de cet *Homo Sapiens* qu'était l'Homme de Cro-Magnon n'étaient en rien différents des nôtres. Dans toutes les civilisations, les malades mentaux ont été considérés comme habités par des esprits surnaturels ; il était donc normal que le sorcier ou chamane cherchât à pénétrer

dans ce monde mystérieux par la transe ou les plantes hallucinogènes, pour en rapporter les secrets, deviner l'avenir ou les rites de guérison. La découverte, relativement fréquente dans des sites paléolithiques, de flûtes aménagées dans des tibias d'oiseaux, démontre que la musique n'était pas inconnue et l'on peut légitimement admettre que le rythme sourd d'instruments à percussion (tambours ou xylophones) devait accompagner danses et cérémonies de type chamanique.

L'art paléolithique européen nous offre quelques rares exemples de personnage mi-homme mi-animal. A la grotte des Trois Frères (Ariège), une peinture, haut placée, représente un être hybride homme par son attitude, ses jambes et son sexe, animal par sa tête hirsute couronnée d'une ramure de cervidé, ses pattes avant et sa queue. Dans la même grotte, c'est un être humain debout, à tête de bison, dans l'attitude incontestable du danseur. En Dordogne, la grotte du Gabillou offre une représentation gravée d'un être humain debout, à tête de bovidé et affublé d'une queue d'animal. L'art mobilier montre quelques exemples d'êtres composites : dans un site aurignacien du Jura souabe, un homme à tête de lion ; sur une plaquette osseuse incomplète du Mas d'Azil (Ariège), la gravure d'un homme à corps velu et tête et queue d'animal, etc.

Des rapprochements semblent s'imposer avec ce que l'ethnographie moderne nous apprend des cultures archaïques chamaniques.

Jean Clottes, spécialiste de l'art des cavernes, met en avant d'autres observations : la profondeur des grottes conçue comme accès au monde mystérieux des esprits animaux ; certaines figures animales qui semblent sortir de diverticules ou galeries secondaires ; l'utilisation des reliefs naturels de la roche par l'ajout de quelques traits, de quelques détails, comme si la paroi elle-même semblait livrer passage aux êtres et esprits venus de l'autre monde.

Il serait trop long de faire une analyse plus détaillée d'un tel ouvrage de 120 pages. On y trouvera, outre la nouvelle théorie, qui ne manquera pas de faire naître

critiques et mises au point, une multitude de judicieuses observations sur cet art des cavernes, qui est ici rappelé par quantité de magnifiques illustrations pleine page et grand format (30 cm x 26 cm). La lecture en sera agréable, même aux non-spécialistes de ces passionnantes questions.

Jean Abelanet

*
* *

Echos cerdans des presses toulousaines

Didier Galop, *La Forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées, 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*, Toulouse, éd. Géode, Laboratoire d'Ecologie terrestre et Framespa, 285 p. 250 F

Cette "contribution palynologique à une histoire de l'environnement pyrénéen" depuis 6000 ans décrit pour la Cerdagne (à travers les tourbières du territoire d'Enveigt), pour la haute Ariège et pour la Barousse, les grandes pulsations de l'humanisation des milieux montagnards. Grâce à l'étude palynologique de 11 tourbières d'altitude, les principales phases de transformation des paysages sont saisies dans une vision continue, depuis des premiers impacts néolithiques jusqu'aux périodes de plus forte pression qui, suivant les vallées, se situent soit au Moyen Age central soit durant l'époque moderne. Ces grands cycles, mis en relation avec les formes dominantes d'exploitation de chacun de ces milieux, dessinent et expliquent la formation de personnalités paysagères contrastées : Cerdagne pastorale, Haute-Ariège métallurgique, Barousse, vallée usagère.

Aline Durand, *Les paysages médiévaux du Languedoc (Xe-XIIIe siècles)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, 491 p. 230 F

C'est également une histoire de l'environnement, mais centrée cette fois sur une très courte période, et de ce fait très attentive aux conditions sociales de la création des paysages, que nous conte Aline Durand dans sa thèse dont la publication était attendue. Novateur à tous les égards, ce travail conjoint une analyse massive et en même temps très précise des textes - par la construction, dont la méthode est largement présentée, d'un fichier informatique - à l'analyse anthracologique de 19 sites archéologiques du Languedoc oriental. Tour de force donc, puisque l'historienne, familière des chantiers de fouilles, s'est aussi formée à la détermination des charbons de bois (au laboratoire montpelliérain de Jean-Louis Vernet), et manie avec autant d'aisance les sources écrites que les sources et les concepts naturalistes. Ce croisement constant des disciplines la conduit à retracer de façon très fine et concrète, mais aussi avec un souci pédagogique constant, ce qui fut l'une des phases décisives de la mise en place de nos paysages.

Concret, pédagogique et vivant, ces trois qualités ne sont pas les seuls traits qui rapprochent ce travail de celui qu'un fan-club grossissant plébiscite chaque jour davantage en Roussillon et ailleurs. Disons le tout net, si vous avez aimé *Les Celleres et la naissance du village en Roussillon*, vous aimerez *Les paysages médiévaux du Languedoc*. Car ce livre nous raconte, guetté du haut des arbres, aperçu depuis le fin fond d'un bois qui s'étirole, regardé enfin dans le champ large des terroirs, ce modelage décisif de notre environnement qu'Aymat Catafau a si bien su nous faire revivre en se plaçant, lui, au cœur des villages.

Benoît Cursente, *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale (XIe-XVe siècles)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, 605 p., 260 F.

J'ai tout juste feuilleté cet ouvrage que je viens seulement d'acheter. Mais si j'y ai investi une somme qui, cumulée aux autres, devient finalement rondelette, c'est que je savais un peu de quoi il allait nous parler et m'en régaler d'avance. Nous

sommes ici encore au cœur des préoccupations de l'historien à travers la question de la genèse des villages et je laisserais volontiers la parole à Aymat pour en faire une analyse de ce point de vue. Moi, c'est en montagnarde d'adoption et coiffée de ma casquette d'ethnologue en "herbage", que je tenais à signaler cette parution. Car de ces deux points de vue et faisant d'une pierre deux coups, cet ouvrage éclaire, enfin, des questions essentielles pour l'histoire de notre massif : celle des origines de la maison (la *casa* chez nous).

Jean Guilaine et Alain Aigoïn, (avec la participation de Jean Abélanet pour les Pyrénées-Orientales) *Au temps des dolmens*, Privat, 1998, 166 p., plus de 100 photos couleur, 195 F.

Surtout, ne vous fiez pas au titre qui ne reflète en rien l'originalité de l'ouvrage. Le vrai nom du livre se trouve à la page 135, "Dolmens du soleil", et dit tout autre chose de la beauté et de la lumière qui animent ces pages. Car s'il fallait qualifier d'un trait ces dolmens, sans doute suffirait-il de dire qu'ils sont nôtres : ce sont les dolmens du Sud, "des Alpes méridionales aux Pyrénées, du Quercy ou de l'Ardèche à la mer", qui sont ici pour la première fois réunis. Certes nous savions la richesse mégalithique du Sud de la France, celle en particulier de notre département. Mais jamais encore un ouvrage n'avait ainsi dressé, à l'échelle du Midi, le panorama complet de "ces vieilles architectures de pierre".

La force du livre réside d'abord dans sa poésie, qui naît du dialogue constant qu'entretiennent l'image et le texte. Les archéologues de la région sont nombreux à connaître le travail photographique d'Alain Aigoïn qui nous livre ici plus d'une centaine de ses clichés. On devine quelle longue et patiente intimité fut nécessaire pour saisir ainsi la solitude millénaire des stèles dressées, l'harmonie des dolmens et des paysages, le regard perdu des statues-menhir. Il faut aussi une grande familiarité, cultivée par des décennies d'étude, pour raconter ce patrimoine comme le fait ici Jean Guilaine : une écriture épurée, dépouillée de tout jargon technique et qui

s'efface, simple médiatrice, devant le témoignage des monuments eux-mêmes.

L'ouvrage eût perdu à se borner aux seules manifestations mégalithiques. Produits d'une culture déjà paysanne qui cherche à signifier son enracinement, ces tombeaux et ces stèles ne peuvent se comprendre que par un retour au monde des vivants. Une deuxième partie éclaire donc, avec la même réussite esthétique, ce quotidien des sociétés méridionales du Néolithique final et de l'Age du cuivre : habitats, poteries, lames de pierre, parures, vêtements, et même sons et musiques, évoqués à partir des flûtes, trompes et cornes d'appel.

Les auteurs auraient sans doute pu s'en tenir là. Mais un dernier volet, "Itinéraires mégalithiques", transforme ce livre d'art en un guide tout terrain : une notice de deux à trois pages par département, confiée, chaque fois, au meilleur spécialiste (Jean Abélanet pour les Pyrénées-Orientales) propose un choix de 5 à 10 dolmens dont les voies d'accès, l'architecture et les contextes archéologiques sont décrits précisément. De la Balma del Moro, à Laroque-des-Albères, au dolmen des Fades à Pépieux, dans l'Aude, des hypogées provençaux aux cromlechs gardois, on se prend alors à échafauder, dans les délices d'une rêverie qui n'a plus rien d'impossible, des dimanches néolithiques aux promenades enchantées.

La cohérence et la complémentarité de ces différents chapitres font de ce livre d'une grande beauté beaucoup plus qu'un simple "beau livre". Émanant d'amis que l'on sait de très longue date restés fidèles, il est le premier grand plaidoyer, émouvant, juste et percutant, pour un patrimoine exceptionnel encore étonnamment délaissé, étonnamment menacé.

Christine Rendu

*

* *

Guilaine, Langaney, Clottes : trois lumineux dialogues sur l'aventure humaine

D'un livre que l'on ferme à regret parce qu'on l'a trop vite lu, il reste encore dans l'air comme une petite musique, un parfum ténu, une note légère et profonde qui flotte dans le sillage des mots. Elle est l'esprit du livre et son dernier plaisir.

Le ton de *La plus belle histoire de l'homme*, vous l'aimerez d'emblée. Parce qu'il est à cent lieues des interviews bâclées et des fausses confidences, parce qu'il est celui, sincère et direct, des conversations les plus essentielles, les plus simples et les plus nécessaires : c'est le ton de la confiance qui s'installe, immédiate et durable, entre un adulte qui sait et un enfant qui questionne.

L'enfant, c'est Dominique Simonnet, rédacteur en chef à *L'Express*. On le devine, comme ceux qui nous entourent, vif et rieur, intelligent mais sans prétention, hardi par curiosité. Il a posé pour nous toutes les questions, "surtout les plus naïves, (...), car ce sont les plus pertinentes". Les adultes, ce sont trois grands savants de notre temps, mais aussi trois excellents pédagogues, spécialistes, chacun à sa manière, chacun pour une époque, chacun sur une approche, de l'histoire de l'homme. Ne croyez pas qu'ils vont dérouler, une fois encore, la litanie des ancêtres. Non, ils nous surprennent, peut-être parce que c'est nous qui les surprenons, grâce à leur interlocuteur candide, dans le cours de leurs réflexions.

La règle du jeu, c'était d'abord d'expliquer, à la fois les connaissances et les méthodes, sans jargon, mais sans occulter pour autant les incertitudes. Trois dialogues donc, trois entretiens passionnants et fluides, explorent les trois conquêtes : les trois actes de cette aventure humaine. Acte 1, André Langaney, généticien, retrace le peuplement de la planète ; on croyait connaître, on redécouvre : la nouvelle définition de l'homme et sa lente odyssee, la parenté complexe des langues et des populations, les conséquences inattendues du métissage. Acte 2, Jean Clottes explique la naissance de l'art pariétal et la con-

quête de l'imaginaire ; ici aussi, tout est connu et pourtant renouvelé, par les découvertes récentes (grottes Cosquer et Chauvet) et les apports de l'ethnologie. Acte 3, Jean Guilaine décrit la conquête du pouvoir, "pouvoir sur la nature et pouvoir sur les hommes" et "l'engrenage de la civilisation".

Ce dernier acte, parce qu'il fut trop longtemps méconnu et sous-estimé, constitue sans doute le plus bel apport de ce livre. Cette étape est pourtant la plus proche dans le temps, et devrait à ce titre nous être familière : ces nouveaux comportements humains, qui naissent vers 10000 ans avant le Christ, ce sont les nôtres, et la série de transformations rapides qui se produit alors (apparition des villages et sédentarisation, invention de l'agriculture puis de l'élevage), montre des hiérarchies et des inégalités (naissance des villes puis des États) et dessine, en l'espace de quelques millénaires, la quasi-totalité de notre héritage. Mais jamais on ne nous avait dit si nettement que le fait ici Jean Guilaine l'importance de ce bouleversement, expliqué si clairement ses processus et ses enjeux : cette mutation néolithique, on ne peut plus l'ignorer, s'inscrit au cœur de notre identité, de nos rapports avec la nature et de nos rapports sociaux. Elle est déjà l'histoire.

La proximité -"la complicité"- que Jean Guilaine tisse entre ce passé et nous, invite spontanément, en forme d'épilogue, à un débat qui met en cause l'avenir. Ici le savant se livre un peu, s'éloigne de son domaine de recherche pour l'éclairer de ses doutes, de ses espoirs, et du sens profond qu'il attribue aux choses. Ce faisant, il nous touche plus encore et nous intègre à sa démarche. Car ce que nous découvrons alors, c'est que son projet est d'abord le nôtre, c'est-à-dire, depuis des temps ici aussi très anciens, celui de l'espèce humaine : se connaître un peu soi-même, pour tenter d'infléchir son destin.

A. Langaney, J. Clottes, J. Guilaine, D. Simonnet, *La plus belle histoire de l'homme*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 180 pages, 95 F.

Christine Rendu

*
* *

Marcel JULLIAN : *Le roman de l'homme, la Préhistoire*
Ed. Albin Michel, 1997, 327 p.

Henry de LUMLEY : *L'homme premier ; préhistoire, évolution, culture*
Ed. Odile Jacob, 1998, 247 p.

A un an d'intervalle, deux auteurs également connus, l'un journaliste et l'autre spécialiste, nous proposent chacun un ouvrage de vulgarisation sur la préhistoire. La préhistoire est à la mode, c'est un fait. Et s'il est un pays où elle se porte bien, médiatiquement parlant, c'est la France, son lieu de naissance ou, pour ne pas être chauvin, son principal berceau.

C'est justement sur ce thème de l'histoire de la préhistoire que s'articule l'ouvrage de Marcel Jullian. Un séjour en Périgord a déclenché chez lui une passion à l'origine d'une série télévisée de 15 épisodes, et accessoirement d'un livre. Son propos a été de raconter "le roman de l'homme non point dans l'ordre présumé de ce que nous croyons être son interminable itinéraire sur notre planète, mais dans l'ordre des découvertes que les hommes de l'histoire ont faites, souvent au prix d'être "traités de fous" (p. 324). Je n'ai pas vu les films (diffusés sur la Cinquième chaîne) mais ai ouvert avec intérêt le gros ouvrage qui en reprenait l'argument. En quinze chapitres aux titres conformes à ceux des films (Baie de Somme, année 1847, Tempête sous deux crânes, L'homme qui vient d'Afrique, Les morts enterrent les morts, De la horde à la cité...) l'auteur nous livre une masse impressionnante de données et d'anecdotes sur cette "science jeune qui a, à peine, plus de cent cinquante ans" (p. 324). L'ouvrage est de lecture agréable, abordable au plus large public car les termes trop techniques sont exclus ou alors expliqués, et le fil conducteur - la chronologie des découvertes - est facile à suivre. C'est pourquoi on peut regretter que de trop nombreuses erreurs et

confusions viennent gâcher le plaisir de ceux qui ont quelques connaissances en la matière. L'auteur dit pourtant avoir consulté les spécialistes et précise que "les plus grands des préhistoriens (...) l'ont encouragé et aidé". Il faut croire que le manuscrit ne leur a pas été soumis car la plupart des fautes, en général mineures, auraient pu être corrigées. J'ai procédé à une relecture, crayon en main, et ai envoyé à l'auteur un catalogue des corrections à apporter. Dans une lettre manuscrite, Marcel Jullian en a accusé réception avec beaucoup de courtoisie : "... je vous exprime ma reconnaissance pour le mal que vous vous êtes donné pour détecter et corriger certaines des erreurs de l'ouvrage ; j'ai mis de côté votre liste en attente d'une réimpression. J'ai attrapé le goût forcené de la préhistoire humaine voici moins de quatre ans..."

Je n'infligerai pas au lecteur cette liste, non exhaustive, qui comporte quatre pages dactylographiées mais donnerai à titre d'exemple ce qui a été relevé dans les pages consacrées à la Caune de l'Arago.

On dit la grotte - ou caune - de l'Arago et non *d'Arago* (p. 170). Ce toponyme est bien antérieur au *grand savant libre* François Arago (p. 176). Elle est fouillée depuis 1964 par Henry (et non *Henri*, il tient beaucoup à la graphie anglaise !) de Lumley et son épouse, docteur ès sciences et docteur en médecine (et non *chirurgien* p. 183) ; la première mandibule a été trouvée en 1969 (et non 1964, p. 176). C'est dans le sol "G" (et non L) qu'ont été découverts la plupart des restes humains. En 1971, découverte d'un fragment crânio-facial, qui ne s'adapte pas à la mandibule de 1969 (ni à celle de 1970) mais au pariétal trouvé lui en 1979. Les roches employées pour fabriquer les outils ne proviennent pas de lieux d'extraction le plus souvent distants d'une trentaine de km de la grotte (p. 179) mais distants au maximum d'une trentaine de km. Le plus souvent, les roches viennent du lit du Verdoube, en contrebas de la grotte... Ont été utilisés le quartz et le quartzite (et non *corzite*, p. 179). L'occupation de la caune ne se situe pas entre 450 000 et 400 000 ans (p. 179) mais entre 700 000 et 100 000 ans. On a trouvé des indices de combustion dans les planchers stalagmitiques postérieurs à 400 000 ans (contrairement à l'affirmation de la p. 187).

Que les lecteurs de la première édition - surtout si ce sont des étudiants ! - évitent de se fourvoyer.

On ne présente pas Henry de Lumley, surtout dans les Pyrénées-Orientales où il œuvre depuis un bon tiers de siècle, avec les résultats que l'on sait : le site de Tautavel connu mondialement, un Musée et un Centre de Recherche qui ont profon-

dément changé cette petite commune, avec des retombées économiques et scientifiques sur toute la région. Si le professeur de Lumley a publié, ou coordonné la publication, de nombreux ouvrages scientifiques, il ne nous avait pas encore donné d'ouvrages "grand public". Voilà qui est fait avec *l'Homme premier* dont le titre ne peut qu'être un clin d'oeil en direction du président de la République et de son grand projet de "Musée des Arts Premiers"...

D'après sa pagination et sa typographie, ce livre équivaut à la moitié de celui de Marcel Jullian ; les deux ouvrages sont finalement complémentaires car la Préhistoire est présentée ici selon la chronologie. Du chapitre 1 "Des bipèdes arboricoles" qui traite des Australopithèques pré-humains datant de plusieurs millions d'années (6 dans l'état actuel des recherches) au chapitre 10 "l'Age des Métaux", sont évoquées les grandes étapes de l'aventure humaine. Qui est *l'homme premier* dans cette longue succession ? Tout est affaire de définition, et pour Henry de Lumley "le premier homme", titre de son deuxième chapitre, est *Homo habilis*, avec une ancienneté de 2,5 millions d'années dans la vallée de l'Awash (Éthiopie).

Nous n'avons pas la prétention de vouloir faire la leçon à un éminent collègue mais, comme pour l'ouvrage de Marcel Jullian, une relecture finale - à laquelle l'auteur n'a manifestement pas eu le temps de procéder - aurait fait disparaître les "scories" qui relèvent pour la plupart de fautes de style, voire de frappe. En voici quelques exemples.

Des répétitions alourdissent le texte : L'hypothèse d'un pont continental permettant le peuplement du Japon est exprimée p. 120 et de nouveau p. 121. Chez les Hommes modernes, le *front haut* formant une *paroi verticale* au dessus des orbites est mentionné deux fois à dix lignes d'intervalle (p. 152). Autre répétition : Nous lisons p. 153 : *les Néandertaliens ont disparu assez brutalement vers 35 000 ans et ont été remplacés par des Proto-Cro-Magnons*. et p. 154 : *ces Proto-Cro-Magnons ont submergé aux environs de 35 000 ans les Néandertaliens et les ont remplacés assez brutalement*. (p. 154). Une faute de frappe qui peut induire en erreur est *coniformes* (p. 237) pour *corniformes* (signes cornus) du mont Bégo. Sounguir n'est pas en *Biélorussie* (p. 163) mais en Russie, de même que Kostienki qui n'est pas en *Ukraine* (p. 171). C'est la Nouvelle-Guinée et non *Sumatra* (p. 180) qui fait partie du continent du sud (Sahul) ; dire que *les Mammifères n'ont jamais atteint ce continent* revient à exclure de cette classe les Marsupiaux, Mammifères métathériens... Les six

calottes crâniennes exhumées à *Choukoutien* (il est préférable d'utiliser aujourd'hui la transcription pinyin *Zhoukoudian*) ne sont pas *intactes* (p. 64) puisque leur trou occipital a été systématiquement agrandi. A propos de la domestication du feu, nous lisons que le front d'*hominisation* de la planète s'est considérablement agrandi (p. 120) : *humanisation* ou *occupation humaine* seraient des termes plus appropriés pour qualifier l'extension des zones habitées. Quelques expressions sont ambiguës comme *la Corse n'a pas été habitée au Quaternaire* (p. 68) : si, elle a été habitée, mais seulement à l'Holocène... ou *Le Magdalénien n'atteint pas la Méditerranée* (p. 161) : la grotte de la Crouzade, près de Narbonne, est à 2 km du golfe du Lion et le Magdalénien y est bien présent, ainsi que dans de nombreux sites littoraux ibériques, jusqu'à Gibraltar inclusivement. L'abaissement du niveau des océans résulte du stockage de l'eau sous forme de glace mais la quantité stockée *sur les hautes montagnes continentales* (p. 136) est *infime* par rapport à celle des inlandsis (cela est énoncé correctement p. 179). *Le Préboréal, qui va de 8200 à 6200 av. J.-C. (...) période de transition entre les dernières périodes froides (...) et les prémices de réchauffement postglaciaire* (p. 188) : en - 6200, on n'en était plus aux prémices !

Ce ne sont là que des broutilles, et nous préférons porter notre attention sur quelques points qui prêtent à discussion.

Le principal à nos yeux est une vision très "européocentrique" de la Préhistoire mondiale. Cela n'est pas apparent dans les premières pages, où pourtant, dès la figure 1, les civilisations préhistoriques mentionnées, à partir du Paléolithique supérieur, n'existent qu'en Europe occidentale (p. 13). Le fait est de plus en plus perceptible dans la progression de l'ouvrage, bien que des incursions périodiques hors de notre continent rétablissent un semblant d'équilibre. Que l'on comprenne notre propos : il n'est pas question de reprocher à l'auteur de s'appuyer sur une trame, chronologique et culturelle, définie initialement dans le "berceau de la préhistoire" mais bien de laisser entendre qu'il y a là le creuset (voire le moteur) de toute l'évolution humaine. Dans un ouvrage court et synthétique, il n'est évidemment pas possible de passer en revue les innombrables civilisations préhistoriques qui se sont épanouies un peu partout sur la planète... Pourquoi alors ne pas le dire et, pour reprendre le cas de la figure 1, ne pas préciser que la colonne centrale concerne les civilisations préhistoriques en Europe ? Si les incursions vers la Behringie, le Japon, la Chine, etc. sont réelles et bienvenues, un grand absent (sauf pour les stades initiaux, incontournables) est l'Afrique. Le scénario d'un continent "entièrement colonisé" préalablement à la

sortie de l'*Homo erectus* de son berceau (proposé p. 52, repris p. 56 puis p. 58) doit être fortement modulé. Des affirmations comme l'invention de la technique Levallois en Europe (p. 116) ou l'existence du Moustérien au sud du Sahara (p. 142) sont très discutables. Quant à la possible origine africaine de l'*Homo sapiens*, avec relais proche-oriental avant une migration tardive en Europe, c'est une éventualité qui n'est même pas évoquée...

Autre point de discussion, certaines contradictions apparues avec les progrès des recherches et la mise en oeuvre de nouvelles méthodes de datation. Là aussi nous ne prétendons pas apporter des réponses mais une formalisation des interrogations éclaircirait le débat. Donnons deux exemples. Le biface est réellement une invention, avec émergence des notions de symétrie et de standardisation dans l'outillage. Quand et comment est-il apparu ? Nous lisons qu'à Ubeidya, à l'est du lac de Tibériade, a été exhumée une industrie archaïque de bifaces datant d'environ 1 600 000 ans (p. 58). Un peu plus loin (p. 69) il est dit que c'est vers 1 200 000 ans, en Afrique de l'Est, que des *chopping-tools* passent progressivement à des bifaces... Imprécision de la chronologie ou mises au point indépendantes ? Une autre question qui agite actuellement les milieux préhistoriques concerne le début du Paléolithique supérieur en Europe, ses modalités et sa datation. Le lien avec la présence de l'homme moderne est très généralement reconnu. L'auteur ne s'inscrit pas en faux en écrivant : "ces *Homo sapiens sapiens*, qui font leur apparition en Europe occidentale dès 38 000 ans d'après les dernières datations au carbone 14, vont être les créateurs des civilisations dites "du Paléolithique supérieur" (p. 152). Mais quelques pages plus loin, on lit : "la plus ancienne (civilisation du Paléolithique supérieur) est l'Aurignacien, compris entre 30 000 et 26 000 ans..." Que s'est-il donc passé entre 38 000 et 30 000 avant notre ère ? A défaut de répondre à la question, pourquoi ne pas la poser ?

Terminons par un point de détail, qui pourtant intéresse particulièrement les lecteurs de la région, celui de l'origine

des recherches dans la Caune de l'Arago. Un chapitre complet est consacré à ce site majeur du Paléolithique ancien européen. Relisons l'auteur : "J'ai pénétré pour la première fois dans la grotte en mai 1963, conduit par des préhistoriens et des spéléologues amateurs de la région, Jean Abelanet et le docteur Rigaud parmi d'autres, qui avaient ramassé à même le sol quelques ossements et quelques outils taillés" (p. 79). Qu'il me soit permis de compléter ce début du chapitre. Je tiens des deux amateurs cités "parmi d'autres" les éléments suivants. En 1948, Jean Abelanet a observé, dans la grotte, des pierres taillées - essentiellement des quartz - alors que l'archéologue de la ville de Perpignan Georges Claustres, prospectant le site peu de temps auparavant, n'avait noté que des vestiges protohistoriques. Il n'a procédé qu'à des ramassages de surface mais en a parlé autour de lui. Ce qui a provoqué à la fin des années 50 les premières "fouilles" : la tranchée creusée par les frères René et Paul Ribes dans le secteur méridional du porche (on saura plus tard que le pic est passé à 20 cm du crâne...) et le cratère creusé par un enseignant, Pierre Saunié, dans le plancher stalagmitique du fond de la grotte. En 1963, Jean Abelanet et un tout jeune chercheur, Jean Guilaine, ont souhaité obtenir des autorisations de fouilles (selon la loi Carcopino, promulguée en 1941 et encore peu appliquée). Le Directeur des Antiquités Préhistoriques de l'époque, Max Escalon de Fonton, leur a suggéré de s'initier préalablement aux méthodes modernes de fouilles (carroyage, tamisage etc.) en participant à des chantiers en cours. Deux préhistoriens du CNRS, un paléolithicien, Henry de Lumley et un néolithicien, Jean Courtin, effectuaient alors des recherches dans la vallée du Verdon (Alpes de Haute Provence). C'est ainsi que Jean Abelanet, qu'accompagnait Jean Guilaine, a connu Henry de Lumley en passant quelques jours sur le gisement de la Baume-Bonne. La faune de cette grotte étant en très mauvais état de conservation, Abelanet a parlé à Henry de Lumley du site roussillonnais où, à une industrie qui lui paraissait comparable, étaient associés des restes osseux très bien

conservés. La Caune de l'Arago se trouvant dans le Midi méditerranéen, secteur de thèse du chercheur du CNRS, celui-ci est venu à la première occasion reconnaître le site, conduit par Jean Abelanet. C'est alors qu'il a fait connaissance avec les préhistoriens et spéléologues amateurs de la région...

Cette rétrospective n'a pour but que de rendre à César ce qui est à César, en l'occurrence à Jean Abelanet la primauté de l'observation d'une industrie lithique - mais pas des fouilles, clandestines ou programmées...- et de la communication de cette découverte inédite à un chercheur professionnel, et à Henry de Lumley l'intuition d'avoir soupçonné la valeur du renseignement en allant rapidement le contrôler sur place, et d'avoir ouvert, moins d'un an après sa première visite, un chantier de fouilles. On ne peut que féliciter les deux co-auteurs de cette aventure laquelle, trente cinq ans après, n'est toujours pas terminée.

Cyr Descamps

*

* *

Quelques propositions de lectures

Tout d'abord, signalons une curiosité qui a de fortes chances d'être passée inaperçue, à savoir la revue *Voix domitienne*. Il s'agit du Bulletin de la Société Littéraire de la Poste, dont le double numéro 29-30 de 1998 constitue un *Spécial Pyrénées-Orientales* qui succède très honorablement à celui consacré à l'Aude. Éclectique et bien illustré, le contenu mélange de nombreuses contributions sur les traditions populaires, l'ethnologie, les sciences naturelles, l'histoire, l'archéologie, la littérature, les arts (y compris la gastronomie ...). C'est là bonne auberge qui mérite le détour et j'ai fort apprécié, entre autres, l'article de J. Abelanet nous conviant à la table de l'Homme de Tauta-

vel, non sans un zeste d'humour, celui d'A. Catafau et d'O. Passarius nous offrant sur un plateau la longue durée du terroir de Laroque-des-Albères et, pour finir, cette savoureuse anecdote pastorale, rocailleuse à souhait, rehaussée d'une pointe de passion pour l'alpage (et nappée de crottin de brebis !), qui nous est concoctée de main de maître par C. Rendu (l'ouvrage peut se commander pour 60 F -mais en franchise !- à la S.L. des P.T.T. de l'Hérault COS, 17 rue Rondelet, Montpellier. Il se trouve également dans notre bibliothèque au dépôt).

Nous sommes nombreux à penser que les revues locales de qualité sont précieuses. Elles représentent un solide appui pour la recherche et sont l'expression d'une bonne santé culturelle à l'échelon régional. Ceci-dit, le caractère cataleptique de leur édition témoigne trop souvent, hélas, d'un manque de moyens matériels et des vicissitudes des associations, groupes ou personnalités animant l'action sur le terrain (non, ce n'est pas à *Terres Catalanes* que je pense mais aux *Études Rousillonaises*, *Ille et d'Ailleurs*, ou aux *Travaux de Préhistoire Catalane...*). Compte tenu de cette fragilité endémique, c'est avec soulagement que l'on peut saluer la réanimation toute récente de la revue *Ceretania*, plongée dans un coma septennal. Vive donc ce numéro second des *Quaderns d'Estudis Ceretans* qui nous offre en 297 pages et en catalan ou en français, 22 articles de bon aloi, abordant comme toujours des domaines très divers touchant la Cerdagne. Bien que l'archéologie y tienne une place minime sur une question mineure au regard des problématiques actuelles (analyse de l'orientation des chambres de dolmens), plusieurs autres communications sur le mobilier de la société rurale traditionnelle empruntent aussi aux méthodes de cette discipline et en particulier une originale étude pluridisciplinaire portant sur les battants de cloche en os par P. Campmajo, C. Berlic et C. Rendu. Utile : on y trouve également -occupant 30 pages- une copieuse bibliographie d'à peu près tout ce qui fut publié sur la Cerdagne des deux côtés des Pyrénées entre 1991 et

1997. (superbement illustrée en couverture par une peinture de J. Moreso, la revue est en vente à Perpignan à la Librairie Catalane ou écrire au G.R.A.H.C., Mairie de Bourg-Madame).

À propos de la Cerdagne, signalons aussi que les actes du dernier colloque de Puigcerda -devenu au fil des ans la plus importante manifestation archéologique des pays catalans- vont paraître avant la fin de l'année. Il était placé sous le thème du "commerce et des voies de communications de l'an mil avant à l'an mil après". Vaste sujet donc où fut débattu, entre autres, du poids de l'influence ibère au nord des Pyrénées (il sera déposé à la Librairie Catalane).

Au niveau des revues nationales (qui ont aussi leurs problèmes !), la dernière livraison du *Bulletin de la Société Préhistorique Française* nous concerne particulièrement. En effet, ce numéro 3 du tome 95, qui traite de "la place et du rôle du campaniforme dans le III^e millénaire", fait la part belle aux diffuseurs de la célèbre céramique en forme de cloche et au décor caractéristique dans notre département. Grâce à un substantiel article de F. Claustre et de F. Mazière, nous y trouvons le recensement exhaustif des découvertes anciennes, principalement liées au dolménisme, mais aussi des découvertes récentes plus tournées vers l'habitat. Il faut dire que le rôle du courant campaniforme reste encore très mystérieux dans la formation des sociétés protohistoriques en Europe et c'est tout l'intérêt de cette publication d'en éclairer les multiples aspects à la lumière des acquis les plus récents de la recherche (la revue est disponible dans notre bibliothèque et l'on peut s'y abonner pour 390 F, soit 4 n°/an, en devenant membre de la Société par parrainage ; se renseigner auprès des préhistoriens de l'association).

Pour finir, je ne peux déceimment passer sous silence un ouvrage qui est devenu incontournable depuis la mise en circulation simultanée auprès du grand public (en pharmacie et sur le Web), à la fois d'une pilule bleue destinée à

schtroumpfer toute une schtroumpf avec la schtroumpfette et des turpitudes balistiques entre un célèbre joueur de golf américain et une pom-pom girl.

Il s'agit bien sûr du livre de Timothy Taylor : *La préhistoire du sexe*, publié en 1996 et paru cette année en français aux éditions Bayard. Archéologue anglaise, Tymothy ne nous parle pas sexualité de façon légère, vous vous en doutez, sauf peut-être au niveau de l'intitulé des chapitres, avec un second degré british que je cite : "1- La bête à deux dos..., 2- Le sexe et la tête, 4- A la rencontre des vrais silex, 5- Vénus à la fourrure, etc. Grivois s'abstenir! Quoiqu'au niveau de l'éditeur ...? L'illustration de couverture montre en effet une scène semblant empruntée à l'art rupestre saharien mais où une Monica préhistorique, tous voiles dehors, s'est éperdument lancée à la poursuite d'un Bill peu motivé, pour le moins.

En réalité, nous avons là un travail des plus sérieux fort de 408 pages, comme en témoignent d'emblée les 29 pages de notes éclairant les sources (mais non référencées), un solide index et une importante bibliographie où -du reste- l'on a la surprise de rencontrer nos amis catalans D. Campillo et O. Mercadal. On notera toutefois, qu'à part des classiques, tel l'ethnologue B. Malinowski (1930) ou encore des préhistorien de l'art rupestre comme E. Anati (1960) et H. Delporte (1993), l'essentiel des titre est anglo-saxon.

Tout d'abord, par "Préhistoire du sexe", il ne faut pas entendre étude d'un érotisme primitif, voire primate (qui n'est d'ailleurs pas éludé), mais plutôt analyse de coutumes sexuelles absentes des textes. Cela concerne donc aussi pas mal de civilisations historiques depuis l'Antiquité. En contrepoint, les références à nos comportements actuels y sont également nombreuses. A l'actif de cette "préhistoire" peut également être versée toute une documentation occultée par le puritanisme inavoué de la littérature scientifique, des musées... Dans ce côté obscur, sur lequel, à en croire notre auteur d'outre-manche, semble encore planer l'ombre d'un procureur victorien, nous allons pénétrer à sa suite dès la première page. D'emblée, à

travers les parties les plus intimes d'Ötzi, l'homme récemment découvert dans les glaces alpines et autour du bruit fait par ses mœurs supposées, elle nous dévoile les rapports troubles que la science entretient, via la presse, avec son public et situe les enjeux du discours touchant à la sexualité humaine.

Il y aurait beaucoup à dire sur les neufs chapitres du texte, vous l'imaginez, car Tymothy embrasse pas mal de sujets, flirtant sans vergogne avec la Paléonthologie humaine, l'Histoire de l'art et avec une Palethnologie toujours délicate à manipuler. Ce à quoi les ethnologues nous ont familiarisé de longue date par une analyse du vivant, à savoir la diversité des mœurs (sacré Paul-Émile Victor !), elle l'expose aussi avec brio mais en prenant principalement appui sur la documentation archéologique issue des fouilles et, surtout, sur l'étude de l'art. Tout en tentant (et réussissant pas mal) cette remontée au fil du temps pour reconstituer l'évolution de nos comportements sexuels, l'auteur s'adonne aussi à de périlleuses et séduisantes cabrioles lorsqu'elle aborde d'autres sujets associés comme par exemple les maladies de Vénus, la contraception, l'eugénisme, la prostitution, le racisme...

Je n'ai rien vu qui m'aurait fait grincer les dents -mes connaissances sont loin d'être illimitées en Anthropologie cependant- mais cela part un peu dans tous les sens (sans jeu de mots). En effet, examinant plusieurs pistes, l'auteur ne développe pas vraiment une thèse. A-t-on à s'en plaindre ? A y regarder de près, ce qui semble faire la différence avec nos ancêtres préhistoriques, ce n'est pas tant au niveau de la "galipette" qu'il faut aller le chercher, mais c'est plutôt qu'au moment suprême, de fébriles égarement ne risquaient pas de faire dérapier nos aïeux sur le bouton de mise à feu nucléaire. Toutefois, certaines argumentations décoiffent. Attention messieurs, je cite : "S'agissant du pénis de l'homme, ce qui compte en vérité, ce n'est pas son pouvoir mécanique de fécondation, mais sa visibilité à l'état flasque (...). "En avoir une grosse" fait partie de la compétition virile. (...) La marche verticale

et l'absence de poils sur tout le corps ont accru la visibilité du pénis, si bien que les dimensions de la verge au repos sont devenues un problème.". Heureusement, camarades, est venu le pantalon ! Que l'on me pardonne la caricature facile d'une argumentation qui est bien plus fine dans le livre, j'ai crû néanmoins déceler çà ou là quelques accents de suffragette. En tout cas, il est difficile sur ce sujet de ne pas prendre en compte l'influence du courant féministe de l'école anthropologique américaine. Que ce soit excessif ou non, dépassé ou pas, d'ailleurs peu importe, car nous apprenons dans ces pages beaucoup de choses. C'est là l'essentiel.

Et certes, l'aspect documentaire de cet ouvrage est déjà en soi une didactique du sujet car Tymothy Taylor a su rassembler des témoignages qui restent, somme toute, rarissimes pour chaque période, chaque culture et elle a également le mérite d'avoir mis le doigt, sans fausse pu-

deur, sur certaines œuvres souffrant d'ostracisme auprès du grand public, comme cette illustration représentant une gravure piquetée du Val Carmonica, fort parlante au demeurant et sobrement intitulée : "homme pénétrant un âne", 3000 ans avant J.-C.

Bref, à la fin du livre -et bien qu'elle ne nous ait pas tout dit sur le zizi (ni sur la zézette d'ailleurs)- nous avons bien avancé sur la connaissance de l'humanité d'autant qu'à travers ces pages apparaît en filigrane un facteur mystérieux que la truelle de l'archéologue ou la loupe de l'historien de l'art auront bien du mal à révéler, celui des sentiments humains. Et c'est d'ailleurs ainsi, par une citation de Goethe sur l'amour, que Tymothy ferme son ouvrage et ouvre le débat.

Michel Martzloff

Soutenance de diplôme

Le 13 octobre 1998, **Carine Coupeau** a soutenu sa maîtrise d'histoire médiévale :

Salses, des collines à l'étang

Histoire et archéologie d'un terroir au Moyen Age (IXe-XIVe siècles)

Par delà l'affection qu'inspire à ceux qui la connaissent la douce et décidée jeune fille qui a grandi (si peu !) parmi nous, il m'est agréable de dire ici combien le mémoire de maîtrise de Carine Coupeau est un travail universitaire de qualité : par l'ampleur du questionnement, par la variété et la complémentarité des méthodes d'approche et par ses apports à la connaissance du Roussillon au Moyen Age.

Carine a choisi d'étudier le territoire de Salses en historienne. Elle disposait de documents écrits particulièrement nombreux dans un village qui fut une seigneurie royale, dont le très riche *capbreu* (terrier) de 1357, qui livre - à qui sait le lire et le questionner - une image à peu près complète de la situation démographique et économique moins de dix ans après le premier choc de la Peste Noire. Elle a replacé le moment qu'éclaire ce document dans l'évolution historique, grâce à l'étude de plusieurs dizaines de chartes, serments de fidélité, reconnaissances de fiefs, de terres ou actes de mise en culture antérieurs et postérieurs. S'en serait-elle tenue là que le contrat eut été rempli : on demande à une maîtrise d'histoire d'étudier un ensemble documentaire avec rigueur, afin d'en tirer des conclusions prudentes mais renouvelant au moins partiellement la connaissance du sujet.

Mais, et c'est là que notre Association peut se réjouir, Carine est aussi archéologue et a entrepris une étude exhaustive, en y incluant l'approche du terrain. Ce fut une année de prospections, de collectes, de re-

levés de plans, d'étude de murs, de murets, de vestiges archéologiques monumentaux (le Castel vell) ou infimes (traces d'épanchages, ruisseaux, sources). Elle a fait le tour du finage, y a passé le plus clair de ses dimanches. Elle a appris à connaître la terre, les pierres, les plantes, les combes et les replats protégés de la tramontane. Son premier chapitre, celui qui présente le milieu naturel, ses contraintes et ses atouts pour l'installation des hommes, porte témoignage d'une connaissance intime, nourrie de lectures multiples sur la géologie, l'hydrologie et les pratiques de pêche.

Elle a jeté un regard nouveau sur les documents écrits grâce à cette confrontation avec les sites, les terroirs. Elle a tenté une ré-interprétation des chronologies relatives du peuplement, des paroisses, du village, des églises et des fortifications. Les déductions qu'elle avance sont bien assurées, et ses hypothèses, nécessaires quand les textes restent muets ou difficiles à interpréter, sont convaincantes. Quelques études approfondies mériteraient pour elles seules d'être citées, je pense à celle de Garrieux, à celle des étangs et de la pêche, ou encore à celle qui reconstitue la mise en culture systématique d'une portion du territoire au milieu du XIIIe siècle. Mais choisir dans ce gros travail de plus de deux cents pages, illustré de photos, cartes et plans tous superbes et originaux, c'est déjà le dénaturer, car l'essentiel est justement la compréhension globale d'un milieu, des hommes, de leurs activités, en relation avec les événements historiques et l'action des puissants.

Rien d'étonnant donc à ce que Carine ait obtenu la mention suprême (Très Bien), à laquelle nous joignons tous nos félicitations.

Nous pouvons souhaiter que les nouvelles occupations de Carine (elle a parallèlement réussi son entrée en année de formation à l'IUFM) lui laissent le temps, dans les mois qui viennent, de nous donner

une copieuse publication de sa recherche, qui intéressera tous les amateurs d'histoire... et d'archéologie !

Aymar Catafau

La maîtrise de Carine est, en attendant, consultable aux Archives Départementales des P.-O.

*
* *

Le 8 novembre 1998, **Florent Mazière** a soutenu sa maîtrise d'histoire ancienne :

L'occupation des sols dans la moyenne vallée de l'Orb du Bronze final III au second Age du Fer (IXe-IVe siècle avant J.-C.)

Florent Mazière, auteur d'un mémoire intitulé *L'occupation des sols dans la moyenne vallée de l'Orb du Bronze final III au second Age du Fer (IXe-IVe siècle avant J.-C.)* (sous la direction de M. le Prof. Jean-Paul Morel), a brillamment soutenu sa maîtrise le 10 novembre 1998, à Aix-en-Provence (mention "très bien").

Ce travail, fruit d'une longue recherche de terrain et d'archives (prospections, fouilles, inventaires et études de collections anciennement constituées, bibliographie...) a complètement renouvelé un dossier que l'on croyait pourtant relativement étoffé.

Grâce à une enquête minutieuse, F. Mazière peut s'enorgueillir aujourd'hui d'avoir beaucoup fait pour l'archéologie de cette région, où on compte désormais 25 sites répertoriés contre les 5 ou 6 connus jusque là.

Mais son apport ne se limite pas à la rédaction de fiches de découverte : très à l'aise avec la bibliographie régionale (qu'il connaît parfaitement et dont il se sert avec intelligence et esprit critique), F. Mazière a su donner un tableau évolutif de cet espace tout en l'insérant dans le cadre plus vaste de la région, mettant ainsi en évidence tour à tour des problèmes de chronologie, des questions de faciès et des différences dans l'occupation des sols.

Très bien documenté (apparat d'illustrations de très bon niveau, avec cartes, plans, dessins d'objets et photos) et clairement exposé selon un ordre chronologique, son ouvrage est une mine de renseignements pour tous ceux qui s'intéressent à des thématiques aussi différentes que l'occupation des sols, les études de mobilier, voire même les perspectives historiques, ce qui - rappelons-le - est rarement le cas pour les mémoires de maîtrise.

Avec ce travail, dont on ne dévoilera pas ici les tenants et les aboutissants mais qui a aussi retenu l'attention pour la rigueur et la prudence méthodologiques qui en ont guidé la rédaction, F. Mazière s'affirme désormais comme un chercheur à part entière.

Daniela Ugolini

Une nouvelle science au secours de l'archéologie : l'étude paléoparasitologique

Dans le contexte pluridisciplinaire de la recherche archéologique, un domaine d'investigation est encore peu exploité, il s'agit de la paléoparasitologie. Cette discipline consiste à identifier des restes parasitaires, des œufs le plus souvent, qui, éliminés avec les fèces peuvent être retrouvés en parfait état de conservation dans les coprolithes ou dans différents types de sédiments. L'identification d'un parasite apporte diverses informations qui contribuent à la reconstitution d'une période donnée. Le parasite, au travers de la connaissance de son cycle biologique, renseigne sur la santé et l'hygiène, le régime alimentaire mais aussi le mode de vie et l'habitat de l'hôte qui l'héberge. Il peut apporter la preuve de la présence d'animaux vecteurs nécessaires au bon déroulement de son cycle de vie, peut renseigner sur l'origine zoologique de son hôte et ainsi aider à la détermination de structures archéologiques mal définies tels qu'enclos, chenil, zone de boucherie... A plus grande échelle, la paléoparasitologie peut aider à formuler des hypothèses sur les paléoenvironnements ainsi que sur les grands courants migratoires de populations.

Les matériels analysés sont les coprolithes mais aussi les sédiments sous-jacents aux coprolithes ou tout sédiment susceptible d'avoir été touché par une pollution fécale humaine ou animale (sols de latrines, aires d'épandage...). Toutes les époques sont concernées par la paléoparasitologie, historiques mais aussi préhistoriques. Récemment, une étude entamée dans le cadre d'un DEA de préhistoire en 1997 puis prolongée cette année a abouti à la découverte d'œufs de *Dicrocoelidae* (petite douve) dans un coprolithe de la Caune de l'Arago à Tautavel. C'est actuel-

lement le plus vieil œuf (antérieur à 550 000 ans) trouvé dans un coprolithe isolé. Dans le cadre d'une thèse de doctorat sur l'apport de la paléoparasitologie au contexte environnemental de différents sites d'Europe occidentale, d'autres analyses sont en cours, notamment, dans le département, l'étude de coprolithes de la grotte de la Chance, Ria, (sur une période allant du néolithique moyen au bronze moyen), et l'étude de sédiments prélevés au niveau du bassin dans les tombes du site médiéval de Mas Miraflor, Perpignan.

Françoise Avantin,
doctorante (CERP de Tautavel, UMR 5590 du CNRS et Laboratoire de Biologie Animale de l'université de Perpignan, UMR 5555 du CNRS).

*

* *

La bibliothèque associative

La bibliothèque associative s'est agrandie tout d'abord en livres et revues, mais aussi en rayonnages (merci Olivier, désolé pour tes doigts). La longueur totale des rayons est de 28 mètres. Avec près de 1300 ouvrages, 186 titres de revues, près de 7000 articles dépouillés et une nouvelle liste de mots-clés permettant une recherche plus complète, la bibliothèque est prête à passer le cap de l'an 2000.

Les horaires de la bibliothèque restent inchangés :

Lundi : 9h à 12h

Mardi : 9h à 12h / 14h à 17h

Mercredi : 9h à 12h / 14h à 16h

Vendredi : 9h à 12h / 14h à 17h

Une photocopieuse est à la disposition des usagers de la bibliothèque (0,50 F la photocopie).

Guillaume EFFE

Composition du Bureau et du Conseil d'Administration au 30/11/98

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-président	Jérôme KOTARBA
Secrétaire	Jacqueline NOEL
Secrétaire-Adjoint	Cyr DESCAMPS
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorière-Adjoint	Monique FORMENTI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- Mr le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ALESSANDRI Patrice	FORMENTI Monique
CASTELLVI Georges	KOTARBA Jérôme
CATAFAU Aymat	MARTZLUFF Michel
COMPS Jean-Pierre	MAZIERE Florent
DEBENATH André	NOEL Jacqueline
DEL'FURIA Lucienne	ROIG Jacques
DESCAMPS Cyr	PEZIN Annie
BOCQUENET Jean-Philippe	PORRA-KUTENI Valérie
DOUTRES Bernard	VIGNAUD Alain

Conférences et sorties pour l'année 1999

- 9 janvier** Villa romaine et système domanial en Narbonnaise par Christophe Pellecier.
- 6 février** Histoire et préhistoire du mouton par Isabelle Carrère.
- 13 mars** Habitat et architecture de terre par Claire-Anne de Chazelles.
- 10 avril** La nécropole à incinération de Pradines à Causses-et-Veyran (34) par Florent Mazière.
- 29 mai** Châteaux et peuplement dans les Albères au Moyen Age par André Constant.
- 6 juin** Sortie à Port-Vendres : présentation du futur musée d'archéologie par Lucienne Del'Furia. Conférence sur le commerce maritime dans l'Empire romain par Marie-Pierre Jézégou, et *sardinade*.
- 19-20 juin** Sortie à Marseille.
- 16 octobre** Compte-rendu des recherches 1999 dans les Pyrénées-Orientales.
- 13 novembre** Compte-rendu des recherches 1999 dans les Pyrénées-Orientales (suite).
- 11 décembre** Assemblée générale.

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 100 F et 50 F pour les étudiants et demandeurs d'emplois (prévoir 20 F de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, ou en écrivant au siège de l'association.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis avenue Marcelin-Albert
66000 Perpignan
Tél/Fax : 04 68 54 98 84

